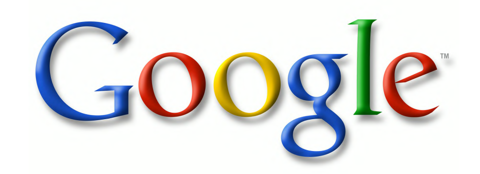
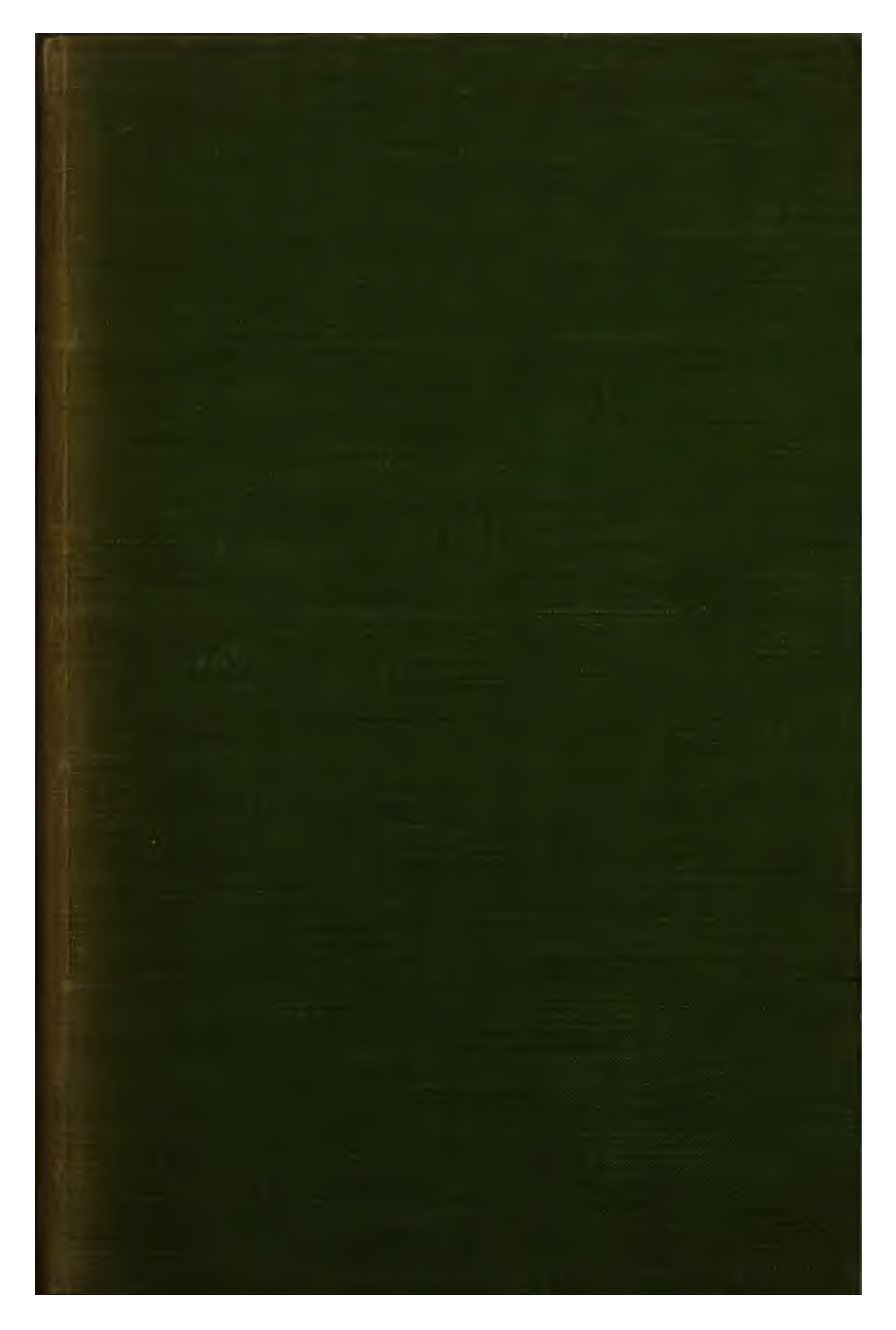
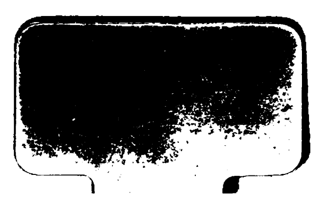








NOUVELLE EXPLICATION

DES

HIÉROGLYPHES.

NOUVELLE EXPLICATION

DES

HIÉROGLYPHES,

OU DES

FIGURES SYMBOLIQUES ET SACRÉES

DES EGYPTIENS ET DES GRECS,

UTILE A L'INTELLIGENCE DES MONUMENS MYTHOLOGIQUES DES AUTRES PEUPLES.

PAR ALEXANDRE LENOIR,

Administrateur du Musée impérial des Monumens français, Conservateur des objets d'art de la Malmaison, Membre de l'Académie celtique de France, de la Société philotechnique, de l'Athénée de la Langue française, de l'Académie italienne et des Sociétés libres des Sciences, Lettres et Arts de Nancy, de Soissons, du département de la Loire inférieure, etc. etc.

TOME SECOND.

A PARIS,

Au Musée impérial des Monumens français, rue des Petits-Augustins, faubourg Saint-Germain.

JANVIER 1810.

AVERTISSEMENT.

DESIRANT compléter l'Histoire sacrée des Egyptiens, j'ai commencé les deux volumes que je donne au Public, par une explication de la Table Isiaque, et par une description des couleurs qui caractérisent particulièrement chaque figure hiéroglyphique du Papyrus de M. Cadet, que j'ai décrit et gravé dans le premier volume, page 134, planches 12, 13 et 14. Je considère donc ces couleurs ou ces espèces d'enluminures dont les Egyptiens décoraient leurs manuscrits, leurs temples ou leurs tombeaux, comme autant de traits qui tenaient à l'ensemble général des tableaux allégoriques qu'ils avaient l'intention de figurer; et si j'ai commencé mon livre par l'examen de ces deux sujets marquans dans la Mythologie Egyptienne, c'est que j'ai cru que les développemens qui pouvaient en résulter, devenaient nécessaires à la connaissance des monumens Grecs que je vais traiter.

TABLE

DES PLANCHES

Contenues dans les volumes 2 et 3.

TOME II.

TOME III.

SUITE DE LA MYTHOLOGIE ÉGYPTIENNE.

AVANT-PROPOS.

En publiant, dans notre premier volume, les monumens découverts à Thèbes par le frère du cardinal Borgia, ainsi que le beau Papyrus de M. Cadet, trouvé dans la même ville, nous avons eu l'intention de prouver que les hiéroglyphes des Egyptiens étaient une parfaite imitation de la position respective des astres, de leurs mouvemens et de leur influence sur la terre. Nous avons également vu que cette écriture savante servait, 1° à retracer aux yeux du peuple les époques des tems, la marche du Soleil et celle des Planètes; 2° à régler le travail de l'agriculture; 3° qu'elle pouvait être considérée comme le symbole du monde universel; c'est encore ce que nous allons reconnaître dans les figures hiéroglyphiques de la Table Isiaque.

Nous n'avons d'autre but, dans la description de ce monument, que la recherche de la vérité. Encouragé à ce travail par ce qu'a dit Caylus, en parlant de son propre ouvrage, nous avouons avec

franchise que, pénétré du sentiment de modestie qui animait cet estimable antiquaire, nous ne présentons le résultat de nos recherches que comme un essai qui pourra conduire à une découverte à laquelle on attacherait le plus grand prix si on arrivait à un résultat plus satisfaisant. Cependant nous conviendrons avec Caylus, et nous l'avons prouvé, qu'il est possible de pénétrer l'obscurité des monumens égyptiens, parce qu'ils présentent généralement une marche régulière, un ordre prescrit et ordonné dans leur composition; marche dont les écrivains, les peintres et les sculpteurs ne pouvaient s'écarter, puisqu'ils étaient forcés de s'y soumettre et qu'ils ne pouvaient rien écrire, peindre, graver ou sculpter sans en avoir reçu le modèle du prêtre ou du grammatiste chargé par le Gouvernement de la censure de ce genre d'ouvrage. La marche uniforme, méthodique et remarquable qui existe dans tous les monumens égyptiens, va donc nous servir de boussole et de conducteur dans une entreprise d'autant plus hardie qu'elle trouvera des contradicteurs. Mais quand il s'agit d'expliquer des monumens antiques, quand ces mêmes monumens ont vainement exercé l'érudition des savans les plus respectables, sans que jamais la vérité se soit montrée, il est permis sans doute d'entrer en lice et d'essayer à lever un coin du voile

que les siècles et les révolutions ont généralement jeté sur les faits comme sur les monumens de l'antiquité.

Montfaucon avoue qu'il n'a rien entendu à la Table Isiaque, et il se moque du pére Kirker, qui a tiré des conséquences toutes métaphysiques des emblêmes représentés sur ce monument: « Nous » avouons, dit ce savant, que nous ne pouvons « pas pénétrer le sens mystérieux de la Table » Isiaque : nous ne comprenons pas ce qu'exprime » chaque action ou scène particulière, encore » moins les rapports qu'une scéne peut avoir avec » l'autre. Pignorius, homme habile et sensé, avoue » qu'il ne peut comprendre le dessin général de » cette Table, ni pénétrer dans ses mystéres, et » que s'il voulait hasarder quelques conjectures » là dessus, on pourrait fort bien lui nier qu'il » fût entré dans la pensée de celui qui l'a com» posé, peut-être depuis plusieurs milliers d'an» nées. Il s'est contenté de dire sur chaque figure » ce que l'antiquité nous en apprend. Et comme » nous l'avions déjà fait dans l'histoire des Dieux » de l'Egypte, où l'on trouvera bien des choses » qui avaient échappé à Pignorius, nous avons » passé légèrement sur cette Table, nous conten» tant de rapporter simplement ce qu'elle repré» sente. C'étaient des mystéres qu'on ne pénétrait

» qu'après avoir été longtems initié par les prêtres
» égyptiens.

» Le père Kirker, plus hardi, continue Mont-
» faucon, a tout expliqué ; il a cru avoir trouvé
» les sens les plus cachés de la Table Isiaque :
» ce sont, dit-il, les véritables ; il n'en faut pas
» chercher d'autres après ceux-là. C'est ce qu'il
» exprime ainsi dans son titre, page 89 : *Véritable*
» *et naturelle interprétation de la Table Isiaque.*
» Voici le plan de son commentaire : les Egyptiens
» considéraient la divinité en deux manières ou
» comme un entendement éternel regardé en lui-
» même et séparé de tout commerce avec les choses
» matérielles, jouissant dans sa divinité d'un bon-
» heur ineffable, ou comme ayant rapport aux
» choses créées qu'il gouverne, se tenant toujours
» dans son centre, d'où part le ministère des gé-
» nies et des substances fécondes ; il anime et
» donne la fécondité aux choses de ce monde,
» qu'il soutient de sa puissance. Ils admettaient
» une triple puissance en Dieu et une divinité
» *triforme* en une seule et unique substance ;
» comme ils l'avaient appris de *Mercure-Trismé-*
» *giste*, de laquelle dépendait toutes choses ; elle
» était comme un sceau imprimé sur les différentes
» classes des choses de ce monde, tant sensibles
» qu'insensibles. C'est sur ce plan qu'ils firent la

» Table Isiaque, dit le père Kirker, et c'est sur
» le même plan qu'il a fait un commentaire d'une
» grande longueur, d'un détail prodigieux et d'une
» obscurité qui ne cède guère à celle de la Table
» Isiaque même. Ceux qui voudront se donner la
» peine de le lire, le trouveront peut-être original
» et douteront infailliblement que jamais Egyp-
» tien ait pensé comme lui. »

Nous ne voulons pas fronder l'opinion que Montfaucon manifeste ici contre l'ouvrage du père Kirker, mais nous pensons que ce dernier était plus près du but que ne l'a jamais été son détracteur, qui n'a donné qu'une simple description de quelques figures. Quoi qu'il en soit, peu effrayé de l'aveu de Montfaucon et de l'opinion de Caylus, lesquels s'accordent à reconnaître l'impossibilité d'expliquer ce monument précieux; emporté par l'amour de la science, nous ne craignons pas de mettre au jour une explication que nous pourions croire sans reproche, mais que nous considérons seulement comme une marche nouvelle qui pourra être employée avec succès par une main plus habile; c'est pour cette raison que nous avons intitulé notre travail : *Nouvel Essai sur la Table Isiaque.* (1)

(1) Le premier qui ait dessiné et gravé la Table Isiaque est OEneas Vicus, de Parme, publiée à Venise en 1559. Une se-

conde édition a été également donnée à Venise en 1600, par Jacques Franco. Une inscription nous apprend que ce monument appartenait alors à Torquato, fils du cardinal Bembo, et que son père l'avait reçu à titre de présent du pape Paul III.

Pignorius, qui a donné une explication de ce monument, confirme le récit et ajoute qu'il fut acheté, après le sac de Rome, d'un serrurier. Le père Montfaucon répète la même version, et prétend qu'après la mort du cardinal, qui eut lieu en 1547, Torquato Bembo, son fils, vendit cette Table au duc de Mantoue, d'où elle passa à Turin après le sac de Rome, en 1630, par les Impériaux. Elle fut conservée dans le trésor des archives de Milan, jusqu'au moment où les Français, vainqueurs en Italie, l'apportèrent en France. On la déposa à la Bibliothèque impériale, où elle se voit aujourd'hui.

Le père Kirker, Montfaucon et Caylus ont également publié et gravé ce monument.

NOUVEL ESSAI

SUR

LA TABLE ISIAQUE.

La Table Isiaque, considérée comme monument de l'art, présente peu d'intérêt; ce n'est qu'une composition froide, insignifiante, dont les figures, grossièrement dessinées et méthodiquement placées à côté les unes des autres, ont généralement peu d'action; mais si, au contraire, en admirant l'invention du monument, nous examinons le but mythologique que son auteur s'est proposé, nous serons bientôt convaincu que la Table Isiaque est une image de la sphère céleste, distribuée en forme d'almanach, laquelle a dû servir à l'instruction du peuple. En suivant cette idée dans notre explication, nous pouvons donc supposer que la Table Isiaque était, dans son origine, l'introduction d'une collection suivie des mystères d'Isis, que l'on aurait gravés sur le cuivre pour servir aux cérémonies usitées dans les initiations.

Nous avons déjà fait remarquer dans le premier volume de cet ouvrage, que l'union d'Isis et d'Osiris est l'image parfaite du monde. Isis, suivant les Egyptiens, était le symbole de la Nature, du principe matériel et passif de tout: *Je suis la Nature, mère de toutes choses, maî-*

tresse des élémens, le commencement des siècles, la souveraine des Dieux et la reine des mânes. Osiris était l'image du Soleil, le feu caché de la Nature, le principe igné qui anime tout et crée tout sans semence et par sa seule toute-puissance; comme l'ont relaté les Egyptiens eux-mêmes dans les inscriptions suivantes, rapportées par Diodore, et reproduites depuis cet écrivain par tous ceux qui ont traité des Dieux de l'Egypte.

Voici comme on fait parler le grand Osiris dans cette inscription; et par la seconde, tirée d'une colonne antique, on connaîtra l'opinion des Egyptiens sur leur Déesse Isis.

PREMIÈRE INSCRIPTION EN L'HONNEUR D'OSIRIS.

Saturne, le plus jeune de tous les Dieux, était mon père. Je suis Osiris, roi; j'ai parcouru tout l'Univers jusqu'aux extrémités des déserts de l'Inde; de là vers le Septentrion jusqu'aux sources de l'Ister; ensuite d'autres parties du monde jusqu'à l'Océan.

Je suis le fils aîné de Saturne, sorti d'une tige illustre et d'un sang généreux, qui n'avait point de semence. Il n'est point de lieu où je n'aie été : j'ai visité toutes les nations pour leur apprendre tout ce dont j'ai été l'inventeur.

SECONDE INSCRIPTION EN L'HONNEUR D'ISIS.

Moi, Isis, suis la reine de ce pays d'Egypte, et j'ai eu Mercure pour premier ministre. Personne ne pourra révoquer les lois que j'ai faites, et empêcher l'exécution de ce que j'ai ordonné.

Je suis la fille aînée de Saturne, le plus jeune des Dieux.

Je suis la sœur et la femme d'Osiris.
Je suis la mère du roi Orus.
Je suis la première inventrice de l'agriculture.
Je suis le chien brillant parmi les astres.
La ville de Bubaste a été bâtie en mon honneur.
Réjouis-toi, ô Égypte ! qui m'as nourrie.

La peinture d'Isis par Apulée, sera d'autant moins déplacée ici, qu'elle peut servir à bien connaître les attributions de cette Déesse, et qu'elle fournira aux artistes les moyens de la représenter s'ils voulaient la peindre, la sculpter ou la graver : « Une chevelure longue, dit-il, et » bien fournie tombait par ondes sur son cou divin : elle » avait en tête une couronne variée par sa forme et par » les fleurs dont elle était ornée. Au milieu, sur le devant, » paraissait une espèce de globe, qui jetait une lumière » brillante et argentine, comme celle de la Lune. A droite » et à gauche de ce globe s'élevaient deux ondoyantes » vipères, comme pour l'enchâsser et le soutenir ; et de la » base de la couronne sortaient des épis de blé. Une robe » de fin lin la couvrait toute entière. Cette robe était si » éclatante, tantôt par sa blancheur, tantôt par son jaune » safrané, enfin par une couleur de feu si vive, que mes » yeux en étaient éblouis. Une simarre, remarquable par » sa grande noirceur, passait de l'épaule gauche au-dessous » du bras droit, et flottait à plusieurs plis en descendant » jusqu'aux pieds ; elle était brodée de nœuds et de fleurs » variées, et parsemée d'étoiles dans toute son étendue. » Au milieu de ces étoiles se montrait la Lune avec des » rayons ressemblans à des flammes. Cette déesse avait un » cistre à la main droite, qui, par le mouvement qu'elle

» lui donnait, rendait un son aigu, mais très-agréable; de
» la gauche elle portait un vase dont l'anse était formée
» par un aspic qui élevait la tête d'un air menaçant. La
» chaussure qui couvrait ses pieds, exhalant l'ambroisie,
» était faite d'un tissu de feuilles de palme victorieuse.
» Cette grande Déesse, dont la douceur de l'haleine sur-
» passe tous les parfums de l'Arabie heureuse, daigna me
» parler en ces termes :

» *Je suis la Nature, mère des choses, maîtresse des*
» *élémens; le commencement des siècles, la souveraine des*
» *Dieux, la reine des mânes, la première des natures cé-*
» *lestes, la face uniforme des Dieux et des Déesses : c'est*
» *moi qui gouverne la sublimité lumineuse des cieux, les*
» *vents salutaires des mers, le silence lugubre des enfers.*
» *Ma divinité unique est honorée partout l'Univers, mais*
» *sous différentes formes, sous divers noms et par diffé-*
» *rentes cérémonies. Les Phrygiens, les premiers nés des*
» *hommes, m'appellent la Pessinontienne, mère des Dieux;*
» *les Athéniens, Minerve Cécropienne; ceux de Cypre,*
» *Vénus Paphienne; ceux de Crète, Diane Dyctinne; les*
» *Siciliens, qui parlent trois langues, Proserpine Stygienne;*
» *les Eleusiniens, l'ancienne Déesse Cérès; d'autres Ju-*
» *non; d'autres Bellone; quelques-uns Hécate; quelques*
» *autres Rhamnusie. Mais les Egyptiens, qui sont ins-*
» *truits de l'ancienne doctrine, m'honorent avec des céré-*
» *monies qui me sont propres et convenables, et m'appellent*
» *de mon véritable nom, la reine Isis.* »

Sans nous occuper de ce qui a été dit jusqu'à présent sur la Table Isiaque, nous nous bornerons seulement à

l'examen des figures, en rendant compte de leurs positions, que nous appliquerons à celles des constellations; nous fixerons également notre attention sur les attributs qu'on leur donne. Ces accessoires non seulement sont propres à faire reconnaître les personnages que l'on a mis en action, mais nous les considérons encore comme une double image des formes avec lesquelles les sujets eux-mêmes sont en rapport. Nous diviserons en conséquence notre explication en autant de parties que nous en présente la Table Isiaque. Montfaucon commence son éxplication par la bande supérieure du monument, et il suit les autres divisions, toujours en descendant. Nous commencerons la nôtre par celle du milieu, parce que nous envisageons cette espèce de frise, dont le centre est un véritable tableau, comme le sujet central sur lequel on a voulu fixer l'attention, et que les autres parties qui composent l'ensemble du monument ne nous paraissent être réellement qu'une suite de celui-là.

PREMIÈRE DIVISION DE LA TABLE ISIAQUE.

PLANCHE DIX-NEUVIÈME.

Le principal tableau de la Table Isiaque, celui qui forme le milieu du monument, représente le triomphe d'Isis, ou l'état du ciel lorsque le Soleil quitte le signe du Lion pour passer dans celui de la Vierge. Ce monument est donc l'image complète de l'équinoxe d'automne, de l'intumescence du Nil, et par conséquent celle de la prospérité de l'Egypte. C'est ce que nous allons prouver par l'explication des figures que l'on a dessinées sur ce bronze (1).

(1) Ce monument n'est point une antique des premiers tems de

La Table Isiaque est composée de trois divisions, que nous avons distinguées par les lettres A, B et C, et d'une bordure également chargée d'hiéroglyphes. Nous commencerons par examiner le sujet du milieu de la frise A, comme nous l'avons déjà fait remarquer; nous la considérons comme le type principal des mystères que l'on a gravés sur ce bronze, et comme le point de départ de l'allégorie générale sur laquelle on doit fixer son attention, et à laquelle les autres divisions du monument se rattachent. Le sujet du milieu est divisé lui-même en trois tableaux, que nous avons numérotés pour en faciliter la description.

Frise A.

§. I.

N° 1er. Nous voyons la grande Déesse Isis, la reine du ciel et de la terre, assise sur son trone d'or et d'azur, placée au milieu de son temple. Ses ailes, reployées autour de ses extrémités inférieures et dans l'état du repos, expriment une tranquillité parfaite. Armée de son sceptre divin, coiffée de son disque d'argent, des cornes du taureau équinoxial, dont elle emprunta les formes sous le nom d'Io; de sa poule de Numidie, placée en forme de diadême, lequel est surmonté de deux épis, symbole de l'abondance qu'elle verse sur la terre; Isis, au milieu de la gloire céleste, impassible comme la sagesse et la justice, gouverne

l'Egypte; mais nous pensons qu'il a pu être fabriqué pendant le séjour de l'empereur Hadrien dans cette contrée.

le monde sans le moindre effort et par sa seule puissance. Ses attributs, placés autour d'elle, servent à la caractériser, et l'on voit Œlurus, ou la Déesse Chatte, son emblême chéri, orner la base de son trône : *fele soror Phœbi* a dit Ovide. De la base du temple s'élèvent deux colonnes dont les futs, formés de tiges de roseaux, sont couronnés, au lieu de chapiteaux, par des fleurs de lotus et par une tête de femme, laquelle n'est qu'un emblême de la grande divinité des Egyptiens. Le lotus était consacré à Osiris, dit Plutarque, et la blancheur rosée de cette fleur était le symbole du Soleil levant. Dans le fronton du temple, on voit l'image du Tems, représenté deux fois, et figuré à la manière égyptienne par une globe ailé, entouré d'un serpent (1). Cet emblême, représenté une troisième fois dans la base du temple, exprime sans doute la durée des trois mois de l'équinoxe.

La représentation du Soleil stationnaire au solstice d'été, dans le signe du Lion, est peinte sur la base du temple par un lion en repos, à tête d'épervier, que Pierius et quelques autres ont pris pour un emblême d'Hercule. C'est à la vérité le même lion que ce Dieu combat pour arriver au repos solsticial. Les Egyptiens croyaient que l'Epervier, le symbole du Soleil, le messager d'Apollon, suivant Homère, était venu des pays inconnus, à Thèbes, où il avait apporté aux prêtres les mystères de leur culte, écrits sur un livre avec des caractères rouges.

---

(1) *Voyez* la description de cet hiéroglyphe, tome 1er, pages 14 et 29.

Isis, ou la Vierge céleste, sous la figure d'un vase qu'on appelait Canope, le symbole de l'eau, placé devant l'animal du solstice d'une manière remarquable, est là pour peindre l'épanchement du Nil sur la terre, et par conséquent la fécondation de l'Égypte. Le Canope à tête de femme, coiffée des cornes d'un bouc, comme le remarque Caylus, est bien l'image du ciel au solstice d'été; car nous voyons alors le Lion à l'Orient, la Vierge au zénith et le Capricorne à l'Occident. Cette fécondité heureuse pour l'Egypte, le motif d'une joie universelle et des réjouissances publiques, est ici doublement exprimée par la tige de roseau surmontée d'une fleur de lotus, d'une feuille de palmier et de la tête du serpent d'Eve, de celui dont le Serpentaire est armé; tous deux les symbôles de l'équinoxe d'automne, placés à l'Orient du tableau, comme on voit à l'Occident, ou au côté opposé, une simple fleur de lotus s'élever et former le parallèle de l'autre tige.

Caylus prétend que le serpent dont nous venons de parler est la réprésentation d'un serpent fort commun en Egypte, que l'on apprivoise facilement et que les Egyptiens nommaient *Théban nasser*. Il ajoute que des charlatans parvenaient à les charmer au point d'en faire ce qu'ils voulaient. Suivant M. Denon, cette espèce de divertissement a encore lieu en Egypte, et il nous a donné, dans son savant ouvrage, une description des tours que l'on fait faire à ces animaux lorsqu'on a l'art de les instruire. (1) Nous voyons de même à Paris, dans les places

(1) On lit dans M. de Paw, que les Egyptiens étaient parvenus à apprivoiser les crocodiles en se frottant le corps de safran, comme on

publiques, des femmes badiner avec des serpens, les rendre dociles au point d'en faire ce qu'elles veulent, et fixer ainsi sur elles l'attention du peuple. Je ne prétends pas nier ce que dit Caylus, lorsqu'il avance que les serpens que l'on voit sur les monumens Egyptiens sont l'image de leur *Theban nasser*. L'espèce de l'animal n'a rien de commun avec le rôle qu'on lui fait jouer dans cette circonstance. Il fallait un serpent pour représenter celui qui se montre dans le ciel; les Egyptiens ont copié tout simplement celui qu'ils avaient le plus communément sous les yeux. Cependant Caylus considère ce serpent comme une divinité.

Au dessus du Lion céleste on a représenté le disque du Soleil avec des ailes, entouré d'un serpent et dirigeant ses ailes vers la terre; pour exprimer sans doute que cet astre, après avoir successivement couvert de ses feux le signe du Lion et celui de la Vierge, va parcourir les signes inférieurs. De chaque côté des colonnes du temple d'Isis, on voit le serpent d'automne, mitré comme le serait Osiris lui-même, enlacé et groupé avec des tiges et des fleurs de lotus, que nous considérons comme les emblêmes de l'équinoxe d'automne aussi bien que les dix-huit petits serpens qui couronnent la sommité de ce temple.

Le vase, ou Canope, surmonté d'une tête de femme, était l'image d'Isis, comme celui que les Egyptiens couronnaient d'une tête d'homme ou de celle d'un épervier

---

se frotte de couperose et de musc pour charmer les ours et certains serpents. Strabon dit formellement qu'il y avait en Egypte des crocodiles apprivoisés dont certaines femmes faisaient ce qu'elles voulaient.

leur représentait Osiris. Ce vase sacré était donc pour eux le *vase spirituel*, et ils le considéraient comme le conservateur de la vie ou du souffle divin à l'aide duquel tout respire.

La Déesse Isis leur représentait l'Aurore aux doigts de rose, qui précède tous les matins le lever de l'astre brillant qui nous éclaire : les Egyptiens l'appelaient la rosée céleste et bienfaisante; ils lui donnaient pour vêtement les couleurs de l'arc-en-ciel. *Isis se promène dans son char toute la nuit*, dit Martial, *et marche ainsi jusqu'au lever de son époux*. C'est ainsi que, pour désigner la force de la mère d'Horus, on lui donnait, comme à Cybelle, une tour d'ivoire et on la plaçait dans un temple d'or sous un arc immense, symbole de son union intime avec la terre et les cieux.

Le temple de la Déesse, siége de sagesse et toute-puissante, est accompagné de deux sujets ou groupes, composés chacun de trois figures symboliques, que l'on peut considérer comme l'image de la durée des solstices et des équinoxes.

§. II.

Les deux figures de droite et de gauche, numérotées 2 et 3, sont encore Isis, qu'on nous représente dans le ciel un épi de blé à la main, comme Cérès, que l'on appelle aussi la *femme porte épi*. Le symbole de l'abondance, figuré sur la Table Isiaque par la Vierge céleste ou Isis, considérée des Egyptiens comme la distributrice de toutes les grâces et la mère nourrice du genre humain, est très-bien exprimé par le vase et la feuille de palmier que l'on a mis dans la main de l'une et l'autre image; attributs que Caylus

a pris pour un sabre, parce qu'il pense que ce sont deux prêtresses commises à la garde du temple de la Déesse. 1°. Le vase désigne l'intumescence du Nil, et la feuille de palmier, la végétation, et par conséquent l'abondance que ce phénomène régulier procure à la basse Egypte. 2°. Les grandes ailes pendantes, ou dirigées vers le centre de la terre, prenant leur origine à la ceinture de ces femmes symboliques, comme nous l'avons déjà observé, sont l'image des signes inférieurs que le Soleil va parcourir; comme celles qui se dirigent en sens contraire peignent les signes supérieurs. Mais ce qui confirme encore notre opinion d'une manière non équivoque, c'est le faisceau de lotus groupé d'un vase que nous voyons représenté devant chaque figure.

§. III.

Les figures debout, numérotées 4 et 5, qui accompagnent de chaque côté le trône d'Osiris, sont, 1° Osiris coiffé de sa mitre, dont la composition mystique exprime la végétation procurée par l'intumescence du Nil; d'un calice de lotus, du centre duquel partent deux feuilles de palmier, et non pas des plumes, comme le dit Caylus, du pied duquel sortent deux espèces de fontaines jaillissantes, dont les eaux merveilleuses sont reçues dans deux petits vases, l'image répétée de l'amphora, sur laquelle le Verseau s'appuie et même se couche. (C'est ainsi que les peintres et les statuaires de l'antiquité ont représenté les fleuves dans leurs peintures ou dans leurs bas-reliefs); 2° l'autre figure, numérotée 5, coiffée de même de deux feuilles de palmier, du pied desquelles s'élancent en avant

deux têtes de serpens, représente la Déesse Isis, sous la figure d'une *prêtresse*, a dit Caylus, comme l'autre représenté Osiris sous celle d'un *prêtre*. Ce n'est pas la première fois que l'on voit les prêtres, sur les monumens religieux, prendre la place de la divinité, et nous avons vu souvent, sur les tableaux de nos mystères, le Pape tenir la place de Dieu le père, et Dieu le père habillé en Pape; ce qui est la même chose. Chacune des figures 4 et 5 tient à la main le symbole du commandement, ou le sceptre divin, attribut essentiel des Dieux et des rois; lequel est surmonté d'une fleur de lotus dont la tête ressemble à celle du pavot (1).

§. IV.

On voit ensuite, n°s 6 et 7, deux figures assises, lesquelles nous représentent parfaitement l'état du ciel. D'un côté, Isis (n° 6) tient d'une main le sceptre des Dieux ou des Rois, et de l'autre la clef du Nil ou le Tau, qu'elle montre au peuple pour lui rappeler sa puissance et lui annoncer qu'elle va ouvrir ses trésors à l'Egypte, en gonflant les eaux du Fleuve-Dieu; qu'elle favorisera ainsi le commerce de sa nation bien aimée, et qu'elle répandra par là sa bienfaisance sur toute la terre.

Ce phénomène, que les Egyptiens soumettaient à la volonté de leurs Dieux, est exprimé dans ce tableau par la coiffure.

---

(1) On ne sera plus étonné de voir le lotus jouer un aussi grand rôle parmi les hiéroglyphes, quand on saura que la majeure partie des Egyptiens se nourrissait avec cette plante. Le lotus est une espèce de plante aquatique qui croît après l'inondation du Nil. Les Egyptiens, après l'avoir coupée, la faisaient sécher au Soleil, et avec la tête de cette plante ils faisaient du pain.

qu'ils ont donnée à leur bonne Déesse. Le grand Osiris, Dieu-Lumière, le *Dominus Sol* des Egyptiens, est présent lui-même dans cette coiffure sous la forme d'un scarabée, dont les ailes, placées horizontalement, désignent que son épouse, la Déesse suprême de l'Egypte, mère bienfaisante, vierge et mère de son fils Horus, se montre tous les jours à l'Orient au lever de l'Aurore; qu'alors, éblouissante de beauté, elle s'avance à grands pas sur l'horizon, lorsque le Dieu-Soleil, son époux et son maître, ayant établi son domicile dans le signe de la Vierge, fait tous les matins son entrée dans l'univers.

C'est dans la même position que ce Dieu nous est représenté, sur une grande quantité de monumens égyptiens, sous des formes efféminées, ou sous celle d'Isis, avec laquelle il se confond. On représentait donc Osiris et Isis sous les deux natures, ou mâle et femelle, parce qu'on leur supposait à l'un et à l'autre la puissance d'imprimer le mouvement et la vie par le pouvoir seul de la volonté. *Dieu créa l'homme à son image; il le créa mâle et femelle;* il lui donna une compagne qu'il forma de la substance du premier homme, et il a dit : *ils seront deux dans une seule chair.*

Sur le siége occupé par la Déesse, on a dessiné un prêtre en adoration devant un lotus : sur la base on voit la figure d'un lion en repos dont la face est tournée à l'Orient comme sur la sphère. Cette image, tracée ici comme un simple accessoire, est là pour exprimer que le Dieu du jour, après avoir fixé son repos dans le signe brûlant du Lion, le quitte dans un état plus calme pour faire triompher la Vierge, son épouse chérie, et, à son lever,

il répandra sur la terre l'humidité et la fraîcheur, ou la rosée céleste dont elle a besoin pour engendrer.

Cette figure symbolique est donc Osiris sous la figure d'Isis. Le *Dominus Sol* des Egyptiens est donc androgyne, comme Apollon, Atys, Adonis et Bacchus, auxquels on donnait indistinctement les formes des deux sexes : et on le représente ici, comme Achille, sous des habits de femme. Ces allégories hiéro-astronomiques nous paraissent être généralement la peinture du Soleil lorsqu'il prend son domicile dans le signe de la Vierge.

La figure opposée à celle-ci (n° 7) représente Anubis avec sa tête d'Ibis, comme nous l'avons déjà vu sur le manuscrit découvert à Thèbes, que nous avons expliqué, tome 1er de cet ouvrage, page 156. Suivant Abénéphi, Anubis prit la forme d'un Ibis pour échapper aux poursuites de Typhon. Cet emblême ingénieux exprime l'équinoxe d'automne, ou le renouvellement de l'année. Ce Dieu est coiffé d'une mitre composée de lotus, comme l'est celle qui couvre la tête d'Isis, devant laquelle il est en regard, excepté cependant que celle de la Déesse est composée de trois fleurs parfaitement égales entr'elles, pour représenter sans doute la durée de l'équinoxe, composé de trois mois parfaitement égaux ; car on sait que les mois étaient égaux en jours chez les Egyptiens ; qu'ils reportaient à la fin de l'année le surplus des jours, comme *jours complémentaires*, et qu'ils reçurent d'Auguste l'*année Julienne*, après la bataille d'Actium : cette année fut appelée, dans la suite, *annus Actiacus*. Le Tau sacré, ou la clef du Nil, que le Dieu Anubis tient d'une main, ainsi que les deux crocodiles qui supportent le trône sur lequel il est assis, servent à faire connaître que, de concert avec la grande

Déesse, il préside au gonflement du fleuve, comme le disque complet de la Lune que l'on voit au dessus de la tête d'Isis, laquelle surmonte le sceptre que le Dieu tient de l'autre main, indique que cette heureuse et bienfaisante intumescence se manifestait à la pleine Lune de l'équinoxe, et l'on sait d'ailleurs qu'Isis, ou la Lune, ne montre pas toujours le même visage aux mortels.

§. V.

Les figures de droite et de gauche, nos 2 et 3, dont nous avons parlé plus haut, lesquelles terminent la composition de cette espèce de frise, nous font voir Isis sous l'emblème de l'abondance; allégorie évidemment désignée par les branches de palmier que ces femmes tiennent à la main: les grandes ailes, traînantes jusqu'aux pieds, qu'on leur donne sont, comme je l'ai dit, l'image des signes inférieurs que le Soleil va parcourir. Ces ailes mystérieuses sont les mêmes que celles qu'on donne à Isis-Hécate ou *Nephtis*, Déesse de la mort, suivant Plutarque (1). Ce sont ces mêmes ailes que la Déesse replie sur elle-même dans la figure n° 1, et c'est ainsi qu'on représente les chérubins sur certaines médailles de l'île de Malte. Enfin cet attribut divin est l'expression sensible des voyages que font les Dieux dans l'espace immense du ciel, et c'est pour cette raison que les anciens donnaient indistinctement des ailes à leurs divinités.

Les Egyptiens représentaient la grande Déesse Isis tantôt *noire*, tantôt *blanche*, comme le prouvent les peintures

(1) *Voyez* la description et la gravure que nous avons données de cette divinité, tome 1er, pag. 149 et 151, planche 16.

trouvées sur les coffres des momies que j'ai vues à la commission d'Egypte (1). Nous avons démontré dans notre premier volume, que les vierges *noires* et les vierges *blanches*, les vierges *sages* comme les vierges *folles*, qui laissent éteindre leurs lampes, avaient un culte sur la terre. Ce sont autant de fables imaginées sur les différentes positions que prend dans le ciel la constellation de la Vierge dont les Egyptiens ont fait leur Isis, ISH, en hébreu veut dire *femme* ou *Eve*, et il nous est démontré que c'est en égyptien le même nom qu'Isis, la *Femme* ou la *Vierge*.

Nous convenons donc que les deux figures dont nous venons de parler, représentent l'abondance de l'Egypte par l'épanchement des eaux du Nil, et notre opinion, à cet égard, est confirmée par le faisceau de lotus accompagné d'un vase ou du Dieu Canopus, le symbole du Verseau ou Deucalion, de l'inondation ou du déluge. Les Egyptiens représentaient aussi l'abondance par une figure moitié femme et moitié lion, tenant, d'une main, un vase rempli de l'eau du Nil; le tout placé dans un panier, comme on représente Pommone, avec une corne d'abondance ou un panier rempli de fruits. On ne peut douter que ce monstre hiéroglyphique ne soit l'image des signes du Lion et de la Vierge réunis, comme on les voit dans la statue du grand Sphynx placé à la porte de Thèbes, lequel était censé proposer des énigmes aux passans (2).

(1) Cette commission, formée par la réunion des savans des artistes qui ont suivi l'empereur Napoléon en Egypte, a produit l'œuvre le plus complet et le plus parfait qui ait jamais été fait sur l'Egypte. Cet ouvrage a été ordonné et exécuté par les ordres de l'Empereur et Roi.

(2) *Voyez* tome 1[er], pag. 82, ce que nous avons dit du grand Sphynx.

§. VI.

Les deux divisions ou tableaux, n°s 8 et 9, lesquels terminent la bande du milieu de ce monument, confirment de nouveau ce que nous avons dit sur l'idée générale que l'on doit avoir de la Table Isiaque. Ces tableaux se divisent en deux tableaux différens, mais parallèlement placés : nous les avons numérotés pour ne pas les confondre et pour en faciliter l'examen. Nous pensons qu'ils représentent les deux équinoxes.

Dans les divisions inférieures, n° 8, nous voyons, à droite comme à gauche, deux divinités occupées à former un faisceau de lotus, auquel ces femmes divines allient des tiges de blé garnies de leurs épis. A gauche, au dessus de ce faisceau, symbole de l'abondance, l'attribut de Cérès et d'Isis, on voit le buste de la Déesse égyptienne, ou l'image de la Vierge céleste, comme on voit à droite un groupe semblable, couronné par un masque d'Osiris ou du Soleil, lequel est composé des formes d'un lion et garni d'une barbe pendante. Ainsi Bacchus barbu, Bacchus *Catapogon*, à l'équinoxe d'automne, de retour de son voyage des Indes, suivant Diodore de Sicile, abandonne les ânes (le signe de l'Ecrevisse, le Cancer ou la Crèche), à l'aide desquels il a chassé les ennemis de son père, et monté sur un char traîné par des tigres ou des panthères, il protège les vendanges ; de même le Dieu Soleil, en quittant le signe du Lion ou les ardeurs de la canicule, voyage successivement dans les signes de la Vierge et de la Balance : ce Dieu ramène en automne l'égalité des jours et des nuits, murit les raisins et sourit, du haut des cieux, aux plaisirs des hommes.

Ce même Dieu Soleil, s'arrêtant ensuite dans le signe

du Scorpion, domicile du Dieu Mars, devient un guerrier redoutable, et il couvre de ses feux la constellation du Loup, appelée aussi la *Panthère*. Cet animal astronomique, consacré au Dieu Bacchus, accompagne le Scorpion lorsque la Vierge monte à l'Orient avec le tyrse du Centaure. Cette Vierge est donc la belle Ariane qui partage les honneurs du triomphe avec son époux, que l'on arme d'un tyrse comme Dieu des vendanges, ainsi que ses satellites, les bacchantes et les bacchants.

Nous observerons encore qu'aux pieds des divinités, n° 8, dont on vient de parler, on a peint, d'un côté, un singe debout sur ses pattes de derrière, ayant le disque du Soleil sur la tête, dans le milieu duquel se voit un petit serpent. De l'autre côté c'est un crapaud qu'on a figuré monté sur une tige de lotus. Ces symboles, ainsi réunis, se rattachent à l'ensemble général de l'allégorie que nous avons sous les yeux, et nous confirment de plus en plus dans l'opinion que nous avons de ce monument.

Le singe, chez les Egyptiens, était l'image du Verseau ou de Cécrops; par conséquent il était l'emblême du Nil et du gonflement de ses eaux, lorsque le Soleil, en passant dans les signes inférieurs, prenait la forme de Sérapis ou d'un serpent : aussi voit-on un petit serpent dans le disque du Soleil qui orne la tête du singe. CÉCROPS, nom qu'on donne au Verseau, veut dire *face de singe*; c'est pourquoi on représentait le signe du Verseau, dans les mystères d'Isis et sur les hiéroglyphes, par un singe ou par un hippopotame, animal qui ne se montrait jamais sur la terre qu'après le débordement du Nil. La présence du Crapaud est également un signe d'abondance : il est l'habitant des marais, des lieux humides; il ne peut vivre sans

eau et se trouve ici en parfaite concordance avec la position des divinités, dont il devient un des attributs essentiels.

Chacun des tableaux désignés par le n° 8, est surchargé d'un autre sujet qu'on a répété de chaque côté, et que nous avons numéroté 9. On voit, dans l'une et dans l'autre peinture, le triomphe d'Osiris sous la forme du *taureau équinoxial*; je dis taureau, parce qu'il en a tous les caractères; et que, suivant Hérodote, les Egyptiens ne faisaient ni bœufs ni moutons. Apis, ou Osiris, sous cette forme immortelle, préside au labourage; et les Egyptiens voyaient dans cet animal vivant, qu'ils avaient consacré dans leurs temples, et qu'ils faisaient monter sur les autels, l'image du Dieu éternel et tout puissant qu'ils adoraient; ils l'appelaient aussi *Mnevis*, ou le Soleil.

DU BŒUF APIS.

Le bœuf Apis, l'une des grandes divinités de l'Egypte, était l'image vivante du *Taureau*, signe céleste sous lequel Osiris, ou le Dieu Soleil des Egyptiens, se montrait à l'équinoxe du printems, le réparateur des maux de la nature, le père des humains et le protecteur de tout ce qui vit et de tout ce qui croît sur la terre. Ce n'était point un Dieu de pierre, de marbre ou de bois, comme nous l'avons remarqué dans notre premier volume, que les Egyptiens consacraient dans leurs temples pour représenter le bœuf Apis, mais un taureau vivant que l'on conservait et qu'on entretenait aux frais du Gouvernement. Les prêtres veillaient à son entretien, et ils étaient chargés de le renouveler lorsqu'il était trop vieux. Ce Dieu devant paraître immortel comme Osiris, qui était censé mourir

et ressusciter, on prévenait la mort naturelle de l'animal: on le noyait en cérémonie dans les eaux sacrées du Nil devant l'Egypte assemblée.

Lorsque les prêtres faisaient la recherche d'un animal pour le remplacement du bœuf Apis, ils prétendaient le reconnaître à certaines marques divines, visibles à la vérité pour eux seuls; ils ajoutaient qu'il devait être né d'une vache qui l'aurait conçu par la foudre: de là on a dit que le Dieu Apis était né de Jupiter. Suivant les anciens auteurs, le taureau destiné à l'initiation sacrée, ou plutôt à la divinisation, devait être *noir* par tout le corps, avec une marque blanche triangulaire au front; il devait avoir sur le dos la figure d'un aigle, un nœud sous la langue, de la forme d'un escarbot, les poils de la queue doubles, et une marque blanche sur le côté droit ressemblant au croissant de la Lune.

On voit clairement par la description que l'on nous a donnée de cet animal, qu'il renfermait en lui seul une image vivante du ciel: 1° le Triangle céleste, ou le *Delta*, se lève avec le Taureau lorsqu'Osiris, ou le Soleil, paraissait sur l'horizon à l'équinoxe du printems. Ce Triangle mystérieux, suivant Plutarque, est aussi le symbole de la puissance de Pluton, de Bacchus et de Mars; 2° l'aigle que l'animal sacré porte sur son dos, n'est que l'aigle de Jupiter, ou la constellation de l'Aigle, qui se lève lorsque le Taureau, en se couchant, montre encore son dos ou la partie supérieure de son corps au dessus de l'horizon; 3° le Scarabée qu'on lui met dans la bouche représente le mouvement du Soleil et des astres (1); 4° la couleur

(1) *Voyez* tome 1er, page 11.

noire est l'image des ténèbres et de l'hémisphère inférieur que le Soleil parcourt lorsque le Taureau est censé périr de la piqûre du Scorpion; comme la couleur blanche en forme de croissant est celle d'Isis, d'Io, ou de Vénus, mère de la nature, laquelle prend son domicile dans le Taureau. Suivant Abénéphi, le Génie et l'âme du monde habitaient dans le boeuf Apis. Les signes et les marques distinctives que l'on voulait trouver sur le corps de cet *Animal-Dieu*, étaient autant de caractères symboliques de la Nature.

Les auteurs anciens qui ont traité cette matière s'accordent à dire qu'il était presque impossible de rencontrer un taureau avec les qualités nécessaires pour son admission au temple, mais que les prêtres avaient l'art de les imprimer et de les peindre, par des moyens chimiques, à des jeunes veaux qu'ils faisaient nourrir exprès et qu'ils avaient soin d'entretenir secrettement, parmi lesquels ils en choisissaient un qu'ils ne montraient au peuple qu'au tems convenable. La présence d'Osiris dans le bœuf Apis est figurée sur la Table Isiaque, par le disque du Soleil chargé des ailes du Tems, le symbole de l'espace que cet astre doit parcourir.

Le culte du Taureau céleste s'est singulièrement propagé: on le voit chez les Egyptiens, chez les Perses, dans l'Inde, en Grèce, en Espagne, et même dans les Gaules, jouer le rôle d'une divinité du premier ordre. Partout on trouve des monumens qui constatent l'exercice public de son culte. Le savant Caylus possédait dans sa collection un moyen bronze égyptien du bœuf Apis, qu'il a gravé, parfaitement semblable à celui que nous voyons sur la Table Isiaque, n° 9. « Dans les représentations du bœuf Apis que

j'ai examinées dans plusieurs cabinets, ou qui ont été publiées, dit ce savant antiquaire, cet animal est presque toujours couvert d'une housse; c'est une preuve qu'il avait cet ornement lorsqu'on le faisait paraître en public.»

Le collier mystique dont on le chargeait dans les grandes cérémonies, est représenté, sur la Table Isiaque, au dessus du Dieu, tandis qu'on le voit au col de l'animal sur d'autres monumens. Un prêtre, debout devant lui, paraît l'interroger comme l'oracle divin sur lequel le peuple fonde le bonheur de l'Egypte; il lui présente de l'eau dans un vase, et l'on voit un autre prêtre, la main posée sur sa croupe, le flatter et le disposer à être favorable à la nation qui lui rend de continuels hommages.

«L'aigle que l'on voit sur sa croupe, continue Caylus, est à la place que lui assigne Hérodote; mais l'escarbot qui, suivant les historiens, se trouve dans la bouche du bœuf Apis, est ici représenté sur le garot. La seule raison qu'on puisse donner de cette différence, c'est que l'artiste n'ayant pas voulu que ce symbole fût caché, au lieu de le mettre dans la bouche de l'animal, a pris le parti de le représenter dans un lieu où il fût visible, et où il pût être placé avec symétrie, par rapport à l'aigle.»

On représentait ordinairement le disque de la Lune entre les deux cornes du bœuf Apis: celui dont parle Caylus était argenté et très-bien poli; ce qui, joint à la couleur noire du bronze, dont il était composé, produisait un effet brillant, majestueux et remplissait, en quelque sorte, les conditions que les prêtres égyptiens, suivant Pline et Ammien Marcellin, voulaient trouver pour admettre dans le temple le bœuf Apis.

On trouve chez toutes les nations les traces d'un culte quelconque en l'honneur du taureau régénérateur de la nature au printems, adoré comme le Dieu bienfaisant, avant que, par la précession des équinoxes, le Soleil commence sa carrière brillante par le signe d'*Aries*, ou du *Bélier*, qui fut à son tour considéré comme le réparateur des maux et comme le bienfaiteur du monde. Nous nous étendrions trop loin si nous voulions rappeler ici toutes les fables et toutes les fictions qu'on a imaginées sur le Taureau céleste, adoré comme le *Dieu-Lumière* sous les différens noms qu'on lui a donnés ; nous aurons occasion de revenir sur cette matière en traitant des autres divinités. Nous nous contenterons de rapporter ici (1) les cérémonies qu'on pratiquait en Egypte en l'honneur du taureau Apis.

« Quand on avait découvert un taureau propre à représenter le *Dieu Apis*, avant de le conduire à Memphis, on le nourrissait pendant quarante jours dans la ville du Nil, et il y était servi par des femmes ; elles seules avaient la liberté de le voir, et paraissaient devant lui d'une manière plus qu'indécente. La quarantaine expirée, on le mettait dans une barque où il y avait une niche dorée pour le recevoir : c'est ainsi qu'il descendait le Nil jusqu'à Memphis. »

Cette barque divine chargée du bœuf Apis, est la barque mystérieuse d'Osiris, de Deucalion, de Noé, etc., que

(1) *Voyez* le Dictionnaire de la Fable de M. Noël, celui de M. Millin, etc.

nous voyons paraître deux fois parmi les caractères symboliques qui entourent la Table Isiaque. C'est cette barque que nous voyons dans le ciel, comme dans la majeure partie des hiéroglyphes, et notamment dans le célèbre Papyrus publié par M. Cadet, dont nous avons donné quelques fragmens dans notre premier volume.

« A son arrivée, continue le même auteur, les prêtres l'allaient recevoir en grande pompe, suivis d'une foule de peuple qui s'empressait de s'approcher. On croyait que les enfans qui avaient senti son haleine devenaient capables de prédire l'avenir. Il était conduit dans le temple d'Osiris où il avait deux superbes étables. Ce bœuf était presque toujours renfermé dans une de ses loges et ne sortait que très-rarement, si ce n'est dans un préau où les étrangers avaient la liberté de le voir. Dans les occasions où on le promenait par la ville, il était escorté d'officiers qui éloignaient la foule, et précédé d'enfans qui chantaient des hymnes à sa louange (1). Selon les livres sacrés des Egyptiens, ce bœuf ne pouvait vivre qu'un certain tems. Quand il touchait à ce terme, les prêtres le conduisaient sur le bord du Nil et le noyaient avec beaucoup de cérémonies. On l'embaumait et on lui faisait des obsèques magnifiques, où la dépense était si peu épargnée que ceux qui étaient commis à sa garde s'y ruinaient ordinairement. Du tems de Ptolemée Lagus, on emprunta *cinquante talens* pour les frais de ses obsèques. Après la mort du *bœuf Apis*, le

(1) Voyez tome 1er, pag. 47, la description que j'ai donnée de notre cérémonie du Bœuf gras.

peuple le pleurait et se lamentait comme si Osiris venait de mourir : toute l'Egypte était dans un grand deuil jusqu'à ce que l'on eût fait paraître son successeur. Alors on commençait à se réjouir comme si ce prince fût ressuscité lui-même, et la fête durait sept jours. »

Nous croyons avoir suffisamment rendu compte des motifs qui ont fait naître chez les Egyptiens le culte du Taureau, et nous nous arrêterons à dire que les deux tableaux de la Table Isiaque, numérotés 8 et 9, représentent hiéroglyphiquement les équinoxes d'automne et de printems. Nous ajoutons à la gravure de notre monument une figure plus développée du bœuf Apis, afin d'en faire mieux connaître la forme. (*Voyez* cette gravure, numérotée 20.)

On voit aussi sur la même planche, la gravure d'un camée antique, représentant la tête d'un jeune homme dans la vigueur de l'âge, ayant sur le front des cornes de taureau. Qui pourra, dans cette image, méconnaître le *Dieu-Soleil*, Jupiter, Apis ou Bacchus, lequel emprunte, à l'équinoxe du printems, les formes du *Taureau céleste?* C'est en prenant son domicile dans ce signe que ce Dieu fait tous les ans son entrée dans l'univers, qu'il renouvelle le monde et qu'il se dispose à renverser le trône de Typhon, le prince des ténèbres et l'ennemi le plus redoutable de la fécondité. Suivant Diodore de Sicile, les Egyptiens sacrifiaient un taureau à poil *roux* à Typhon. On donne des cheveux *roux* ou *rouges* à Judas, qui livre son maître, et qu'on regarde comme un mauvais génie. Nos paysans appellent encore *roux-vent* un mauvais vent qui détruit tout, comme Typhon quand il souffle.

Caylus, dans la description qu'il donne de la Table Isiaque, fait une distinction dans les images du Taureau-Apis que nous voyons ici. Il appelle l'un *Mnevis* et prétend qu'il était d'une seule couleur, qu'il suppose être blanche, et il dit qu'il était consacré au Soleil; tandis que l'autre, appelée *Apis*, était consacré à la Lune ou à Isis. Malgré l'opinion de Caylus, je ne vois dans Mnevis, ou le Soleil, et dans Apis que la même divinité et l'emblême du même Taureau céleste dont Isis prenait les formes sous le nom d'Io; cependant Io, ou la Vache, suivant quelques auteurs, représentait Vénus, Déesse de la fécondité chez les Egyptiens, comme le bœuf représentait la terre.

On voit encore sur la même planche, n° 20, un monument tiré des Antiquités de Caylus, parfaitement semblable à celui que nous avons décrit et gravé dans notre 1[er] vol., pl. 1[re], n°s 1 et 2, pages 17 et 20. Ce monument, que je ne rapporte ici que pour donner à mes lecteurs la facilité de comparer l'un avec l'autre, lève, d'une manière positive, le doute où j'étais de choisir entre l'image du *Capricorne* et celle de la constellation du *Loup*, mise dans la main droite d'Osiris et en opposition à celle du Lion. Caylus convient que c'est le Capricorne. Voici ce qu'il dit à ce sujet (1):

« Cette planche de sycomore est couronnée par une tête de Bacchus, auquel sans doute le reste de la composition était consacré; une figure de jeune homme qui a le flocon de

(1) *Voyez* tome 1[er], pages 17, 18, 19, 20, 21 et 22, la description que j'ai donnée de ce monument, qu'il serait inutile de rapporter ici.

cheveux sur l'oreille droite, les pieds posés sur deux crocodiles qu'il paraît avoir domptés, tient d'une main une panthère par la queue, et cette queue est terminée par une *écrevisse*, et de l'autre main il tient une *chèvre* par une de ses cornes, tandis que l'autre corne se termine par une queue de serpent à deux têtes. »

Ce n'est point une écrevisse ni une panthère que le jeune homme, ou plutôt Orus, tient par la queue, comme le dit Caylus, mais le *Scorpion* céleste, dans lequel le Soleil prend son domicile après avoir quitté le signe du Lion, que l'on a peint renversé ici pour exprimer que le règne solsticial a fait place à celui de l'équinoxe, qui se manifestait en Egypte par le triomphe du Scorpion. D'ailleurs on voit au dessus du Scorpion, que Caylus appelle *Ecrevisse*, deux serpens, figurés ici comme sur le monument, n°s 1 et 2 expliqué dans notre premier volume, et mieux encore sur la sphère, puisque le serpent d'Eve, ou d'Esculape, placé au dessus du Scorpion, monte avec lui au zénith du ciel, tandis que le Lion se trouve à l'Orient de l'horizon et le Scorpion à l'Occident.

DEUXIÈME DIVISION DE LA TABLE ISIAQUE.

Les tableaux qui composent la partie supérieure et inférieure de la Table Isiaque, dessinés en forme de frise, indiqués B et C sur la gravure, représentent encore l'abondance communiquée à l'Egypte par l'intumescence de son fleuve et par la puissance que la reine du ciel exerce sur la terre.

FRISE B.

Les figures formant l'ensemble de la bande ou frise B

nous paraissent être, dans leur réunion, une répétition des personnages que nous avons déjà examinés dans le principal tableau A. Nous voyons que les attitudes, les expressions et les attributs faits pour nous diriger dans notre travail, sont, à peu de chose près, les mêmes; nous pensons en conséquence que ce sujet se rattache aux autres et qu'il y a entr'eux une coïncidence parfaite; mais ce qui nous frappe particulièrement dans cette peinture, ce sont les quatre points cardinaux du ciel que nous voyons représentés par les animaux célestes dans lesquels le Soleil les fixent annuellement. Nous remarquerons encore que cette frise est divisée en quatre groupes, composé chacun de trois figures, l'image des trois mois dont se compose chaque division de l'année ou chaque saison : nous allons décrire ces divisions telles qu'elles se présentent à nos yeux.

§. Ier.

N° 10. Dans le milieu du groupe je vois une figure d'homme debout, coiffé de la mitre divine, dans l'attitude de sacrifier un chevreau couché sur un autel. La reine des cieux, également debout, son sceptre royal d'une main, et le Tau sacré de l'autre, placée devant l'holocauste qu'on lui destine, paraît y prendre part et même l'approuver. Vis-à-vis la Déesse on voit une figure d'homme parée des attributs de la divinité, comme le serait le puissant Osiris. Nous pensons qu'on a eu l'intention de peindre, par cette scène sanglante, ou par ce sacrifice divin, la position que prend le Soleil lorsque cet astre, placé dans le Capricorne, descend au dessous de l'horizon pour terminer le dernier jour de l'équinoxe d'automne. Le glaive posé ainsi sur le col

de l'animal, pour le sacrifier, serait, dans cette circonstance, l'image de l'horizon qui traverse effectivement le col du Capricorne et paraît lui trancher la tête en laissant la partie inférieure de son corps au dessous de l'hémisphère visible, lorsque la Vierge, montée au zénith du ciel, contemple sa défaite, tandis qu'Horus, ou Phaëton, monte à l'Occident.

§. II.

Le groupe n° 11 nous fait voir un jeune chasseur debout, au pied léger, armé d'une pique, et tenant dans sa main un ibis, qu'il présente à la Déesse, également debout et couverte de la peau d'un jeune faon. (Les Egyptiens, dans leurs peintures, couvraient aussi Osiris avec une peau de faon ou de tigre, l'attribut de Bacchus.) On nous représente Isis comme Diane au milieu de ses nymphes, un arc à la main, poursuivant le cerf qui bondit dans les bois. Isis est donc ici la nymphe des forêts et la Déesse de la chasse ; elle reçoit, de son époux, le fruit de sa victoire ; ainsi l'on vit Méléagre déposer aux pieds de sa maîtresse la dépouille du sanglier de Calydon. Au milieu des deux personnages, on voit un singe, le Dieu Cécrops, Deucalion, ou le Verseau, symbole de l'inondation et le signe qui fixait alors le solstice d'hiver. Ce symbole est doublement exprimé par le vase rempli d'eau que la Déesse présente au vainqueur de l'oiseau précurseur de l'intumescence du fleuve sacré. Isis, Suivant les Egyptiens, est véritablement la reine des eaux : comme Diane, elle se plaît le long des rivières et à l'ombre des forêts. Au dessus et dans le milieu des deux personnages, on a figuré un bœuf en repos, 1° pour exprimer, d'une part, l'inactivité du labourage pendant l'épanchement du fleuve ; 2° pour indiquer, d'une manière osten-

sible, le signe équinoxial qui rameuera dans les champs l'activité des laboureurs.

§. III.

Les groupes suivans, n° 12, sont encore une image du débordement, et par conséquent un symbole de l'abondance. D'un côté, Isis est représentée debout, tenant d'une main le bâton augural, et de l'autre un épi de blé; elle porte sur sa tête le Serpent céleste, son compagnon fidèle, celui qui annonce l'équinoxe d'automme, lorsqu'Osiris, ou le Soleil, rapproché de son épouse, la place sur le trône de gloire, la couvre de ses feux et l'embrâse, comme Jupiter fit à l'égard de Sémelée; mais pour mieux peindre ce symbole, on a donné au serpent la tête d'un épervier, parce que la constellation de l'Aigle, ou de l'Accipiter, touche la queue du serpent d'Eve ou d'Isis, et qu'ils paraissent se rapprocher et s'unir l'un à l'autre. Isis est représentée ici comme la Déesse de l'agriculture, dont elle est effectivement la protectrice immédiate et le véritable symbole chez les Egyptiens. Elle se présente à nos yeux accompagnée du Serpent d'automne et tenant un épi à la main; telle on voit Cérès, portée sur un char traîné par des serpens ailés, descendre aux enfers pour arracher sa fille des mains du ravisseur Pluton; de même on voit Isis, errante et désespérée, chercher Osiris, son époux, devenu la proie du cruel Typhon.

Le groupe suivant est formé 1° d'Osiris debout, couvert de sa mitre de palmier, tenant d'une main son sceptre et de l'autre le tau mystique. 2° Son épouse, aussi debout et placée devant lui, lui présente un bouquet de lotus

et de feuilles de palmier. Dans le milieu des époux célestes, on voit un griffon, ou un lion ailé à tête d'aigle, posé sur un piedestal et couronné d'un disque : cet animal chimérique, composé des formes du lion, de celle de l'accipiter, de l'aigle ou de l'épervier, nous paraît être l'image du solstice d'été; car si nous levons les yeux au ciel lorsque le Soleil, stationnaire dans le signe du Lion, consume la terre de ses feux, nous verrons la constellation du Lion à l'Orient, et celle de l'Aigle à l'Occident : ce monstre est donc l'image du ciel au lever du Soleil pendant le solstice d'été.

§. IV.

Le dernier groupe, n° 13, n'a rien de remarquable; il n'est qu'une suite de l'ensemble général du sujet : Isis debout, tenant d'une main son sceptre, et de l'autre un vase rempli d'eau, est la première figure du groupe. Nous rappellerons à nos lecteurs que ce vase rempli d'eau est l'image de la plénitude du Nil. Devant elle on voit Osiris, aussi debout; il tient d'une main son bâton pastoral, et il présente de l'autre à la Déesse un œil de coq, orné de la crête de l'animal, tandis que derrière lui on voit une seconde figure d'Isis, tenant d'une main la clef du Nil.

L'œil et la crête de coq, si souvent répétés dans les hiéroglyphes et sur les monumens égyptiens, est le symbole de la vigilance, l'attribut suprême des Dieux, lesquels sont censés veiller à la conservation du ciel et de la terre. La vigilance est une des vertus du Dieu Mars; on lui donne un coq pour attribut comme à Esculape. L'œil ainsi figuré

sur les monumens égyptiens, exprimait, suivant Diodore de Sicile, *un observateur de la justice et tout ce qui défend le corps*; c'est donc l'œil d'Osiris, ou du Dieu suprême. Horus-Apollon a dit : *l'œil désigne la divinité, parce qu'elle voit tout*. Montfaucon prétend que ce n'est point un œil, comme le dit Caylus, mais l'image du Phallus d'Osiris, mutilé par Typhon. Nous ne partageons point l'opinion de Montfaucon, et nous adoptons celle de Caylus, qui a gravé cet hiéroglyphe à part et en grand, et nous n'y voyons rien qui puisse contrarier celle de ce dernier. D'après l'opinion de ce savant antiquaire, M. Willemin nous a donné, dans son ouvrage sur les costumes des anciens peuples, un de ces emblêmes remarquables de la surveillance des Dieux, tellement bien figuré, qu'il ne laisse aucun doute sur l'opinion qu'on doit en avoir. Or, il est évident que cette frise, composée de douze personnages divisés en quatre groupes, formé chacun de trois figures, est l'image de l'année et des quatre saisons exprimées par les animaux symboliques que nous avons remarqués.

TROISIÈME DIVISION DE LA TABLE ISIAQUE.

FRISE C.

Cette division de la Table Isiaque, ou la frise désignée C, est également composée de quatre groupes et de douze figures, dont l'ensemble est la représentation de l'année par les figures symboliques des Dieux. De chaque côté, aux extrémités de cette frise, je vois l'idole du Dieu-Lumière, ou d'Osiris, enfermée dans un temple ou dans une chapelle. Ces idoles pourraient bien être l'image des solstices.

§. Ier.

D'un côté, n° 14, on voit Osiris sous les traits de la beauté et de la jeunesse, emmailloté comme dans un filet. Serait-ce l'image de son enfance ou celle du coffre mortuaire dans lequel il est censé enfermé pendant son séjour dans les signes inférieurs? Cependant on fait tenir à la main de ce Dieu les instrumens du labourage, pour annoncer au peuple que les travaux de l'agriculture reprendront leur activité du moment où, dégagé de sa prison, il se montrera à tous les yeux avec un nouvel éclat. Il est bon de remarquer que le coffre qu'on a peint ici est parfaitement semblable à ceux dans lesquels les Egyptiens enfermaient leurs momies. Ce coffre mystique serait donc l'image de la station que fait le Soleil au solstice inférieur; coffre dans lequel on supposait Osiris enfermé et retenu par Typhon jusqu'au moment où il devait renaître de ses cendres, comme le phénix, pour recommencer une nouvelle carrière?

De l'autre côté, n° 15, je vois le même Dieu, avec la tête du Lion céleste, dans lequel il se repose au solstice d'été. Sa tête est couronnée d'un cercle posé sur un serpent, et dans ce cercle on voit un scarabé, l'un des symboles particuliers d'Osiris. Il tient à la main la clef du Nil, parce qu'à cette époque de l'année, Osiris, suivant les Egyptiens, ordonnait au Nil de gonfler ses eaux, pour les répandre sur la terre. *Les Egyptiens honorent le lion*, dit Plutarque, *et ils ornent les portes de leurs temples avec des têtes de lion à gueules ouvertes, parce que le Nil déborde lorsque le Soleil passe par le signe du Lion.*

Les ardeurs de la canicule sont exprimées ici par la

représentation d'Anubis à tête de chien, qu'on a représenté devant Osiris-Lion, parce qu'effectivement le grand Chien Sirius monte sur l'horizon avec le Lion lorsque le Soleil fixe, en été, le solstice dans ce signe. Nous avons prouvé dans notre premier volume (1) qu'Anubis, dont le génie poétique a fait un roi d'Egypte, est l'image du Soleil lorsque cet astre couvre de ses feux Sirius ou la constellation du grand Chien, époque de l'année connue sous le nom de *Canicule*.

DU DIEU ANUBIS ET DU CYNOCÉPHALE, CONSIDÉRÉ COMME LA MÊME DIVINITÉ.

Anubis, fils d'Osiris, fut élevé avec beaucoup de soin par Isis, sa mère. Devenu grand, il suivit son père et l'accompagna toujours fidèlement; de là vient sans doute qu'il fût révéré comme le gardien des grands Dieux, et comme faisant auprès d'eux les mêmes fonctions que les chiens exercent auprès des mortels. Cet attachement inviolable d'Anubis le fit représenter avec une tête de chien, disent la plupart des écrivains qui ont cherché à rendre compte de sa configuration extraordinaire. Il est vrai que si l'on considérait seulement les qualités précieuses du chien, l'amitié qu'il témoigne aux hommes, dont il se fait l'esclave, sans autre intérêt que celui de l'attachement, sentiment si vif pour lui, qu'on le voit toujours sacrifier sa vie pour sauver celle de son maître, on serait tenté de croire que les vertus du chien, oui les vertus du chien l'ont fait considérer, par

(1) *Voyez* tome 1er, pag. 34 et 35, planche 3.

un peuple reconnaissant, comme une divinité; mais en exposant ainsi une idée qui pourrait nous plaire, ne voyons dans Anubis que ce qu'il est véritablement; c'est-à-dire, la constellation du grand Chien.

Anubis, veut dire *aboyeur* comme le chien dont il emprunte la figure. On en a fait aussi le *chien Cerbère*, gardien des enfers; parce que le Dieu Soleil, pâle et défiguré, lorsqu'il prend son domicile daus le signe du Scorpion, est censé mourir sous le nom d'Osiris; en passant dans les signes inférieurs. C'est dans cette position que l'astre-Dieu dégrade la nature, et qu'il annonce ou prédit pour ainsi dire les maux dont elle sera accablée pendant les six mois de son absence. Anubis, le grand Chien, Cerbère, gardien des enfers, ou l'*aboyeur*, accompagné du grand fleuve d'Orion, du Styx, qu'on traverse pour arriver aux enfers, et du vaisseau Argo, de l'arche d'Osiris, de Noé ou de la barque à Caron, se montre alors sur la sphère, à l'Occident de l'horizon, près de l'abîme du Tartare, de l'enfer, ou du séjour inférieur, dans lequel il semble entraîner avec lui les constellations qui l'accompagnent. Ce même Soleil, dans cet état de choses, prive la nature entière de sa lumière bienfaisante, lorsque Pluton, Ahriman, le Démon, ou le Serpentaire, armé du serpent d'Eve dont il emprunte les formes, l'introducteur, comme on vient de le voir, *du mal dans ce monde*, se lève à l'Orient de l'horizon, et fait son entrée triomphante dans l'Univers. Voilà comment on peut expliquer le règne du démon, du mauvais génie, d'Ahriman et de Typhon, appelé le *tiran de la nature*, *le fratricide*. Ce règne est celui des ténèbres qui couvrent la nature lorsque

la lumière bienfaisante, s'éloigne de la terre, jusqu'à ce que le Dieu-Soleil, par la révolution éternelle qui est de son essence, reparaisse sous le signe du Taureau, comme l'ont vu les anciens Egyptiens, ou sous le signe d'*Aries*, du Bélier ou de l'Agneau, ainsi qu'on l'a reconnu chez les peuples postérieurs à ceux-là, pour ramener au printems la lumière divine et pour sauver la nature de l'état de misère et de désordre dans lequel elle était plongée par son absence.

Anubis, comme Mercure, avait la garde de la *porte des Ames*; ce qui est très-bien exprimé sur une pierre gravée sur basalte verte, que M. Caraffe avait apportée d'Egypte (1). Cette pierre précieuse représente allégoriquement la *résurrection*. On voit d'abord Anubis à tête de chien, fils d'Isis, ou de la grande Déesse des Egyptiens, sortir de l'eau ou de l'hémisphère inférieur, lequel est figuré sur la pierre par des ondulations ou des petites vagues, et des roseaux qui montent de chaque côté du sujet. (Les Egyptiens appelaient la mer *écume* ou *salive* de Typhon, parce que, suivant eux, ce méchant Dieu, l'ennemi de tout bien, avait précipité leur Dieu Horus dans la mer et qu'ils supposaient que cette plaine humide était le royaume de Typhon.) Anubis, les bras ouverts, ayant dans l'intérieur de chaque main un *Cancer*, signe dans lequel il a son siége, comme Mercure, paraît élever de la partie

(1) M. Caraffe, le compagnon de mon enfance et mon ami, aujourd'hui peintre de l'Empereur de Russie, avait découvert cette pierre, dans un tombeau des rois d'Egypte.

inférieure de la terre, vers le ciel ou vers la région supérieure, un corps enveloppé de bandelettes, figurées comme celles des momies égyptiennes. Le Soleil et la Lune, placés au dessus de la scène, désignent le ciel ou l'hémisphère supérieur. Or, il est certain que l'auteur de ce petit camée, trouvé en Egypte dans un ancien tombeau, a voulu représenter la résurrection, ou Anubis, autrement *Hermanubis*, délivrant une âme de l'enveloppe mortelle pour la rendre à la substance éthérée.

On figurait encore Anubis sous la forme d'un cynocéphale, que Pline et Aristote considèrent comme une espèce de singe plus grande et plus forte que les autres; lequel, d'après leur description, a beaucoup de rapport avec celui que nous appellons *Babouin*. Cependant nous pensons que le cynocéphale des Egyptiens est tout simplement le chien des constellations, l'image d'Anubis ou de Mercure, qu'on représente sous la figure d'un homme à tête de chien; et en effet cynocéphale veut dire *tête de chien* (1). Saint Augustin appelle indistinctement cynocéphale l'*Hermès* ou le *Mercure* égyptien. Isidore dit également qu'Hermès avait une tête de chien; Virgile, Ovide et Properce appellent Anubis *Latrator*, aboyeur.

Suivant Horus-Apollon, les Egyptiens exprimaient la nouvelle Lune sur leurs monumens par la représentation d'un cynocéphale, ayant la tête couronnée, levant les mains au ciel et dans une attitude suppliante. Montfaucon, d'après Pline, dit que cet animal était une image de la Déesse Isis, même du Soleil, et qu'ils l'employaient sou-

(1) *Voyez* tome 1er, pag. 36, et la gravure n° 3.

vent comme un symbole de ces deux astres. Cet animal, dit-on, urinait une fois à chaque heure du jour et de la nuit dans les tems d'equinoxe; il devenait triste et mélancolique pendant les deux ou trois premiers jours de la nouvelle Lune, et il pleurait son absence. Les Egyptiens disaient que ce Dieu indiqua à Isis le lieu où l'on avait déposé le corps d'Osiris, mort, qu'elle cherchait.

On représente quelquefois cet animal avec un caducé, comme Mercure lui-même, avec des vases, un croissant, ou la fleur de lotus sur la tête; un rouleau de papirus ou un roseau à la main, dans l'attitude d'un scribe (*voyez* la planche 3, tome 1er, et notamment le manuscrit de M. Cadet, même volume, planche 12, que nous avons décrits page 136); parce que, disait-on, Mercure, Hermès ou *Anubis* étaient considérés comme les inventeurs de la science. Horus-Apollon ajoute que lorsqu'il était question d'introduire un cynocéphale dans le temple pour être nourri avec les autres animaux sacrés, on lui présentait un morceau de canne ou de jonc taillé en forme de plume, ou de *style*, de l'encre et une feuille de papirus, comme les symboles des sciences que Mercure ou Anubis avait introduites en Egypte. Suivant Elien, on enseignait à ces animaux *à figurer des lettres ou caractères, à danser, à jouer de la flute, à demander aux spectateurs, pour leurs maîtres, quelque récompence de leurs tours de souplesse; enfin, à mettre dans une bourse ce qu'ils leur donnaient.* C'est bien là, ce que nous voyons faire encore, sur nos places publiques, par des chiens instruits, que des hommes fainéans montrent au peuple comme une chose extraordinaire.

Le culte d'Anubis a provoqué, de la part des Egyptiens, un respect sacré pour leurs chiens, quoique, suivant M. Paw, ils soient sujets, par défaut de transpiration, à trois maladies graves, la *lèpre*, la *rage* et la *gonorrhée*. « Lorsqu'il en mourait un, tous les habitans de la maison où il était mort paraissaient plongés dans la douleur la plus profonde; ils prenaient toutes les marques du plus grand deuil, et se coupaient les cheveux et les sourcils. Plutarque nous a conservé la mémoire de la guerre cruelle que se firent les habitans de *Cynopolis*, ou la ville du Chien, comme on appelait *Hélyopolis*, la ville du Soleil, et ceux d'*Oxyringue*, à cause d'un chien que ceux-ci avaient tué et mangé. »

Les Egyptiens nourrissaient dans les temples des chiens sacrés qui étaient, comme les autres chiens, soumis à la rage et aux autres infirmités, malgré leur divinisation. Lorsque les chiens sacrés mouraient, on les embaumait avec soin, comme on faisait de tous les animaux divinisés. Ceux qui étaient chargés d'embaumer les chiens sacrés qui mouraient de la rage, prenaient, suivant M. de Paw, de grandes précautions pour éviter une maladie très-dangereuse, qu'ils contractaient assez communément par cette pieuse opération. Suivant l'expression grecque, employée par le traducteur d'Horus-Apollon, ils devenaient *phlyctœniques*; de *phlyctœna*, maladie tendante à produire des pustules sur la peau; espèce de peste, appelée aussi *feu volage*, *feu sacré*. Ces maladies devinrent plus rares dans la suite, parce que les prêtres firent prendre toutes les précautions convenables pour empêcher la rage d'atteindre les chiens commis à leur garde.

Les embaumeurs des animaux sacrés n'étaient point admis dans la première classe sacerdotale : avant de commencer leur opération, ils observaient un régime, et se lavaient le corps, à plusieurs reprises, avec une infusion d'*hysope*. Ils ne portaient point d'habit de laine et ne buvaient jamais de l'eau du Nil pure ; ils se coupaient les cheveux ; les sourcils, la barbe, et se rasaient tellement le corps, qu'ils ne leur restait pas un poil. Le Dieu Chien, ou Anubis, est figuré avec tous ses attributs sur la planche 3 de notre premier volume, tel que nous le représente un monument antique dont nous avons fixé l'exécution au tems de l'empereur Hadrien. Revenons à la Table Isiaque.

SUITE DE LA DESCRIPTION DE LA TROISIÈME DIVISION DE LA TABLE ISIAQUE.

FRISE C.

Derrière le Tableau du solstice d'hiver, frise C, n° 14, nous voyons Isis debout, portant sur sa tête une espèce de trône traversé du bâton augural de son époux ; attribut que je considère comme l'expression matérielle de la vacance du trône et du siége sacerdotal, par l'absence de son époux, roi du ciel et de la terre. La Déesse tient dans ses mains tous les attributs caractéristiques de l'intumescence du Nil, et le serpent d'Ève la précède. De l'autre côté du sujet principal, en face du Dieu prisonnier ou flétri, la même Isis est figurée debout, tenant un plateau sur lequel on voit cinq vases remplis d'eau, qu'elle montre à son époux ; manière ingénieuse de représenter la durée du voyage d'Osiris dans les signes inférieurs. Ce n'est pas non plus sans raison qu'on a placé au dessus de la tête d'Isis

un épervier debout, en regard du serpent dont nous avons parlé plus haut ; car lorsque la Vierge se lève dans le ciel, à l'Orient, elle monte avec le Serpent d'Eve, à l'extrémité duquel paraît aussi l'Aigle, l'*Accipiter*, ou l'Epervier.

Les sujets principaux, formant le milieu de cette frise C, nos 16 et 17, composés de deux groupes différens, ne sont cependant qu'un thème en deux parties : ces diverses parties du sujet coïncident parfaitement entr'elles et se rattachent ensemble de manière à renforcer l'expression du tableau.

§. Ier.

Dans le premier, n° 16, nous voyons la reine des cieux, assise sur son trône, tenant d'une main le Tau sacré et de l'autre le bâton de commandement, ou l'*hasta* ; telle on voit la fière Junon, assise dans l'Olympe auprès du grand Jupiter, tenir dans ses mains les destinées du monde. Son attitude est celle du repos : devant elle, un prêtre posé debout, lui fait hommage d'un oiseau sacré, ou de l'Ibis. L'image du Tems se présente au milieu des deux personnages. Derrière la Déesse est une autre figure armée de la clef du Nil et du bâton pastoral. Or, nous voyons ici l'introduction de l'automne, lorsque la Vierge, unie au trône de Dieu, et pour ainsi dire perdue dans ses rayons glorieux, triomphe dans le ciel. La Déesse ainsi représentée était l'image du renouvellement de l'année ; ce qui est exprimé par l'oiseau sacré, ou l'Ibis, qu'on lui présente. Elle est l'*anna-perenna* des Romains, la mère des années ou des saisons, qu'on représentait sous la figure d'une vieille femme, comme on a figuré le Tems par un vieillard ; par suite on en a fait sainte Anne. Certains auteurs ont confondu l'*anna-perenna* des Romains, mère des

années, avec la Lune, Isis ou Io. Le globe, ou le disque solaire, orné de deux serpens, qu'on a gravé au dessus du Dieu qui marche à la suite de la Déesse, est bien l'image du Soleil lorsque cet astre-Dieu prend la forme de Sérapis à l'équinoxe d'automne.

§. II.

Le groupe suivant, n° 17, nous fait voir Osiris à tête d'épervier, assis sur son trône de gloire, le sceptre de la puissance en main et disposé à recevoir les hommages de ses sujets. Son épouse chérie, placée devant lui, lui présente une branche de palmier pour exprimer sans doute qu'il est arrivé au terme de ses conquêtes, et un vase rempli d'eau pour annoncer que le règne bienfaisant de l'eau va commencer, et que de l'union intime de ses feux avec ce fluide doit naître la fécondation universelle.

Pour ne laisser aucun doute sur l'époque de l'année qu'on a voulu peindre et pour indiquer d'une manière non équivoque, que les approches du débordement des eaux commençait à se manifester sous le triomphe de la Vierge, on a placé au dessus d'Isis son propre buste, qu'on a surmonté d'une tour, ou d'une espèce de porte de ville, semblable à celle qu'on donne à Cybelle. Cette tour, environnée de plusieurs tiges de lotus, lesquelles se divergent en forme de rayons, est l'image de la porte céleste, du trône divin, du bonheur que la Déesse accorde aux âmes heureuses après la mort. Derrière le Dieu du jour on voit encore la Déesse posée debout, coiffée de sa poule de Numidie et des cornes du taureau ravisseur d'Europe. En signe de repos, elle a replié ses grandes ailes autour de son corps. Au dessus de la tête d'Isis on voit, d'un côté, le grand vautour au col découvert, et de l'autre le Dieu-

chat, ou Œlurus. Lorsque la Vierge triomphe à l'automne et qu'elle se lève, le vautour céleste, accompagné du serpent d'Eve, ou Sérapis, placé au zénith du ciel, plane au dessus de sa tête, comme on le voit sur notre gravure. L'animal chéri de la Déesse, le Dieu-chat, lequel entre en amour au printems et à l'automne, exprime ici la fécondité. Il est l'image du principe moteur de la génération dont la puissance est une des attributions d'Isis. Selon Eusèbe, cette Déesse était également adorée sous la forme d'un vautour : il n'est donc pas surprenant de la voir, sur les monumens, porter cet oiseau sur sa tête ou de l'en voir coiffée.

Les anciens ont donné des aîles aux divinités, parce qu'ils ont supposé que les Dieux et les Déesses, habitans, comme les oiseaux, des régions supérieures et inférieures, avaient besoin de ce secours pour circuler et voyager librement dans l'un ou dans l'autre hémisphère ; c'est aussi pour la même raison qu'on a placé des ailes aux pieds de Mercure, et qu'on a donné des ailes à la Victoire.

QUATRIÈME DIVISION DE LA TABLE ISIAQUE.

La bordure allégorique de la Table Isiaque est une image complète de la révolution annuelle du Soleil. Pour ne pas intervertir la marche que nous présente ce monument, nous distinguerons les sujets par des numéros comme nous l'avons fait jusqu'à présent, en les suivant dans l'ordre déjà donné, comme nous marquerons des lettres D, E, F et G les diverses parties de l'encadrement que nous allons décrire. Nous commencerons par la bande supérieure mar-

quée D, et nous observerons d'abord que l'on pourrait supposer que le directeur du monument a eu l'intention de former, dans cet encadrement, des tableaux particuliers de chaque figure, qu'on pourrait considérer elles-mêmes comme autant d'allégories différentes qui seraient cependant liées entr'elles par un motif principal, seulement séparées sur le bronze, dont nous avons le dessin sous les yeux, par une simple plante aquatique, placée de manière à encadrer le sujet et à en fixer le terme, comme le *point* dans un discours fixe la phrase. Ainsi nous avons remarqué dans les bas-reliefs de la colonne Trajanne que le sculpteur avait dessinés, un arbre pour séparer les sujets de son monument. Voici un exemple de la manière d'expliquer ce monument dans le sens que nous venons d'énoncer.

La première figure nous représente la Déesse Isis sous la forme du chat Œlurus, devant lequel on a placé le sistre. Le sistre, ou l'instrument dont Osiris tirait des sons harmonieux comme Apollon de sa lyre, est placé dans le ciel avec le Verseau, ou Deucalion, porteur d'un vase duquel coule l'eau sacrée, ou le nectar, que la jeune Hébé, Isis ou la Vierge, placée à l'Orient, verse au grand Jupiter.

Dans la seconde figure, on voit la Déesse sous la forme d'un ibis à tête de femme. Suivant Abénéphi, il y avait en Égypte deux espèces d'ibis, l'une noire et l'autre blanche. L'ibis noir combat les serpens qui infestent le pays. L'ibis blanc et noir est le symbole d'Isis; et il ajoute qu'Anubis prit la forme d'un ibis pour échapper aux poursuites de Typhon. Cet oiseau sacré, placé sur notre tableau près d'Isis, comme l'est effectivement dans le ciel le dénonciateur

de Coronis, dont le plumage devint noir par la puissance d'Apollon, se lève précisément avec la Vierge, à laquelle il est uni sur le monument comme dans le ciel, lorsque le Soleil ouvre l'équinoxe d'automne. Vient ensuite l'image d'Osiris, ou du Soleil solsticial d'été, figuré par le Lion céleste posé sur ses quatre pattes. Voici le premier plan de description que nous nous étions proposé, lorsque nous avons reconnu que ces bandes pouvaient se diviser en plusieurs tableaux, au milieu desquels on avait placé un des signes du Zodiaque, comme l'indicateur de la position du ciel qu'on a eu l'intention de représenter : nous abandonnons donc notre premier plan de description pour adopter celui-ci et pour arriver plus sûrement à notre but.

DIVISION D.

§. Ier.

La partie supérieure de l'encadrement de la Table Isiaque D se divise en trois parties, ainsi que nous les avons indiquées sur notre gravure par numéros. La première, n° 18, représente le solstice d'été ou le triomphe du Lion. Ce Lion est le Soleil ou Osiris lui-même, sous la forme de ce signe céleste, exprimé ici par le globe ailé accompagné d'un serpent qu'on a placé au dessus de l'animal, symbole unique que l'on ne voit qu'au dessus des figures emblématiques mises à la place du Dieu-Soleil ou d'Osiris. Ce globe est donc l'image du Soleil par la représentation de son disque étincelant ? C'est l'auréole sacrée des modernes ; c'est le fameux *limbe* que les Francs plaçaient sur la tête des statues de leurs rois en signe d'apo-

théose (1), comme les ailes, dont ce globe est chargé, sont l'image de l'espace immense que le Soleil parcourt, et le serpent que l'on a groupé avec lui, est le symbole de l'éternité, ou du zodiaque, sur lequel l'astre qui nous éclaire roule continuellement.

Le Lion solsticial, ou Osiris, est suivi, 1° de la Déesse Isis, représentée sous la forme d'un ibis à tête de femme. Nous avons fait connaître plus haut les motifs de cette représentation singulière de la Déesse; 2° du chat Œlurus, devant lequel on voit un sistre posé sur un vase rempli d'eau, l'image de l'intumescence du Nil dont le Lion était censé le promoteur. Devant le Dieu-Lion, on voit, 1° Isis à genoux devant un lotus, coiffée de deux palmes, tenant elle-même un vase rempli d'eau, la preuve authentique de la puissance qu'elle exerce, conjointement avec son époux, sur le fleuve qui arrose l'Egypte; 2° du Dieu Sérapis, formé, dans sa partie inférieure, du fameux Serpent céleste, et dans sa partie supérieure, de l'épervier, lequel étend ses grandes ailes horizontalement pour annoncer qu'Osiris, ou le Soleil, sous cette forme, remplit l'espace immense de l'hémisphère. (Caylus appelle cet oiseau *faucon pêcheur*, et il dit que cet oiseau étend ainsi ses ailes pour les sécher au Soleil, lorsqu'il sort de l'eau.) Au dessous du Dieu, on voit une tête de bœuf posée sur la base du tableau. Cette tête est tellement expressive dans cette circonstance, que la tête du Taureau céleste se montre à l'horizon lorsque Sérapis, ou le Serpentaire, se couche.

---

(1) *Voyez* ce que j'ai dit à ce sujet dans le tome 5, page 219 et 220 de mon ouvrage, intitulé *Musée des Monumens français*.

L'ensemble de ce tableau, comme on vient de le voir, n'est qu'une image complète de ce que le ciel nous montre lorsque le Soleil, prenant son domicile dans le signe du Lion, se trouve placé à sa plus haute exaltation ou au zénith. Examinons maintenant le second tableau, n° 19.

§ II.

N° 19. L'absence sur la terre du bœuf Apis, d'Osiris ou du Soleil, est représentée par l'image du Taureau céleste qu'on a fait descendre dans une barque dans laquelle il vogue; symbole du voyage que fait l'astre du jour dans les signes inférieurs. En tête de cette barque, à l'Orient, on voit son conducteur, et du côté opposé, la Déesse Isis accroupie sur la proue du vaisseau. Pour l'explication de ce tableau, si l'on consulte la sphère, on verra le vaisseau Argo, l'arche ou la barque céleste, monter avec le Taureau, qui l'accompagne, et Orion, ou Saturne, placé en tête, qui paraît diriger la marche, tandis que la Vierge se trouve au côté opposé. (1)

1°. Derrière la barque sacrée, conductrice du Dieu Apis, on voit Vulcain, l'un des premiers Dieux de l'Egypte, ou le Soleil lui-même lorsqu'il couvre la balance de ses rayons. 2°. La Vierge, unie au Lion, paraît ensuite en réunissant à la fois les formes des deux constellations qu'elle représente, en empruntant aussi, par la même raison, les ailes du

---

(1) C'est de la même barque, ou du même vaisseau, souvent représentée sur les monumens égyptiens, et notamment dans le manuscrit de M. Cadet, si habilement gravé par M. Villemin, dont nous avons parlé dans notre premier volume, pages 120, 126, 127, 128, et 130.

corbeau qui l'accompagne. 5°. La déclinaison du Soleil est exprimée par le célèbre habitant des marais dont la voix croassante annonce la présence de l'eau. Le crapaud paraît ici en triomphateur sur l'autel des Dieux : le Scorpion dont le siége est dans l'eau et dont le crapaud tient ici la place, se trouve lui-même sur la sphère au dessus de l'autel céleste, sur lequel brûle un feu éternel : de même on a dessiné, au côté opposé du tableau, la tête du Capricorne coupée par l'horizon, également placée sur le même autel. Or, on voit monter à l'Orient l'Ecrevisse, ou le Cancer, le domicile de la Lune ou d'Isis, tandis que la ligne de l'horizon coupe à l'Occident le Capricorne, dont on ne voit plus que la tête. Ce phénomène céleste peut expliquer aussi comment Pélops fut servi dans un repas que son père donna aux Dieux; comment Cérès lui mangea l'épaule gauche, et comment cette épaule manqua à l'ensemble de son corps après sa résurrection. (*Voyez* dans ce volume l'article *Pélops*.)

Osiris paraît dans le même tableau céleste sous la forme de l'épervier, ayant devant lui le Sagittaire. De même l'Aigle, sur la sphère, se trouve dans le milieu, mais un peu au dessus du Sagittaire et du Capricorne : l'Aigle, l'image d'Osiris, devant lequel tout autre Dieu fléchit le genoux, se trouve descendu ici parce qu'on a rapproché les sujets; et que le dessin que nous avons sous les yeux n'est qu'une image géométrale de la voûte céleste. Avant d'entreprendre la description d'un autre sujet, nous dirons un mot sur l'image du vaisseau céleste, si souvent représenté sur le principal temple de la ville de Thèbes.

Du Vaisseau allégorique du temple de Thèbes.

Dans les bas-reliefs hiéroglyphiques, gravés en creux, qui décorent le temple de Thèbes, on voit souvent représenté une cérémonie pompeuse en l'honneur du vaisseau céleste : cette représentation symbolique, si souvent répétée sur les temples de cette ville, confirme, d'une manière remarquable, ce que nous avons dit dans notre premier volume, page 20, sur la ville de Thèbes (la ville du *Vaisseau*, ou de l'*Arche des Dieux*).

Ce vaisseau ou barque, magnifiquement orné, dont la voile enflée par un vent favorable, est, dans cette circonstance, l'indication du voyage que le Dieu suprême de l'Egypte doit faire dans les régions humides ou inférieures. Dans le bas-relief cet emblème sacré y est porté sur les épaules par huit personnages ou prêtres, comme on portait en triomphe, chez les Juifs, l'arche sainte dans les cérémonies religieuses. La grande Déesse Isis préside elle-même la cérémonie et accompagne, comme dans le ciel, le vaisseau dans lequel elle doit monter pour aller à la recherche de son époux. Ce tableau est donc le symbole de la puissance qu'Isis exerce sur l'empire des mers; telle on voit Amphytrite, fille de l'Océan, suivie d'un nombreux cortège, ravir le trident de Neptune et diriger en reine l'empire humide. C'est ainsi que Médée monte le vaisseau Argo, et que Télémaque parcourt les mers dans un navire pour aller à la recherche d'Ulyse.

Comme Thèbes, la ville du vaisseau de THÉBÉ, qui veut dire l'*arche*, renfermait dans ses murailles le temple de la Déesse, de même on a peint sur les flancs, ou parois ex-

térieurs du vaisseau de Thèbes, l'image de ce même temple, dans lequel on aperçoit, à travers les belles colonnades du portique, le Dieu suprême Osiris monté sur son autel divin. Au dessus du vaisseau, on a dessiné aussi un énorme vautour dont les grandes ailes éployées couvrent en partie le sujet principal. L'oiseau d'Osiris tient dans ses serres une des rames du vaisseau, qu'il paraît protéger de sa toute-puissance. Effectivement lorsque le vaisseau céleste annonce, en montant à l'Orient, l'innondation du Nil, et par conséquent le triomphe de l'agriculture, le vautour le précède et se trouve au dessus de lui, prêt à quitter l'horizon à l'Occident. De même le combat naval, également sculpté sur ce temple, dont j'ai vu les dessins à la Commission d'Egypte, n'est qu'une représentation du combat naval que livre Orion, ou Osiris, sur le grand fleuve céleste, appelé Nil; c'est aussi celui des Argonautes contre les Tyrrhéniens, et non pas un sujet historique comme on pourrait le croire.

On arrivait à la ville de Thèbes par une allée immense, formée de statues sculptées en grès et rangées en file comme l'est ordinairement une avenue d'arbres. Ces statues, dont nous connaissons les dessins, représentent le Lion céleste dans un état de repos, et couché sur ses quatre pattes qu'il tient alongées. Ce symbole du Soleil était représenté là sous deux aspects. On le voyait d'abord avec une tête de *lion*, et plus loin avec celle d'un *bélier* à belles cornes recourbées, semblables à celles du Jupiter Ammon; mais il faut observer que cette dernière statue n'a que la tête d'un bélier, et qu'elle conserve les formes du lion pour le reste du corps.

Nous considérons donc cette expression symbolique comme une image du solstice d'été sous le signe du Lion, le moteur du Nil, dont l'intumescence, si importante à la nation égyptienne, devait être un objet de fête et de réjouissances publiques pour la ville de Thèbes. L'animal symbolique, auquel on a donné une tête de bélier et un corps de lion, est une copie exacte de ce que nous présente la sphère; car, en supposant le Soleil au zénith, ou à midi, sous le signe du Lion, on voit le Bélier se lever à l'Orient. Cet emblême est donc la représentation de la plus grande exaltation du Soleil, de la moitié du jour, ou du *midi*, au solstice d'été sous le signe du Lion.

Les portes du temple de Thèbes, montées à seize coudées d'ouverture, viennent à l'appui de l'opinion que nous avons manifestée sur la ville de Thèbes, puisqu'elles sont un emblême de l'élévation des eaux du Nil dans sa plus grande intumescence. On voit encore à la face extérieure du temple des creux ménagés dans la construction, et aux pieds des murailles, au dessous de ces mêmes creux, des socles et des reinures, creusés dans la pierre, propres à recevoir et à soutenir de grands mats qui s'élevaient au dessus du temple, et auxquels on attachait des étendards ou des oriflammes les jours de fêtes, pour annoncer au loin, suivant la manière orientale, les solennités en l'honneur des Dieux, comme nous voyons encore les peuples modernes placer dans les clochers des pavillons rouges et blancs pour annoncer la fête ou la dédicace du temple.

§. III.

Dans le tableau suivant, n° 20 de la Table Isiaque, on

voit le Bélier céleste tenir la place d'honneur et commander la scène d'une manière remarquable. Cette figure symbolique est en accord parfait avec le premier tableau, qui nous fait voir le triomphe du Lion; car lorsque le Bélier triomphe ou monte au zénith du ciel, le Lion se trouve à l'Occident de l'horizon, tandis que le Verseau ou Cécrops, placé devant lui, lui montre son urne; ce qui est exprimé ici par le vase que la figure tient à la main. Ce que nous venons de dire peut s'appliquer à une pierre gravée antique du cabinet de feu M. Van-Hoorn, laquelle représente un lion ailé tenant sous sa patte une tête de bélier. L'Ourse, ou la constellation du Chariot, que nous voyons à la suite du Bélier est l'image d'Isis, de Calisto ou l'Ourse elle-même, placée à l'Occident au dessus du Lion. Nous voyons ensuite un autel, sur le milieu duquel on a placé un vase couronné du Tau ou de la clef du Nil, dessiné précisément comme une croix. Ce vase s'élève en forme de fontaine, du sommet de laquelle partent deux jets d'eau qui retombent dans deux vases également placés sur l'autel. Les figures suivantes sont, 1° Isis sous la forme d'un vase fermé d'une tête de femme, symbole semblable à celui de Vénus-Syrienne, qu'on représentait sous la forme d'un poisson, parce que cette Déesse prenait son domicile dans le signe des Poissons; 2° Neptune, placé devant l'autel, tient un vase dont il fait hommage à la suprême divinité; 3° le lion à tête d'épervier termine le tableau, et c'est ainsi qu'il borne, sur la sphère, l'horizon à l'Occident. Il est donc évident que ces emblêmes ne sont qu'une peinture des constellations que le Soleil visite lorsqu'il voyage dans les signes inférieurs.

Du Tau sacré des Egyptiens.

La clef du Nil, ou le Tau en forme de croix, appelée *crux ansata* lorsqu'elle est ornée d'une anse qu'on voit au dessus de la fontaine jaillissante, est une imitation de la jonction cruciale que forme l'écliptique avec l'Equateur aux deux points du ciel qui répondent, d'un côté, entre les Poissons et le Bélier, et de l'autre au centre de la Vierge. 1°. On a donc bien fait de donner à la clef du Nil la forme d'une croix; puisque le ciel nous la présente sous cette figure. 2°. On a également bien fait de faire de ce signe l'attribut d'Isis, ou de la Vierge, puisque ce point traverse cette constellation dans le ciel. La Déesse Isis était donc censée ouvrir les écluses du Nil et en faire refluer les eaux sur les plaines qui environnent le fleuve, lorsque le Soleil couvrait de ses feux la constellation de la Vierge après son repos solsticial. 3°. Le dessin que nous avons sous les yeux est une double représentation de ce qui se passe au ciel, puisque cette même croix reparaît lorsqu'Osiris, ou le Soleil, placé dans le signe des Poissons, referme les écluses du Nil et fait rentrer le fleuve dans son lit. L'image indiquée par la gravure n° 20 est d'autant plus exacte, que nous voyons dans le ciel, au dessous de la croix d'automne (ou de la clef du Nil), d'un côté, le Dieu Neptune, et de l'autre, le Verseau penché sur son urne, de laquelle coule l'eau mystique, appelée aussi le nectar des Dieux.

Les Egyptiens ont placé cette croix dans les mains d'Osiris, parce que ce Dieu tout-puissant était censé fermer le

Nil à l'époque où le Soleil se montrait vainqueur des ténèbres lorsqu'il entrait dans le signe du Taureau ; de même Isis était censée faire déborder le fleuve et ouvrir ses écluses lorsque le même Dieu Soleil la couvrait de ses feux, ou qu'Osiris s'unissait à son épouse chérie. C'est donc pour cette raison que l'on voit, sur beaucoup de monumens égyptiens, une croix suspendue au col du taureau Apis, comme on en voit une semblable au col de la Déesse Isis pour fixer une autre époque de l'année. Cette croix mystérieuse était réellement un symbole de *vie* et de *mort*, de *réparation* et de *destruction*, puisque le Dieu Soleil renaissait véritablement lorsqu'il paraissait au printems avec ce signe sous la forme du Taureau équinoxial. En prenant à la lettre ce que nous venons de dire du Tau sacré des Egyptiens, et sur la croix céleste, on serait autorisé à croire que c'est ce même symbole de *vie* et de *mort*, de *destruction* et de *génération* (ou de résurrection) qu'on a sculpté et gravé sur quelques tombeaux du Bas-Empire, que l'on dit avoir contenu des chrétiens. Mais ce signe remarquable, affecté uniquement à des monumens funèbres, pris par les savans antiquaires pour un instrument nommé *ascia*, reste encore à expliquer si l'on n'adopte pas mon opinion ; c'est à ces maîtres de l'art que j'en appelle. Examinons maintenant la bande de l'encadrement désignée par E.

DIVISION E.

§. Ier.

Dans le premier tableau de cette bande, n° 21, on voit

un autel chargé d'une pyramide, parce qu'alors les rayons du Soleil, placé au zénith, forment la pyramide ou l'obélisque en se divergeant sur la terre. Derrière ce symbole, devenu immortel par l'exécution savante des fameuses pyramides, on voit Osiris, ou le Lion solsticial avec sa tête d'épervier, exprimer l'union entre le Lion et l'Aigle, que présente le ciel; tandis que, de l'autre côté, on voit, *Ingeniculus*, Hercule, ou Promethée, le feu du ciel à la main, ou comme on représente Moïse chez un autre peuple, devant le buisson ardent, fixer, à l'Occident, comme nous le voyons ici, le coucher du Soleil au solstice d'été. Moïse, ainsi qu'Osiris, ou la figure représentée ici portant une flamme sur sa main, l'emblême du buisson ardent et même de notre feu de la Saint-Jean, est donc la représentation du coucher du Soleil au solstice d'été, pendant les ardeurs de la canicule, pendant que le grand Chien Sirius, ou l'étoile d'Isis monte au méridien. Le repos du Soleil, ou le solstice, est représenté par la figure suivante, qui nous fait voir le Lion les pattes allongées et dans un état de repos, comme nous l'avons vu plus haut. Vient ensuite l'image du crapaud, assis sur un autel, comme nous l'avons vu dans la bande D, tableau 19. Isis, ou la Vierge, paraît ensuite sous la figure du dénonciateur de Coronis, ou du Corbeau, avec lequel elle marche dans le ciel : comme Sérapis, la Déesse porte sur sa tête un vase (le *modius*), et l'on a peint devant elle une figure à genoux, coiffée des cornes de bouc, comme on représentait Mendès ou le Dieu Pan, laquelle lui présente un vase rempli d'eau. Cette figure est placée à l'extrémité du tableau, de même le Capricorne se voit dans le ciel, à l'Occident de l'horizon,

lorsque la Vierge monte vers le zénith pour répandre ses bienfaits sur la terre.

§. II.

Dans le tableau suivant, n° 22, nous voyons un lion monté sur un serpent, comme on voit dans le ciel le Lion dont les quatre pattes sont posées sur l'hydre brûlante ou femelle. C'est par l'exposition publique de cette figure que l'on annonçait aux Egyptiens la fin de la course annuelle du Soleil, et l'on figurait, par la présence de l'Ibis dont il est précédé, le renouvellement de l'année. Isis, ou Eve, se montre ici triomphante à la suite de ces emblêmes célestes, sous la figure du serpent dont elle emprunta la forme pour séduire le premier homme. 1°. La Déesse est munie de ses grandes ailes pour exprimer l'espace immense qu'elle doit parcourir. 2°. L'abondance, dont Isis est le principal moteur, est indiquée sur notre dessin par un vase surmonté de deux branches de palmier que l'on voit devant elle; mais l'autel sacré, surmonté de la fontaine mystérieuse dont nous avons parlé plus haut, reparaît sur l'horizon, et la croix céleste, placée au zénith, dissipe les nuages humides, et ramène la durée des jours; ce qui est exprimé par la représentation de l'Aigle, ou du Vautour, qui paraît alors à l'Orient de l'horizon, les ailes abattues, ayant devant lui l'urne du Verseau, ou l'*amphora*, penchée comme le vase que l'on a représenté ici, contenant une palme à la place de l'eau sacrée ou du nectar qui coule sans cesse dans la coupe des Dieux. Passons maintenant à la description de la bande inférieure désignée par F.

DIVISION F.

Nous observerons que cette bande étant renversée, et par conséquent à contre-sens de celle qui borde la partie supérieure du monument, nous avons cru devoir suivre les figures de gauche à droite pour les faire marcher dans l'ordre convenable.

§. Ier.

La figure principale qui frappe les regards dans la première division, n° 23 de cette bordure, c'est l'image du solstice d'été, du repos d'Osiris, ou du Soleil, dans le signe du Lion. L'animal céleste prend ici la forme d'un lit sur lequel le Dieu suprême est couché et jouit en paix de ses longs travaux. Au dessus du lit on a placé trois urnes pour désigner la durée de l'intumescence du Nil, laquelle se manifeste à la suite du solstice. Devant et derrière le Dieu sont représentés, comme sur la sphère, les signes qui le suivent et qui le précèdent. Or, en plaçant le Lion à sa plus haute exaltation au solstice, on voit se lever, à l'Orient, le Taureau, suivi des Gémaux, ou de Zéthus, de Mercure, du Cancer, figuré par un crapaud; comme il est suivi, à l'Occident, de la Vierge, laquelle emprunte les formes du serpent et du bouvier, ou du gardien d'Horus, armé d'un bâton recourbé, et semblable à celui que tient la figure qui termine la scène dans ce tableau.

§. II.

N° 24. Ce tableau nous représente un bélier voyageant dans

une barque, comme nous avons vu plus haut le bœuf Apis, sur la bande D, n° 19. L'animal voyageur est peint ici avec la tête du Bélier et celle du Capricorne, implantées l'une et l'autre sur un seul et même corps; et nous observerons que sur notre monument la tête du Bélier regarde l'Orient, tandis que celle du Capricorne est tournée à l'Occident, ainsi que le représente la sphère. D'ailleurs, on voit encore à l'une des extrémités du tableau la tête seule du Capricorne, coupée par l'horizon et posée sur l'autel des Dieux; et au côté opposé le vase symbolique. Horus, ou Orion, à genoux devant l'autel, tient lui-même un vase à la main, et il en fait couler l'eau immortelle, dont le Bélier est le chef suprême : c'est ainsi que Bacchus, suivant Nonus, fit jaillir l'eau d'une fontaine d'un coup de baguette; de même Moïse, enfoncé dans le désert, neutralise des eaux amères et les rend potables.

Il suffit donc de consulter la sphère céleste pour connaître l'origine de toutes les fables mythologiques, au nombre desquelles nous mettons celle de Moïse. Ainsi, après avoir examiné le tableau n° 24, si nous levons les yeux au ciel, nous verrons le fleuve d'Orion, ou l'Eridan, placé sur la sphère au dessous du Bélier et de la croix céleste; de manière qu'il suit ce signe lorsqu'il monte à l'horizon, et que le Belier paraît le faire naître à l'Orient et le faire couler précisément comme le dit Ezéchiel : *les eaux sortaient*, dit-il, *de dessous la porte du ciel, à l'Orient, et descendaient vers le midi.* Dux immortalis aquæ était aussi le nom que l'on donnait au Bélier. Cette porte du ciel est le *Cancer*, appelé la *Crèche* ou les *Anes*, sur lequel on fait voyager Bacchus. Le Cancer était considéré des an-

ciens comme l'une des portes du ciel, parce que le solstice d'été commençait sous ce signe.

§. III.

Le Lion placé ici d'une manière remarquable, fixe le sujet du tableau n° 25. Anubis, ou Mercure accompagne ce signe comme sur la sphère. Par la même raison on voit, d'un côté, le Loup acculé à l'extrémité du tableau, et de l'autre le Cocher, ou Phaëton, ainsi que le Cigne et les autres constellations, qui se présentent dans cette position sur l'hémisphère supérieur.

Le Cigne symbolique dont nous venons de parler, placé au dessus de la croix mortelle d'automne, et par conséquent de la Vierge céleste, nous paraît, dans cette gravure, uni à la déesse Isis, car on le voit couronné dun disque que nous supposons être celui de la Lune. C'est le même Cigne dont Jùpiter emprunta les formes pour triompher de Léda; il est donc Osiris, ou le Soleil, père de Castor et Pollux, des Dioscures, où *Dieux puissans*, lesquels naissent ou paraissent à l'Occident du ciel lorsque la constellation du Cigne se couche ou disparaît de l'hémisphère supérieur.

DIVISION G.

N°s 26, 27 et 28.

Dans le premier tableau, n° 26, je remarque le Dieu Apis, Osiris, où le Taureau équinoxial dans toute sa vi-

gueur, en opposition avec Sérapis, caractérisé ici par son serpent, et à l'Orient, par le Verseau qui se lève avec son urne; mais que l'on a représenté sur ce tableau tenant une branche de lotus, ou de *nymphæa*, à la main. Horus, Orion, ou Israël, tenant une massue, se présente devant lui comme sur la sphère, pour le combattre, tandis qu'Isis, ou la Vierge, sous la figure du Corbeau, ou de *Coronis*, se tient à l'écart et s'éloigne de la scène, puisqu'elle se trouve à l'Occident.

En opposition au Taureau équinoxial, nous voyons le Scorpion, son ennemi redoutable, celui par lequel il doit périr, lequel se trouve sur la voûte céleste à l'Orient, tandis qu'il occupe l'Occident, comme sur notre dessin. C'est lorsque cet animal vénimeux triomphe d'Osiris, quand il quitte la Vierge dont il prend ici une partie des formes (*voyez* le n° 27) (1), que l'on voit paraître avec lui, sur l'horizon, l'autel des Dieux et commencer l'intumescence du Nil, dont le gonflement des eaux couvrent les terres qui l'environnent; ce qui est très-bien exprimé par les vases qu'on a posés sur l'autel céleste, ainsi que par l'hippopotame qui termine le dessin (*voyez* n° 28) (2), que l'on a placé dans le milieu d'une forêt de lotus comme au centre des productions aquatiques, lesquelles lui servent de demeure et forment autour de lui un auréole. Isis unie au Lion,

---

(1) Et dans notre premier volume, planche 1re et 5, pages 19, 23, 86, 96.

(2) *Voyez* tome 1er, pag. 91 et 141, ce qu'on doit entendre par l'image de l'hippopotame, qui ne se montrait en Egypte qu'après l'épanchement du Nil.

comme nous l'avons vu plusieurs fois sur ce monument; le Vautour, ou l'Aigle, ainsi que le grand Chien sous les traits d'Anubis, concourent à l'ensemble général du tableau et ils y paraissent tels qu'ils sont sur la sphère.

Comme on vient de le voir, ce monument, l'image de l'abondance exprimée par des figures symboliques et mystérieuses, représente le triomphe d'Isis et celui d'Osiris, son époux, dans les signes célestes, sous la puissance desquels le Nil fécondait une partie de l'Egypte, par l'intumescence de ses eaux, qu'il répand tous les ans sur la terre pour la féconder.

Nous reconnaissons donc, par l'examen de la Table Isiaque, ainsi que nous l'avons avancé dans notre Discours préliminaire et dans notre premier ouvrage sur les hiéroglyphes, que le culte des Egyptiens avait pour but de signaler, par des cérémonies publiques, les phénomènes de la nature. Nous ajouterons encore que les prêtres de l'Egypte, en faisant peindre, sculpter ou graver les mystères sacrés sur les monumens, avaient eu l'intention de provoquer par là l'imagination des hommes et d'en diriger les hommages vers leur Déesse Isis et leurs Dieux Osiris, Apis, Sérapis et Anubis, qu'ils reconnaissaient comme les seuls agens des nombreuses merveilles qui frappaient les regards de la multitude.

COULEURS MYSTÉRIEUSES EMPLOYÉES DANS LES MONUMENS PAR LES EGYPTIENS.

L'homme de la nature, pour exprimer physiquement

les impressions morales qu'il ressent à la vue des grandes merveilles dont il est frappé, a dû nécessairement, dans l'origine des choses, peindre les objets avant d'être en état de les décrire; ainsi il s'est servi des formes et des couleurs qu'il avait sous les yeux pour exprimer sa pensée. Cette réflexion nous autorise à croire que les couleurs dont les Egyptiens revêtissaient leurs monumens étaient aussi des signes symboliques. Elles peuvent donc servir, comme les attributs des divinités, à connaître l'esprit et le sens qu'on doit donner aux peintures et aux sculptures égyptiennes, que l'on voudrait expliquer.

On reconnaissait trois couleurs principales dans les mystères d'Isis; le *noir*, le *blanc* et le *rouge*. Le noir est l'image de Saturne, ou de la privation de la lumière; le blanc celle d'Isis, de Diane, ou de la Lune, et le rouge celle du Soleil ou du feu.

Le boeuf Apis était noir et blanc; celui de Gérion était rouge. Les voiles du vaisseau de Thésée étaient noires; celles du vaisseau dans lequel Ulysse s'embarqua pour reconduire Chryséis à son père, étaient noires; mais il en prit de blanches pour son retour. C'est assez nous faire connaître que Chryséis est l'image de la constellation de la Vierge accompagnée, dans cette position, de celle du vaisseau Argo, laquelle descend avec le Soleil lorsqu'il voyage dans les signes inférieurs et dégrade les jours; de même le retour de cet astre à la lumière, ou dans les signes supérieurs, est signalé dans cette fable par celui d'Ulysse, qui plante des pavillons blancs sur son vaisseau.

Si j'examine ensuite les couleurs sous lesquelles on a

représentées quelques figures du Papyrus de M. Cadet, que nous avons publiées dans notre premier volume, pag. 134, je vois qu'elles coïncident parfaitement avec le fond de l'allégorie dont elles sont l'objet. D'abord on voit Osiris vêtu de blanc et de rouge, avec des carnations vertes; ensuite Anubis y est peint en noir, et Isis voilée de blanc, est vêtue d'une longue tunique jaune et enveloppée d'un manteau rouge.

La couleur verte donnée à la carnation d'Osiris, est l'image de l'eau; elle exprime ici le séjour du Dieu Soleil dans les signes inférieurs; et ce qui m'autorise à le croire, c'est que les Egyptiens supposaient que l'eau formait le dessous de la terre, et qu'elle était censée voguer comme un vaisseau, ou une île flottante, sur un vaste océan. C'est donc pour peindre leur Dieu dans cette position que les Egyptiens lui ont donné, sur le dessin dont je parle, la couleur de l'eau; d'ailleurs les anciens représentaient le Dieu Neptune avec une barbe et une chevelure verte. Il est vrai que le Soleil, ou Osiris, Dieu lumière, en descendant dans les signes inférieurs par l'Occident, paraît véritablement s'abimer ou s'enfoncer dans l'eau en passant sous la terre.

Les jambes d'Osiris, dans le manuscrit de M. Cadet, sont peintes en blanc, tandis que la partie supérieure de son corps est verte. Nous pensons que l'on a voulu exprimer ici le phénomène qui s'opère dans la croissance du lotus, plante aquatique que l'on avait consacrée à Osiris : car la partie inférieure de la plante, plongée dans la terre submergée d'eau, est blanche, lorsque la tige, qui reçoit les

impressions de l'air en s'élevant au dessus de l'eau, prend une belle couleur verte. On a dû en conséquence représenter ici Osiris sous les couleurs du lotus, pour exprimer que son siége est dans l'eau lorsqu'il passe dans les signes inférieurs.

Le manteau de pourpre dont on a couvert les épaules de ce Dieu dans le manuscrit, est l'image du feu; ce qui exprime qu'Osiris, en transportant son siége dans les lieux humides, conserve néanmoins son feu vivifiant et sa puissance fécondante et génératrice.

Les Egyptiens, pour exprimer en peinture la couleur du feu du Soleil, peignaient quelquefois Osiris d'un rouge de pavot des champs, que nous appelons *coclicot*; les Indiens peignent encore leur Dieu suprême en rouge. Suivant Diodore de Sicile, les prêtres d'Osiris portaient un bonnet ou une espèce de chapeau rouge, avec une plume d'épervier (1). On voit également sur les monumens égyptiens Osiris vêtu de bleu et de rouge, comme on a peint Apollon et les Dieux du premier ordre; aussi appelait-on Osiris l'*homme rouge*, et Isis la *femme blanche*. Le bleu de saphir était consacré à Isis, et on lui donnait aussi les couleurs d'Iris, ou de l'arc-en-ciel.

Les anciens auteurs parlent d'un arbre sacré, sous le

---

(1) Nos cardinaux portent également des chapeaux rouges, couleur de *coclicot*.

Les bonnets symboliques donnés aux prêtres d'Osiris, sont représentés plusieurs fois sur le manuscrit de M. Cadet.

nom d'*arbre solaire* et d'*arbre lunaire*. Ces deux arbres, selon eux, prenaient naissance sur une seule et même tige; les feuilles du premier étaient d'or et ses fruits brillants comme le Soleil. Le second avait des feuilles d'argent et donnait des fruits blancs comme le lys.

Le jaune est l'image de la lumière du Soleil ou de ses rayons; c'est celle que l'on employait pour désigner le solstice d'été, et l'or était le métal avec lequel on représentait le Lion solsticial (1). C'est par une suite de cette conséquence que l'on a peint, sur le manuscrit de M. Cadet, la partie supérieure du temple d'Osiris, ou du Soleil, en jaune, tandis que la partie inférieure est blanche. Le jaune est l'emblême du solstice que le Soleil quitte, comme le blanc est le symbole de son affaiblissement, de la perte de ses forces, ou de la couleur dorée et soutenue de jaune, laquelle exprime son énergie et sa vigueur.

Anubis, peint en noir dans le même tableau, nous fait voir un Dieu secondaire privé de la lumière de son maître lorsqu'il remplit l'honorable fonction de conducteur des âmes dans le séjour des ombres. Pour exprimer le séjour de la Vierge céleste, ou d'Isis, dans l'hémisphère inférieur, les Egyptiens la représentaient avec un visage noir (2),

---

(1) Ceci est encore prouvé par le manuscrit de M. Cadet, sur lequel ce signe, peint en or, est souvent représenté.

(2) On donnait quelquefois des ailes vertes à Isis pour exprimer ses voyages dans les lieux humides ou inférieurs, comme on lui en donnait aussi de noires pour peindre les ténèbres ou son absence sur la terre lorsqu'elle est entièrement voilée; mais lorsque cette Déesse, accom-

comme nous l'avons vu sur plusieurs peintures égyptiennes apportées en France à la suite des conquêtes de l'Empereur Napoléon, par la commission d'Egypte.

---

pagnée d'Osiris, empruntait de lui sa chaleur vivifiante pour la répandre sur la terre, on lui donnait des ailes rouges. Les anciens avaient un Hercule *mélampyge*, ou aux *fesses noires*.

MYTHOLOGIE

DES

GRECS.

PREMIÈRE PARTIE.

LA vraie puissance est celle qui naît de la nature même des choses. Le monde est éternel, parce qu'il a en lui la force suffisante pour reproduire ce que le tems a détruit. La Nature a donc été l'objet des hommages universels, et les Mages ont présenté aux peuplades les tableaux des phénomènes de la naturesous des formes particulières, en y attachant un langage sacré, duquel est né la morale universelle, et par suite la civilisation générale. C'est cette liaison intime et harmonieuse qui existe véritablement entre le ciel et la terre; ce sont ces mouvemens généraux, réguliers et invariables du monde physique, que les Mages ont rattachés au monde moral, dont ils on fait la suprême divinité que l'on a présentée aux hommes sous des noms sacrés, et sous des formes symboliques, pour en faire un objet d'adoration.

Les allégories sacrées, présentées sous des figures insipides et monotones chez les Egyptiens, en passant par l'imagination des Grecs, prirent bientôt des formes aimables et toutes nouvelles. Ce qui suffisait aux Egyptiens, soumis à une puissance purement sacerdotale, ne pouvait convenir

à la liberté dont les Grecs jouissaient dans leur gouvernement : ce n'était chez les uns qu'une simple et froide représentation des phénomènes célestes et terrestes ; chez les autres c'étaient des poëmes héroïques divisés par chants, dans lesquels le législateur, le chantre ou le poète, en personnifiant les planètes et les constellations, et en conservant, dans la construction de l'ouvrage, la marche que ces corps tiennent dans le ciel, se proposait de présenter aux hommes le tableau des passions qui les agitent pendant le cours de la vie. Mais ils voulaient aussi, ces hommes savans, initiés aux mystères sacrés, offrir au peuple, sous les couleurs les plus séduisantes, des instructions de morale et par conséquent lui donner un modèle écrit de conduite, en dirigeant cependant son adoration vers l'univers Dieu, seul et unique principe. C'est ce qu'ils ont fait.

On peut donc considérer les fables mythologiques des Grecs comme une représentation du peuple céleste, ou des astres, à la tête duquel marche le Soleil ; et l'on reconnaîtra, par les explications que nous allons donner, comme nous l'avons déjà fait connaître par celle des hiéroglyphes égyptiens, que l'on a fait des histoires factices sur ces corps lumineux qui roulent dans l'espace immense des cieux depuis des milliers de siècles, en leur donnant des formes d'hommes, de femmes, et même d'animaux. Voilà sans doute pourquoi nous trouvons, dans les mythologies de toutes les nations, une liaison parfaite entr'elles et une concordance exacte avec l'organisation de l'univers.

L'examen des grands Dieux et de leur famille sera le sujet de ce volume, comme les héros divinisés seront l'objet du volume suivant.

SATURNE.

Qualités que l'on attribue à ce Dieu.

L'on s'égarerait nécessairement si l'on prenait à la lettre les diverses généalogies que les mythologues nous ont laissées sur les Dieux dans leurs poëmes sacrées. C'est une simple division méthaphysique qu'il faut voir généralement dans la diversité des Dieux que l'on nous présente, dans les livres des anciens législateurs, sous un seul nom, parce qu'il n'y a pas eu plusieurs Saturnes, ni plusieurs Apollons, ni même plusieurs Bacchus, comme on pourrait le croire si l'on s'en tenait au texte de la fable.

La division métaphysique sévèrement donnée par tous les auteurs, d'abord par *un* ou le principe créateur, ensuite par *trois*, puis par trois fois trois, ou *neuf*, ensuite par *trois fois neuf*, et après *trois fois vingt-sept* ou *quatre-vingt-un*, à tous les Dieux principaux, ou de première classe, considérés comme principe organique du monde, est une véritable *trinité*, que l'on considère comme l'image des trois âges de la nature, ainsi exprimés : le *passé*, le *présent* et le *futur*, ou la *mort*, la *naissance* et la *vie*, ou *commencement*, *milieu*, *fin* ou *terme*.

Le cahos, l'origine des siècles, nom donné au principe créateur de tout ce qui est et sera, que l'on appelait également *Cahos*, *Janus* et *Démogorgon* (1), était con-

---

(1) Les poëtes considéraient Démogorgon comme le père de tous les Dieux. Selon eux, il habitait au fond des enfers et même au dessous

sidéré comme l'âme du monde et comme le premier ou comme le père de tous les Saturnes dont l'ancienne mythologie fait mention. « Ce Dieu redoutable, a dit un » savant, est le géant *Imer* des peuples du Nord, formé » des matières gelées de l'abîme. C'est, dit-il, la puissante » monade, ou unité formant *deux*, composée de *trois* ac- » complie par *quatre*, dont l'Amour est *cinq*; qui ne peut » exister sans *sept*; dont la perfection est *dix*, et dont la » circonférence est *douze*. » Nous nous dispenserons de rendre compte particulièrement de ces nombres mystérieux et sacrés, si scrupuleusement employés dans les théogonies; ils ne sont que trop connus. Nous nous arrêterons simplement, dans cette circonstance, à faire connaître les idées métaphysiques que les anciens rattachaient à leur Dieu Saturne, qu'ils considéraient comme le plus ancien des Dieux.

§. Ier.

Saturne est le nom que l'on donnait au Tems, qui crée et détruit tout. Les anciens en ont fait une divinité sous des formes humaines : les uns le font fils de l'Océan et de Thétis; d'autres lui donnent Cœlus, Uranus, ou le Ciel, pour père, et Vesta, Ghée, ou la Terre, pour mère. Saturne, par la position qu'il tient dans le ciel, a dû être considéré comme le plus ancien des Dieux : marchant continuellement avec le Soleil, il commence et finit l'année

---

du Styx. L'Amour, suivant Hésiode, débrouilla cette masse informe et confuse que présentait le cahos, et ce Dieu mit chaque chose à sa place.

avec le Dieu Lumière dont il est lui-même l'image. La faulx, ou *harpa*, qu'on lui met à la main est le symbole de la mort, et ses ailes représentent les espaces qu'il parcourt. Les peuples de l'antiquité voyaient dans ce Dieu le père de la nature, l'astre brillant du jour, la force génératrice toujours renaissante qui anime la matière, qui féconde les germes, les fait éclore, ainsi que le mouvement actif, lequel détruit sans cesse, dévore tout et semble faire rentrer les êtres dans le néant, d'où il les a tirés, pour les engloutir de nouveau dans un sépulcre universel.

C'est cette faulx, ou *harpa*, l'attribut caractéristique de Saturne, symbole de mort et de déstruction que l'on voit souvent dans les mains de la Déesse Isis et dans celles des autres divinités de l'Egypte (1). Ce fer meurtrier était donc, pour les Egyptiens, l'annonce du mal et celle des ténèbres, occasionnés par le séjour du Soleil dans les signes inférieurs. Orus, Orion, ou Saturne, une arme à la main, accompagne le vaisseau céleste; c'est pourquoi on voit souvent, sur les monumens égyptiens, un personnage armé d'un glaive, ou de la *harpa*, accompagner le vaisseau d'Isis.

§. II.

Saturne, Dieu primitif, est donc l'image de la cause universelle, ou la représentation du principe *créateur* et *destructeur* de toutes choses, comme la puissance souveraine par laquelle tout finit et se renouvelle sans cesse dans ce monde. Voilà pourquoi on a supposé que Saturne, Dieu éternel, avait donné aux hommes l'âge d'or et l'âge de fer;

(1) *Voyez* tome 1[er], page 149, planche 16.

qu'il avait privé son père des organes de la génération, et qu'il dévorait ses propres enfans. Jupiter, son fils, Soleil nouveau, autre Saturne, succède à son père, le mutile à son tour, est aussi l'image de la force féconde par qui tout se régénère; il est celle du germe créateur que la nature conserve précieusement dans son sein, et que le Soleil fait éclore à l'aide de l'humide qui l'enveloppe. Saturne lui-même était censé habiter les lieux humides ou inférieurs, et présider à la conservation de la force féconde.

Le principe actif, éternel et nécessaire, qui fait et défait la matière et produit, par une transmutation toujours agissante, la durée du monde, a été présenté aux hommes sous diverses formes par les mythologues. Osiris perd aussi les parties sexuelles de son corps, il meurt et ressuscite: il est donc une répétition de ce que nous présente la fable de Saturne ou du fils de Ghée. Adonis et Bacchus, mutilés et mourans, pour reprendre ensuite une nouvelle vie, ne sont-ils pas eux-mêmes une figure symbolique de la destruction et de la réorganisation des corps? C'est sans doute par la conséquence du même principe que l'on a considéré les divinités, dont je vais citer les noms, comme autant de Saturnes pris dans les différens âges ou dans les divers états. Les voici: *Briarée*, *Japet*, *Crius*, *Pluton*, *Sérapis*, *Neptune*, *Aphophis* ou *Apophis*, *Typhon*, *Python*, *Æsculape*, *Lycus*, *Lycaon*, *Deucalion*, *Cécrops*, *Pélops*, *Sciron*, *Phthius*, *Glaucus*, *Bacchus*, *les Satyres*, *Nyctée*, *Ascalaphe*, *Achélous*, *Ogygès*, *Noé*, *Tros*, *Ilus*, *Pelée*, *Chiron*, *Ægyptus* ou *Ægyptius*, *Etéocle*, *Acaste*, *Astacus*, *Achemon*, *Palæmon*, *Clymenus*, *Erginus*, *Tantale*.

Nous terminerons cet article par le portrait de Saturne qu'un savant nous a transmis de Sanchoniaton; nous le tracerons exactement et nous l'adresserons aux peintres, aux sculpteurs comme aux graveurs, auxquels la connaissance de l'incopologie est indispensable : nous examinerons ensuite quels sont les rapports qui existent entre les divinités dont nous venons de parler et le Dieu Lumière, autrement dit Saturne, père de la nature et le plus ancien des Dieux, auquel on veut assimiler ceux dont il est question.

Portrait du Dieu Saturne (1).

« Saturne était représenté sous la forme d'un vieillard, » pâle, décharné, triste, courbé sous le poids des ans, la » barbe longue, les yeux égarés, la tête chauve et cou- » verte d'un casque, emblême de la force; la peau livide » tirant sur le vert d'eau; le corps à demi-vêtu d'habits » sâles et déchirés. De la main droite il tenait sa faulx, ou » *harpa*, et le serpent qui faisait un cercle en mordant sa » queue. De la gauche, il portait un de ses fils à sa bouche » comme pour le dévorer. A ses côtés étaient ses quatre » enfans, Jupiter, Junon, Neptune, Pluton, qui repré- » sentaient les quatre élémens dont il est le principe. Ju-

(1) Nous ne donnons point de gravure de ce Dieu, parce que les monumens qui le représentent sont très-rares, et que les peintres modernes ne peuvent faire autorité. Montfaucon a publié une seule statue de Saturne, que nous ne considérons pas même comme authentique. On trouve la figure de ce Dieu sur quelques médailles de famille romaine. M. Millin, dans son Dictionnaire de la Fable, parle d'une seule statue antique de Saturne, laquelle était conservée dans le palais Massimi, encore était-elle fort endommagée.

» piter mutilait son père ; le sang qui coulait de la plaie
» et les organes retranchés tombaient dans la mer, que
» l'on voyait devant lui, et donnaient naissance à la blonde
» Vénus. Auprès de Saturne on peignait ordinairement
» Ops, sa femme, sous la forme d'une matrone, la main
» droite ouverte, comme pour offrir son secours aux
» mortels, et de la gauche, présentant du pain à des pau-
» vres. »

On trouve encore dans quelques fragmens de Sanchoniàton « que l'on avait peint Saturne, ou Cronus, avec
» quatre yeux, dont deux restaient toujours ouverts lors-
» que les deux autres se fermaient par le sommeil. » Thot donnait aussi à ce Dieu deux ailes sur le sommet de la tête et quatre autres aîles aux épaules, dont deux déployées et deux abaissées (1).

DES PERSONNAGES MYTHOLOGIQUES ASSIMILÉS A SATURNE (2).

BRIARÉE.

La description des personnages mythologiques, consi-

(1) *Voy.* tome 1er, pag. 29, ce que nous avons dit sur cette allégorie, sculptée sur un monument égyptien de la collection de Borgia.

(2) Avant d'entreprendre la description des douze grands Dieux des Grecs et des Romains d'après les systêmes les plus ordinairement suivis jusqu'à présent, il nous sera permis sans doute de rendre compte des personnages que l'on fait descendre de Saturne ; ainsi que de leur famille ou de leurs descendans. Nous avons cru devoir suivre cette marche afin de rendre notre travail plus clair ; et pour éviter de reproduire sur la scène, dans le cours de notre ouvrage, des person-

dérés comme autant de Dieux, que nous allons entreprendre, fera connaître l'esprit des poètes de l'antiquité, et

---

nages qui auraient déjà rempli leur rôle et sur lesquels nous serions obligé de revenir pour l'explication des autres personnages de la fable. Mais dans notre seconde partie nous reprendrons la marche qui est ordinairement suivie dans ces sortes d'explications, pour ne la plus quitter et la suivre jusqu'à la fin de notre ouvrage. En conséquence de cette observation, nous rapporterons ici, pour l'intelligence de nos lecteurs, la description mythologique des Dieux des Grecs et des Romains que M. Millin, membre de l'Institut de France, nous a donnée dans son excellent *Dictionnaire de la Fable*, où il est dit : « On a » suivi différens systèmes dans les divers Traités de Mythologie ; or- » dinairement on traite d'abord des grandes divinités, puis des divi- » nités d'un ordre inférieur. Les grandes divinités (*dii majorum gen-* » *tium*) sont de deux classes ; 1° douze, qu'on appelle *Consentes*, » Jupiter, Junon, Vesta, Minerve ou Pallas, Cérès, Diane, Vénus, » Mars, Mercure, Neptune, Vulcain, Apollon ; et huit qu'on ap- » pelle *Selecti* ; savoir, Janus, Saturne, Rhéa ou Cybèle ou Ops, » Génius, Pluto, Bacchus, Sol, Luna. Les divinités d'un ordre in- » férieur (*dii minorum gentium*) étaient aussi, chez les Romains, » divisées en plusieurs classes, qui portaient les noms suivans : 1° *In-* » *digètes*, Quirinus, Hercule, Castor et Pollux, Ænée, et les Em- » pereurs déifiés. 2°. *Semones*, qui présidaient à l'agriculture, tels » que Pan, Faunus, Sylvanus, Vertumus, Pomona, Pales, Flora, » Priapus, Terminus ; ou aux *nôces* et à la *génération*, tels que » Hymenæus, Domiducus, Jugatinus, Natio, Viriplaca ; ou à l'*ac-* » *couchement*, tels que Prosa, Postverta, les DII NIXII ; ou aux *en-* » *fans*, tels que Levana, Cumina, Potina, Edusa, Cuba, Fabulina ; » aux *actions humaines*, tels que Comus, Murcia, Horta, Strenua, » Vacuna, Somnus, Noctulius, Tutélina, Némésis ; ou à la *mort*, » tels que Mors, Nœniæ ; ou à *d'autres objets*, tels qu'Averruncus, » Angérona, Ajus-Locutius, Laverna, Hippona, Stercutius, Robigus,

servira à l'intelligence des autres allégories contenues dans notre ouvrage.

On représente *Briarée*, ou *Ægeon*, fils de Cœlus et de la Terre, frère de Saturne, comme un géant immense, ayant cent bras et cinquante têtes, lesquelles vomissent des feux par la bouche (1). Nous ne doutons point que Briarée ne soit le grand Orion, appelé Orus et Saturne, figure astronomique qui étend sa puissance dans le ciel comme dans les enfers, par sa position, lorsque le Soleil occupe les signes inférieurs.

On a supposé que Briarée avait la garde des Titans, ennemis de Jupiter, qu'il retenait dans les enfers; parce qu'Orion se lève à l'Orient lorsque le Soleil, placé dans le signe du Scorpion, devenu un symbole de mort, commence à descendre et à perdre de sa force, lui est opposé et se trouve à l'Occident; de manière qu'avec la massue qu'Orion ou Briarée tient à la main, il prend la posture d'un gardien ou d'une sentinelle, et a véritablement l'air de s'opposer au passage des constellations qui l'accompa-

---

» Mephitis, Pollentia, etc. 3°. La *Déesse Rome*. 4°. Les *Vertus*. » 5°. Les *Vices*. 6°. Les *choses desirables*, telles que la Victoire, » la Paix, la Félicité, l'Abondance, la Fécondité, la Liberté, la Sé- » curité, la Tranquillité, etc, 7°. Les *choses nuisibles*, telles que la » Fiévre, la Tempête, etc. 8°. La Fortune sous différens surnoms. » Ensuite on traitait des divinités étrangères, surtout égyptiennes, » telles qu'Isis, Osiris, Orus, Sérapis, Anubis, etc. »

(1) Les Indiens ont aussi un Dieu à plusieurs têtes et à plusieurs bras qu'ils appellent *Naounin*. Ce Dieu est considéré comme mauvais génie et comme l'ennemi de Vichenou, Dieu bienfaisant, ou bon génie.

gnent et de les maintenir dans les lieux inférieurs où elles sont effectivement (1).

JAPET.

Japet est, comme *Ægeon* ou *Briarée*, un géant énorme : il est donc le même personnage. Japet, frère d'*Océanus* (le grand fleuve qui accompagne Orion et dont il épouse la sœur, suivant les uns), était fils, comme Saturne, d'Uranus, le *Ciel*, et de Ghé, la *Terre*. Il eut pour fils Promethée, Atlas et Menœtius. Suivant certains auteurs, il épousa Thémis, ou la Vierge céleste, dont on a fait la Justice en lui mettant dans une main, un glaive, et dans l'autre, la balance dont elle est accompagnée dans le ciel.

CRIUS.

Crius, Dieu-Soleil sous la forme d'un bélier, nous paraît être le même que Jupiter-Ammon, ou le *Sablonneux* (2). Ce Dieu, suivant la fable, prit la forme d'un bélier pour se soustraire à la fureur des géants qui le combattaient. Il est certain que cette fiction avait pour but de peindre l'entrée que fait au printems dans ce vaste univers, sous la forme du Bélier céleste ou d'*Aries*, le Soleil, Dieu suprême et tout-puissant, tandis que ses ennemis, placés dans le ciel en opposition avec ce même Bélier, semblent le combattre, par leur mouvement

(1) *Voyez* tome 1er, résumé de ce que nous avons dit de Typhon, pages 206 et 207, et article Osiris, pages 225, 226 et 227.

(2) Nous traiterons de *Jupiter-Ammon* à l'article *Jupiter*.

naturel. Crius, comme les précédens, était fils du Ciel et de la Terre.

PLUTON.

Pluton, Dieu des Enfers, frère de Jupiter et de Neptune, l'image du Soleil dans les signes inférieurs, est fils de Cronos, ou de Saturne, et de Rhée. Pluton épouse Proserpine, la Vierge céleste, Eve ou la femme qui précède le serpent, que les anciens appelaient, pour cette raison, *præ serpens* (1).

Pluton, ou le Serpentaire (2), est fils d'Orion ou de Saturne, parce que ces deux constellations paraissent successivement à l'Orient de l'horizon. On donne une longue barbe à ce Dieu, pour exprimer la vieillesse et la caducité du Soleil, lorsqu'après sa longue carrière cet astre arrivé sur cette figure astronomique en prenant son domicile dans le Scorpion, le tombeau d'Osiris et de Phaëton. On a également supposé dans la même fable, que Saturne, après avoir dévoré son propre fils, fut obligé de le rejeter. Cette supposition est, selon nous, un symbole de la résurrection du Soleil, comme le sont aussi la mort et la résurrection d'Osiris. D'ailleurs, en faisant mouvoir la sphère comme il convient, on verra à l'Orient de l'horizon le Serpentaire, ou Pluton, lorsqu'Orion ou Saturne descend à l'Occident. C'est aussi ce même Saturne que l'on suppose avoir gardé

---

(1) *Voyez* tome 1er, ce que nous avons dit de Proserpine et d'Isis, pag. 144 et 145, considérées comme la même divinité.

(2) *Voyez* tome 1er, page 221, ce que nous avons dit sur cette constellation.

son fils dans son estomac pendant les douze heures que cette constellation passe dans l'hémisphère inférieur.

Pluton eut en partage le département des enfers. C'est encore une conséquence toute naturelle de la position que prend le Serpentaire, qui est placé immédiatement au-dessus du Scorpion, signe que l'on nous fait voir dans toutes les fables comme l'ennemi du Dieu du jour, dont il fixe effectivement l'affaiblissement et le passage dans les lieux inférieurs.

Les mythologues ont attaché des chevaux fougueux au char de Pluton, et le font ravisseur de Proserpine (1), fille de Cérès. D'abord, nous voyons dans le ciel la Vierge, Cérès ou Proserpine, suivre pas à pas le Serpentaire dans tous ses mouvemens, comme nous voyons la constellation de Menalippe ou Bellerophon, le précéder et marcher devant lui ; de manière que ce cheval indomptable descend le premier dans l'abîme de l'Occident et paraît entraîner avec lui son maître et celle avec laquelle ce Dieu va partager son trône et sa puissance. Les chevaux de Pluton sont au nombre de trois ; savoir, *Abaster*, *Métheus* et *Orphneus* : cependant quelques auteurs lui donnent quatre chevaux *noirs*, comme on peut le voir sur la planche n° 21, copiée d'une peinture antique, représentant le rapt de Proserpine. On les appellait *Orphné*, *Aéton*, *Nycthé et Abaster*. Claudien les nomme *Alastor*, *Orphneus*, *Æthon* et *Dicteus* ; mais l'opinion la plus universellement adoptée est de ne donner à Pluton que trois chevaux.

---

(1) *Voyez* tome 1er, page 145, ce que nous avons dit de Proserpine.

En analysant les noms donnés aux chevaux du Dieu des enfers, on reconnaîtra bientôt qu'ils ne sont que des épithètes applicables à Pluton lui-même, et propres à peindre ses fonctions; car Abaster veut dire l'*indompté*. Quelle expression rendra mieux le mouvement éternel du Soleil et la course miraculeuse qu'il fait dans le Zodiaque depuis des milliers de siècles? L'automne, l'époque de la vendange, celle du décroissement des jours, le passage de l'Astre-Dieu dans les signes inférieurs, est exprimée ici par Métheus, qui signifie *ivre*. Cette position céleste, qu'il nous importe de fixer, est également confirmée par le nom d'Orphnéus, l'*obscure* ou le *ténébreux*, que l'on donne au troisième cheval de Pluton. Le nom d'Aethon ou Æthon a deux significations différentes; 1° Aethon signifie l'*Aigle*, et l'oiseau de Jupiter accompagne aussi le Serpentaire ou Pluton, et même marche devant lui dans le ciel; 2° Æthon veut dire l'*ardent*, le *brulant*, ou le *noir*, d'AITHOS, *noir*, *ardeur*. Alastor signifie le *mauvais*, l'*exécrable*, le *détestable* et l'*impie*.

SÉRAPIS.

Sérapis, ou le *Serpentaire*, est le nom que le Egyptiens donnaient au Soleil lorsque cet astre, en passant dans les signes inférieurs, soulevait les eaux du Nil et fécondait leurs terres. L'oracle d'Apollon, consulté par l'empereur Julien, nous apprend que *Sérapis*, *Jupiter* et *Pluton* sont la même divinité sous des noms différens; ce qui est parfaitement confirmé par plusieurs monumens antiques, où l'on voit ce Dieu représenté avec les noms de *Jupiter*, de

Soleil et de *Sérapis*. Comme il est Pluton, on le voit aussi avec le chien Cerbère, tenant une pique à la main.

La planche numérotée 22, nous fait voir ce Dieu avec sa barbe frisée et son air sévère, portant sur la tête le boisseau sacré, ou le *calathus*, qu'on lui donnait pour désigner l'abondance que le Soleil procure à la terre; ce qui est doublement exprimé dans la gravure par les rayons dont on a environné sa tête. Son corps est recouvert d'une longue tunique sur laquelle sont représentés les douze signes du Zodiaque, et, comme Laocoon, il est entièrement enveloppé du grand serpent d'Eve, dont il tient la queue dans la main. Cette figure symbolique, terminée en forme de gaine, est bien l'image du Soleil vieux, affaibli, marchant pour ainsi dire sur une jambe et prêt à terminer sa carrière, lorsqu'à l'équinoxe d'automne le serpent lève audacieusement la tête (1).

La seconde figure même planche nous fait voir, sous une triple forme, l'image symbolique de la canicule, telle qu'elle est peinte dans le ciel; c'est-à-dire que l'on voit ici le Lion mâle et vigoureux, alors le domicile du Soleil, placé majestueusement entre les deux chiens Sirius et Procion, qui l'accompagnent, lesquels sont enveloppés de l'hydre brûlante; parce qu'effectivement cette constellation s'étend entre eux, qu'elle couvre une partie du ciel, qu'elle se lève avec le Lion, l'image du Soleil solsticial d'été, et que l'on supposait que cette hydre infectait l'air de ses poisons (2).

(1) Pour exprimer la faiblesse du Soleil lorsqu'il prenait son domicile dans les signes inférieurs, les Egyptiens représentaient Osiris avec une seule jambe. *Voyez* tome 1er, pag. 92 et 113.

(2) *Voyez* tome 1er, pag. 34 et 35, l'influence de la canicule.

Sérapis est le même qu'Osiris ; il est aussi Esculape ; on l'invoquait, pour recouvrer la santé, comme Dieu de la médecine. Ælien, dans son Histoire des Animaux, fait la description des cures que l'on attribuait à Sérapis. Il avait un oracle à Babylone qui rendait ses réponses en songe ; c'est-à-dire que celui qui avait consulté l'oracle n'en obtenait la réponse que pendant le sommeil. Ce même oracle, consulté pendant la maladie d'Alexandre, ne fut point en faveur du héros.

Sérapis avait un temple à Canope et à Memphis : les Egyptiens le considéraient comme le Dieu de l'eau, parce qu'il protégeait, selon eux, l'intumescence du Nil ; c'est pour cette raison qu'ils le représentaient, comme Isis, sous la forme d'un vase rempli d'eau. Strabon, en parlant de Sérapis, nous apprend que l'on pratiquait en Egypte, à certaines époques de l'année, des pélerinages en l'honneur de ce Dieu : on s'y rendait sur des barques richement décorées, en descendant sur le canal d'Alexandrie jusqu'à Canope. Là, les prêtres, pour attirer la foule pendant les jours de fêtes, employaient des manœuvres tellement extraordinaires, qu'elles tenaient du miracle. On se rendait aussi au temple pour obtenir la guérison des maladies que l'on avait. C'est ainsi que nous avons vu, de nos jours, par de semblables moyens, guérir des possédés du démon, ou des épileptiques, le jour du vendredi saint, à la Sainte-Chapelle de Paris, ainsi qu'à Corbeil le jour de l'Ascension, dans l'église de Saint-Spire. On sait d'ailleurs que ces malades, tant anciens que modernes, étaient de misérables mimes à la solde des prêtres (1)

(1) *Voy.* tome 1er, pag. 218 et suiv., ce que nous avons dit sur Sérapis.

NEPTUNE.

Neptune, Dieu des eaux, fils de Saturne et de Rhéa, est aussi Orion, lequel, par sa position céleste, paraît gouverner le grand fleuve, ou le Nil, qui coule à ses pieds. Homère, en parlant de Neptune, l'appelle le *Dieu à la chevelure verte*, pour désigner que son siége est dans l'eau et que cette eau féconde et salutaire découle de ses cheveux lorsqu'il paraît en sortir pour habiter avec des hommes. On ne peut douter que son père Saturne ne soit l'image du Soleil, lorsque cet astre, en prenant son domicile dans le signe du Verseau, ouvre les cataractes du ciel (le produit nécessaire des vapeurs de la terre pendant l'été), renverse ses urnes et inonde ainsi l'univers. A ces formes, qui ne reconnaîtra pas l'esprit mythologique des anciens; On voit clairement que Neptune et Saturne sont l'un et l'autre la même figure céleste dont le Soleil est véritablement le père; ce qui est justifié par la fable elle-même. Ce Dieu, frère de Jupiter et de Pluton, eut en partage l'empire des eaux: pour femme, on lui donne Amphytrite, la même que Thétis, la grande Déesse Isis, ou la Vierge céleste.

Neptune, comme Jupiter, se transforme en *taureau* pour plaire à une des filles d'Æole, il prend également la forme d'un *bélier* pour séduire Bisaltis; il fait violence à Cérès, etc. Ces citations sont plus que suffisantes pour prouver que cette fiction n'est qu'une peinture du ciel, et par conséquent de la marche du Soleil dans le Zodiaque.

On représente Neptune au milieu des eaux sur un char d'or traîné par des chevaux marins, suivi des Tritons, des Nayades; ce Dieu commande aux vents et calme d'un seul

mot les flots de la mer en courroux. *Neptune, traîné sur son char humide et azuré, volait légèrement sur les plaines de la mer*, a dit un auteur ancien. On lui donne pour cortége de sa droite, Glaucus, autre Dieu marin, Palémon, les Tritons, et à sa gauche, Thétis, Mélite, la Vierge Panopée, Nésée, Spio, Thalie et Cimodocé. Neptune, sur la sphère, est effectivement entouré, de droite et de gauche, de Vénus-Syrienne, des poissons et d'un monstre marin, ou de la Baleine.

§. I.

Amphytrite, Arion et le Dauphin.

Neptune épouse Amphytrite, fille de l'Océan et de Doris, par l'entremise d'un Dauphin, que ce Dieu plaça dans le ciel pour le récompenser, et il voulut que ce poisson lui fût consacré. C'est pour cette raison que les sculpteurs de l'antiquité ont généralement représenté Neptune avec un Dauphin. Sur les bas-reliefs, les statues ou sur les camées on voit indifféremment cet attribut dans les mains de ce Dieu ou à ses pieds. Voici ce que l'on raconte sur Amphytrite :

[1] Neptune recherchant en mariage Amphytrite, celle-ci, qui voulait conserver sa virginité, se réfugia près d'Atlas, où elle se cacha comme les autres Néréïdes. Le Dieu des eaux, soutenu dans son amour par Vénus, envoya plusieurs émissaires pour l'y chercher, entr'autres un certain Dauphin, qui, après avoir parcouru plusieurs îles, et cherché longtems à l'entour d'Atlas, découvrit la belle et vertueuse Amphytrite. Enfin, il la détermina à épouser Neptune, et, en bon officier, il arrangea tout ce qui était né-

cessaire au mariage. En reconnaissance de ce service, son *image fut placée dans les cieux*; il obtint aussi les plus grands honneurs parmi les habitans des mers. D'autres le placent aux cieux en l'honneur d'Apollon, et les poètes ont sans doute supposé qu'il avait du goût pour la musique, parce que le nombre des étoiles qui le composent égale celui des Muses. On voit encore dans cette constellation le Dauphin qui sauve des eaux le fameux Arion, excellent musicien.

Arion, monté sur le dauphin céleste, tenant sa lyre, représenté sur la planche 24, est une copie exacte d'un bas-relief antique. Cette lyre donnée à Arion est celle d'Orphée, de Mercure, laquelle se trouve placée précisément au dessus du Dauphin d'Arion et se meut avec lui dans le ciel.

Virgile a peint sous les couleurs les plus séduisantes la fiction poétique d'Amphytrite se dérobant aux poursuites d'un Dauphin austral, émissaire zélé du Dieu Neptune. Ce poète nous fait voir l'étoile Taygète, l'une des Néïades, sous les traits d'une belle nymphe qui présente sa jolie figure aux yeux des mortels au moment où elle sort de l'Océan. Elle repousse les flots avec son pied, ajoute-t-il, afin de s'élever dans les airs; et on la voit ensuite, pour fuir le poisson austral, dont la vue l'effraie, se précipiter au sein des eaux dans les bras de Neptune, aux approches de l'hiver.

Amphytrite vient d'un mot grec, qui veut dire *j'environne* : on la donne pour femme à *Neptune* ou à la *mer*, comme on vient de le voir, parce que la mer *environne* la terre. On la représente comme Vénus elle-même, sous

les traits de la beauté parfaite, se promenant sur les eaux dans une coquille qui lui sert de char, traînée par des dauphins, ou par des chevaux marins, telle que nous la voyons planche 25. On donne à Amphytrite, dit M. Noël, un sceptre d'or pour exprimer son pouvoir sur les eaux. On la représente aussi comme Vénus, ayant le corps d'une femme depuis la tête jusqu'à la ceinture, et le reste terminé en queue de poisson.

APOPHIS.

Aphophis ou *Apophis*, nom que l'on donnait en Égypte au Soleil des signes inférieurs. Quelques auteurs le confondent avec Typhon. On le considérait aussi comme l'un des rois de Thèbes et comme l'image du vaisseau d'Isis. On ajoute qu'il avait une taille gigantesque comme Typhon et Briarée, et on lui donnait le nom d'Epaphus.

TYPHON.

Typhon, géant célèbre chez les Egyptiens : suivant la fable, il est frère et l'ennemi d'Osiris, qu'il fait périr lorsqu'il triomphe sous le signe du Scorpion. Né des vapeurs humides, ce monstre est le prince et le roi des ténèbres. Les attributs ou les formes sous lesquelles les mythologues représentent Typhon, sont celles des constellations qui paraissent dans le ciel pendant le voyage du Soleil dans les signes inférieurs. Ses enfans, Cerbère, la Gorgone et l'Hydre de Lerne sont effectivement les constellations que l'on voit sur la sphère lorsque le Soleil prend son domicile dans le Scorpion, et lorsque cet astre introduit, sous ce signe, le

mal dans le monde et perd sa qualité de bon génie de Dieu bienfaisant, pour prendre celle de mauvais principe, de Dieu malfaisant, de diable ou de démon.

Pour mieux connaître les enfans et les acolytes que l'on donne à ce monstre, ennemi de tout bien, nous dirons que la tête de Méduse se présente dans le ciel avec l'Hydre brûlante et le grand Chien Sirius, dont on a fait le chien Cerbère, chien qui accompagne le vaisseau d'Isis, ou la barque dans laquelle on suppose que Caron passait les âmes. Les trois têtes que les poètes ont données à Cerbère, sont l'image symbolique des trois mois que le Soleil, son maître, (comme Osiris ailleurs est celui d'Anubis), passe dans les signes les plus bas avant d'arriver au point fixe de sa résurrection, ou à celui de son passage dans les signes supérieurs. C'est alors que le Dieu-Soleil, ou Osiris, sera vainqueur de Typhon, qu'il repoussera loin de lui les ténèbres et ramenera la lumière.

C'est par une suite du même génie mythologique des anciens que l'on a fait Cerbère gardien des enfers, 1° parce que la constellation du grand Chien Sirius se trouvant plus près de l'horizon et du pôle méridional, elle se montre aux hommes plus souvent que les autres; 2° parce que l'on a vu dans ce même horizon, au dessous duquel s'abaissent tour à tour les constellations et le Soleil lui-même, la ligne qui sépare la voûte supérieure et lumineuse des lieux inférieurs ou sombres, et l'on a en conséquence considéré cette ligne comme la porte et l'entrée des enfers ou des lieux inférieurs. Typhon n'était donc qu'un symbole du mal, présenté au peuple comme l'ennemi de son bonheur sous

Coronis, monté sur l'hydre, et plus bas le centaure Chiron; tandis qu'à l'occident on verra marcher avec le Dieu de la médecine le Capricorne, la Chèvre, Vesta ou le Dieu Pan.

Voici une fable ancienne sur la naissance d'Esculape, que nous considérons comme un tableau parfait du ciel, et que nous rapportons à cause de ses rapports frappans avec une fable beaucoup plus moderne qui est encore l'objet d'un culte public.

On raconte que Coronis craignant le courroux d'Apollon, auquel elle avait fait infidélité, étant accouchée, abandonna son nouveau-né sur une montagne, au haut de laquelle paissait un troupeau dans un bois voisin duquel sortit une chèvre et le chien du troupeau. La chèvre allaita l'enfant et le chien fit sentinelle (1). Cependant Apollon, instruit par un corbeau de l'infidélité de sa maîtresse, lui perça le sein et la changea en corneille. Le berger voulant se retirer, s'aperçut bientôt que son chien et sa chèvre lui manquaient; s'étant mis en devoir de les chercher, il les trouva l'un et l'autre; mais en approchant pour enlever l'enfant, il s'aperçut qu'il était environné d'une lumière éclatante dont il ne pouvait soutenir la vue : frappé d'étonnement il reconnut quelque chose de divin dans ce qu'il voyait, respecta l'enfant ainsi que la nourrice, et s'en retourna en publiant partout qu'il était né un enfant miraculeux. Cependant Trigone, femme du chévrier (ou du Bootès) touchée du récit que son mari lui fit de ce qu'il avait vu, se rendit promptement auprès de l'enfant et termina sa nour-

(1) Le Chien Sirius monte à l'orient lorsque le Serpentaire quitte le zénith.

riture. Esculape, devenu grand, passa dans les mains du centaure Chiron, l'homme le plus savant qu'il y eut. Ce docteur dirigea l'éducation de son élève avec beaucoup de soin; il lui apprit la médecine et lui donna la connaissance des plantes. Dans la suite, Esculape suivit les Argonautes dans leur expédition, et il les servit particulièrement en leur administrant les secours de son art.

On a supposé non seulement qu'Esculape guérissait les maladies, mais encore qu'il ressuscitait les morts. On le fait fils d'Apollon, parce que c'est le Soleil qui purifie l'air et le rend salutaire; aussi l'appelle-t-on *Dieu bon, salutaire aux hommes*, ou ESCULAPE-PHILOLAUS. Suivant Pindare, il guérissait ses malades à l'aide de chansons agréables, qu'il rendait plus harmonieuses encore en y mêlant les doux accens de sa voix. Pluton, jaloux des cures nombreuses que faisait Esculape, s'en plaignit à Jupiter, qui le foudroya. Or, nous voyons qu'Esculape, fils d'Apollon, est le même qu'Esmunus, Pluton et Sérapis : on le mutile, il meurt et ressucite comme Osiris, Bacchus, Mithra, Adonis, etc; il est, comme Apollon, l'élève de Chiron, et le Dieu du jour est comme celui-ci Dieu de la médecine et de la musique.

Suivant Pausanias, les noms d'Acesus, d'Evémerion et de Télesphore, sont des noms donnés à Apollon dans diverses provinces de la Grèce. Les Epidauriens et les Pergameniens honoraient cette divinité sous le nom de Télesphore; et à Titane, ville de Sicyonie, province du Péloponèse, sous celui d'Evémerion. « Si donc, selon le sentiment de Pausanias, a dit un auteur, les noms d'Acésius, d'Evémerion, de Télesphore, sont ceux de la même di-

vinité, il est facile d'avoir une idée de ce que les Grecs honoraient sous ces différentes dénominations; c'était le premier jour de la convalescence, ce jour heureux où, les accidens d'une maladie dangereuse venant à cesser, on commence à jouir des prémices de la santé. Ils représentaient ce Dieu sous la figure d'un enfant, parce que le premier jour de la convalescence est le commencement d'une nouvelle vie. »

Télesphore, médecin, célèbre dans son art et dans celui de deviner, dit M. Noël, s'appelait, de son vivant, Evémérion, *qui fait vivre longtems*. On le mit au rang des Dieux, et la ville de Pergame fut la première qui lui rendit les honneurs divins. Ce Dieu présidait spécialement à la convalescence : ses statues le représentent en jeune homme et quelquefois même en enfant; il est couvert d'une espèce de capote qui lui enveloppe les pieds et les mains, pour indiquer par là les soins que doivent prendre ceux qui relèvent de maladie. Télesphore accompagne ordinairement Esculape et Hygiée; on le voit aussi avec Hercule, pour faire entendre que la force ne peut se conserver qu'avec la santé.

On donnait de même à Esculape un manteau de laine dans lequel il était enveloppé de la tête aux pieds, ainsi qu'on le voit sur la gravure numérotée 22, représentant Sérapis. On le représentait encore ayant la poitrine et la partie inférieure du corps nues, comme on le voit sur notre gravure, n° 24, dont nous avons pris le dessin nous-mêmes d'après une statue antique; ce qui lui donne beaucoup de ressemblance avec Jupiter, que l'on représente ainsi; mais on distingue aisément Esculape à la baguette

entourée d'un serpent qu'il tient à la main. Ce Dieu avait aussi pour attribut un coq, et l'on se rappellera la piété de Socrate mourant, qui ordonna d'immoler un coq en l'honneur de ce Dieu : *nous devons un coq à Esculape*, dit le philosophe, *donnez-le sans délai.*

Ce n'est pas parce que le serpent est le symbole de la santé et de la prudence, qu'on en fait l'attribut d'Esculape et d'Hygiée, mais parce qu'il est dans le ciel le compagnon du Serpentaire, dont Esculape est évidemment une répétition.

Les poètes ont fait du surnom d'Apollon *Acésius*, qui veut dire, *qui délivre des maladies*, une fille d'Esculape; et Leclerc prétend que les anciens ont voulu désigner, sous le personnage allégorique d'Acéso, un air épuré par les rayons du Soleil, par là rendu salubre et propre à réparer les forces de ceux qui le respirent. Nous pensons qu'en considérant cette divinité sous ce rapport, il convient de lui donner des ailes pour caractériser sa substance aérienne, et pour la distinguer d'Hygiée, fille ou femme d'Esculape, adorée comme la Déesse de la santé.

LYCUS.

On compte jusqu'à neuf personnages du même nom; mais nous pensons que c'est toujours le même Lycus, Dieu-Soleil des signes inférieurs, considéré comme mauvais génie et sur lequel plusieurs poètes se sont exercés, en conservant cependant le même fond mythologique.

Le premier est fils de Neptune et de la Pléïade Celœno; on fait le deuxième fils d'Hyrieus et Colonia, et frère de

Nycteus, d'Orion et d'Antiope, maîtresse de Jupiter : on lui donne un fils du même nom ; celui-ci usurpa le trône de Thèbes, qu'il gouverna tyranniquement ; il meurt de la main d'Hercule, considéré comme bon génie.

Le quatrième Lycus, que l'on suppose être fils du Dieu Mars et roi d'Afrique, était cruel et barbare. Suivant la fable, il sacrifiait au Dieu des combats tous les étrangers qui abordaient dans ses États. Ce roman mythologique n'est qu'un symbole du règne du Soleil dans le signe du Scorpion, pendant lequel on a supposé que l'astre du jour et roi voyait descendre au dessous de lui, et dans l'abîme de l'horizon, les constellations qui marchent devant lui.

Le cinquième Lycus, fils de Dascylus et petit-fils de Tantale, ou du Serpentaire, est aussi Dieu-Soleil comme les autres, et la généalogie seule de cette famille, à laquelle se rattache les différens tableaux astronomiques des signes inférieurs, appliqués séparément à la fable imaginée sur chaque personnage qui la compose, en est la preuve convaincante. On dit qu'il était roi de la Mysie, qu'il reçut favorablement les Argonautes, et qu'en reconnaissance Hercule le délivra d'Amycus, roi des Bébryciens, son ennemi. On remarquera que le Serpentaire, qui joue un grand rôle dans toutes ces fables, est accompagné d'Hercule, armé de sa massue ; que l'un et l'autre s'élèvent à l'orient et paraissent poursuivre le grand Orion, que l'on pourrait prendre ici pour Amycus, lequel s'enfonce au dessous de l'horizon de l'occident.

Le sixième Lycus est fils de Promethée, ou de la constellation d'Hercule, fidèle compagnon du Serpentaire et

de Celœno, fille d'Atlas et l'une des pléiades. On fait descendre le septième Lycus d'Œgyptus, fondateur et roi d'Egypte, auquel on donne le Soleil pour père et une des filles du Nil pour mère; allégorie d'autant mieux sentie, qu'elle exprime que l'approche des rayons du Soleil sur les terres de l'Egypte après l'intumescence du Nil, produisait l'abondance, et que le bonheur général des Egyptiens naissait nécessairement de l'union intime de ces deux divinités. Pyritoüs, fils du Soleil ou de Jupiter, dans un combat qui eut lieu le jour de ses nôces, tua le huitième Lycus, l'un des centaures, lequel lui disputait Hyppodamie, princesse issue d'Apollon, aussi bien que les Lapithes, les premiers peuples reconnus dans l'art de dompter les chevaux. Le neuvième Lycus, fils de Pandion, deuxième roi d'Athènes, fils de Cécrops, introduisit à Thèbes, à Athènes et à Messène les mystères de la grande Déesse Isis. Ce même Lycus passe aussi pour avoir introduit les Lycomèdes ou les chants et les chanteurs pendant le culte que l'on offrait aux divinités.

LYCAON.

Lycaon, roi d'Arcadie, fils de Titan et de la Terre, changé en loup, est l'image du Soleil lorsqu'au point fixe de son passage dans les signes inférieurs, il couvre le Scorpion de ses feux et se place au dessus de la constellation du Loup (1).

---

(1) *Voyez* tome 1er, pages 60 et 196, l'explication de la fable de Lycaon, et même volume, page 193, celles qui ont rapport à la constellation du Loup.

La gravure d'une peinture grecque et l'ornement d'un tombeau, planche 25, que l'on voit ici, représente la punition de Lycaon à tête de loup, ou la mutilation du Soleil, lorsque cet astre, descendu dans le signe du Scorpion, et accompagné de celle du loup, semble véritablement s'identifier avec cet animal céleste et prendre ses formes comme dans la fable; car Lycaon veut dire *loup*.

Nous voyons sur ce monument, 1° Lycaon s'élançant de la ciste sacrée, ou de la corbeille mystique que l'on avait consacrée dans les mystères d'Isis, de Cybèle, de Cérès et de Bacchus; 2° nous remarquons que ce roi sort en soulevant la fermeture de la ciste et en élevant au dehors la partie supérieure de son corps, lorsqu'un guerrier, que nous supposons être le Dieu Mars, lui prête secours et assistance, tandis que, de l'autre côté, un homme le tire avec un cordage qu'on lui a passé au col, et se dispose à le frapper de mort. Minerve aîlée, placée derrière le criminel, et armée de son glaive, préside à la scène. A côté de Lycaon, nous voyons encore un cadavre étendu, que nous supposons être la représentation de l'un de ces voyageurs puissans que ce méchant roi sacrifiait, suivant Pausanias, à Jupiter *Lycæus*, dans la ville qu'il avait fait bâtir en Arcadie sur une haute montagne.

La corbeille mystérieuse que nous voyons représentée ici, nous paraît être l'image de l'horison, dans lequel ces figures semblent s'abaisser et s'enfermer comme dans un centre commun et duquel on voit effectivement sortir le *bien* et le *mal*. Nous dirons encore que la ciste des mystères, sur laquelle on a beaucoup discuté, n'est pour nous qu'une image de l'automne; 1° parce qu'on y voit figurer les fruits

dont Cérès et Pomone, d'un commun accord, enrichissent la terre, ainsi que les pains du miel embaumé que la vigilante et laborieuse abeille dépose dans sa ruche; 2° parce qu'à cette époque de l'année la grande Couleuvre, ou le Serpent, se montre au dessus de l'horizon, précisément comme on la voit généralement se dessiner au dessus de la corbeille; *voyez* la planche 25; c'est également à cette époque, lorsque le Soleil couvre le Scorpion de ses feux, que la *constellation du Loup* est effectivement coupée à l'orient du ciel par l'horizon, comme Lycaon l'est sur notre monument par la ciste dans laquelle une partie de son corps paraît enfermée. Au dessus de la constellation du Loup, on voit, d'un côté, le Scorpion, le domicile du Dieu Mars, et de l'autre, le Sagittaire, ayant son arc tendu et dans la position de lancer un trait, lorsque la Vierge, Thémis ou la Justice, la balance et le glaive en main, augmente le cortège et s'avance avec eux dans le ciel.

DEUCALION.

Deucalion, fils de Promethée (la constellation d'Hercule) et de Pandora, était, selon la fable, roi de la Locride. Il se sauva du déluge universel à l'aide d'une barque ou d'un vaisseau, comme fit Noé (1). Il est évident que ce personnage mythologique est l'image du Soleil lorsqu'en prenant son domicile dans le signe du Verseau, que l'on appelle aussi Deucalion, cet Astre-Dieu et homme est censé

(1) *Voyez* tome 1[er], pag. 121 et 122, comment on doit entendre la fable du déluge.

verser des torrens de pluie sur la terre et faire gonfler les eaux des fleuves et des rivières.

On nous présente Deucalion, et surtout Pyrrha, sa femme, repeuplant la terre après le déluge en jetant des pierres derrière elle : *et l'apides Pyrrhæ jactos.* Deucalion est encore l'image de ce même Soleil uni aussi à la Vierge, appelée ici Pyrrha, lequel, en quittant le signe du Verseau après son repos solsticial, monte dans les signes supérieurs, renouvelle le monde par sa puissance créatrice, fait éclore les germes qu'il féconde, anime tous les êtres et couvre la terre de nouveaux bienfaits (1). Deucalion est donc, comme Saturne, l'emblême d'un principe de création et de destruction.

CÉCROPS.

Cécrops, nom que l'on donne au Verseau, est un Dieu-Soleil comme les autres personnages dont nous venons de parler; cependant on le considère comme le fondateur d'Athènes. Dans la fable, Cécrops est censé bâtir douze villes, allusion sans doute aux douze signes du Zodiaque ou

(1) Deucalion, comme Noé, paraît après un déluge ; il est donc un Dieu créateur ou un Soleil nouveau, qui se montre à la suite d'une grande période, appelée cycle, laquelle se terminait sous le signe du Verseau, pendant le règne de l'eau et à l'époque de l'intumescence du Nil. Les pierres, enfans de la terre, que Pyrrha jette derrière elle pour repeupler cette même terre, est un symbole de création consigné dans plusieurs fables antiques, d'ailleurs cette idée nous paraît la même que celle qui fait de Promethée un fabricateur d'hommes composés d'argile, qu'il animait en fixant sur eux les rayons du Soleil.

aux douze cases, dans lesquelles le Soleil prend successivement son domicile. Osiris apprit l'agriculture aux Egyptiens, de même Cécrops devint agriculteur; et, conduisant lui même la charrue, il enseigna cet art aux Athénnies.

On fit un Dieu de Cécrops; on le plaça dans le ciel, où il fut considéré comme la constellation du *Verseau*. Dans l'origine du culte que l'on rendait à ce Dieu, on lui sacrifiait une jeune fille, et dans la suite on substitua un *bœuf* à ce sacrifice humain.

Il est certain, d'après nos idées mythologiques, que la jeune fille sacrifiée en l'honneur du Dieu Cécrops, n'est qu'une image de la Vierge, laquelle descend, ou meurt, à l'occident, lorsque Cécrops, ou le Verseau, s'élève à l'orient; de même le bœuf que l'on a sacrifié dans la suite à ce Dieu n'est autre que l'image du Taureau céleste, dans lequel Osiris, ou le Soleil, se levait à l'équinoxe du printems (1).

PÉLOPS.

Pélops, fils de Tantale (ou du Serpentaire), est coupé en morceaux comme Osiris; on sert ses membres aux Dieux dans un festin, après les avoir fait cuire; et il est ensuite rendu à la vie par la puissance de Clotho. On ajoute que Pélops parut alors plus beau et plus frais qu'il n'avait jamais été avant sa mort. Cette fable est une peinture fidèle du Dieu-Soleil; que nous voyons s'éteindre et mourir insensiblement en passant dans les signes inférieurs, pour reprendre une vie plus brillante et plus belle, lorsqu'après

(1) *Voyez* même volume, page 18, ce que nous avons dit du culte du Singe, ou de Cécrops, chez les Egyptiens.

avoir franchi le repos du solstice d'hiver, il monte dans les signes supérieurs. Notre opinion sur ce personnage est d'autant plus exacte que Pélops veut dire *visage noir* ou *brûlé*, comme ETHIOPS, *Ethiopie*, veut dire *pays brûlé* ou *noir*; de même CÉCROPS, dont nous venons de parler, veut dire *visage de singe radié*, etc. Pélops, comme Apollon, Dieu du jour, institua les jeux olympiques. Après sa mort, on enferma ses ossemens dans une caisse d'airain comme on enferma ceux d'Osiris dans un coffre.

On donnait aussi le nom d'Ops à la Terre; on la considérait comme l'épouse de Saturne, et comme le symbole de l'agriculture. Suivant Diodore de Sicile, la reine Sémiramis fit élever à Babylone un temple en l'honneur de Jupiter, au haut duquel elle fit placer trois statues d'or. La première représentait Jupiter, la seconde Junon, et la troisième Ops, ou la Terre. Cette Déesse, dit-il, tient d'une main un serpent, et de l'autre un sceptre de pierre : on représentait encore cette Déesse entre deux lions et deux serpens.

SCIRON.

Sciron, brigand fameux qui habitait un rocher formidable, duquel il précipitait dans la mer les voyageurs, et qui fut vaincu par Thésée, n'est autre que le grand Orion, qui, par sa position, si on le suppose au zénith du ciel, pousse réellement avec son pied, dans l'abîme, ou au dessous de l'horizon, les constellations qui sont figurées au dessous de lui sur la sphère, et que, dans la fable, on a supposé être des voyageurs.

Thésée, ou la constellation d'Hercule, selon la même

fable, pour punir Sciron des crimes qu'il a commis, use du même moyen et le fait périr en le poussant à son tour dans la mer. Ce passage s'explique naturellement ; car si on veut se donner la peine de mettre la sphère en mouvement, on verra le grand Orion, ou Sciron, descendre au dessous de l'horizon, lorsque le Soleil se place sur la constellation d'*Hercule* ou de *Thésée*.

PHTHIUS, fils de Lycaon. (*Voyez* LYCAON.)

GLAUCUS.

La fable fait mention de plusieurs Glaucus ; mais nous les considérons comme un seul et même personnage, et nous les confondrons tous avec le Dieu Neptune dont nous avons parlé plus haut, page 82.

On nous présente le premier Glaucus sous la forme d'un pêcheur, qui fut métamorphosé en Dieu marin. Le second, suivant les uns, était fils de Minos et de Pasiphaë ; et selon d'autres, de Crêtée, et frère de Créteus, de Deucalion (1) et d'Androgéus. Crétéus ou Cratéus, fils de Minos et de Pasiphaë, meurt d'un coup de flèche : on dit que la terre s'ouvrit sur-le-champ pour recevoir son corps. Androgée, également fils de Minos et de Pasiphaë, remporte le prix à Athènes et fut tué par le *taureau Marathoh*. La Pléïade Pasiphaë fut unie au taureau de Crête, comme Io ou Isis, et Europe le furent au taureau équinoxial, et la fable s'exprime ainsi : *Pasiphaë amoureuse suit les pas du taureau, qui a la blancheur de la neige*.

---

(1) *Voyez* pag. 97 et suiv. ce que nous avons dit de Deucalion.

On raconte que Glaucus, dans son enfance, étant tombé dans un tonneau de miel, y mourut. Minos consulte l'oracle sur la mort de son fils; et l'oracle consulté répondit que celui qui saurait imiter le mieux la figure d'une *vache* de trois couleurs, lui rendrait son fils. Cette vache mystérieuse, comme nous l'avons déjà fait remarquer, est Io, ou Isis, qui prend, comme Vénus, son domicile dans le signe du Taureau, dont elle emprunte les formes. On suppose donc que Polyidus, célèbre devin, lequel instruisit Bellerophon dans l'art de monter le cheval Pégase, n'est autre qu'une image différente du Soleil qui joue un rôle dans ce poëme, ainsi que l'on voit paraître, dans la majeure partie des fables grecques, le Soleil des signes ascendans et celui des signes descendans, sous deux noms et sous la forme de deux personnages, se combattre et lutter ensemble.

Polyidus réussit donc dans l'imitation proposée de la vache, et il découvrit le tombeau du jeune Glaucus. Minos le surprit et l'enferma lui-même avec le corps de son fils dans le tonneau de miel. Il est évident qu'il y a complication de faits dans cette fable, et qu'en nous présentant ainsi l'incarcération de deux individus dans le même tombeau, l'auteur n'a eu d'autre intention que de reproduire sous une autre forme et sous un autre nom, la mort du Dieu-Soleil, ou celle d'Osiris, que l'on enferme dans un coffre, lequel en sort glorieux pour recommencer une nouvelle vie comme fait Glaucus. Un serpent, continue le fabuliste, s'approchant du tombeau dans lequel Minos avait enfermé Polyidus avec le corps de son fils, fut tué par la puissance surnaturelle de Polyidus. Comme dans la fable de Lacoon,

un second serpent survint ; il se présente audacieusement en levant la tête devant son adversaire ; mais celui - ci, croyant l'autre serpent mort, prit la fuite et revint avec une certaine plante qu'il posa sur le serpent que Polyidus avait tué, lui rendit la vie et ils s'en allèrent tous deux immédiatement après. Polyidus s'étant saisi de la plante, la posa sur le corps de Glaucus, qui reçut à l'instant une nouvelle âme avec une seconde vie. Minos exigea encore de Polyidus qu'il apprit à son fils l'art de la devination, ce qu'il fit ; mais après avoir transmis cette science à son jeune élève, il en fut soudainement privé.

Nous observerons donc que Glaucus, fils de Minos, maître du tribunal des enfers, l'emblême moral du Soleil des signes inférieurs, ne fut rendu à la vie qu'après la fuite des deux serpens. Or, cette fiction poétique est l'image complète de ce que nous voyons imprimé sur la sphère céleste. Nous avons déjà observé dans notre premier volume, que lorsque la grande Couleuvre, ou l'Hydre brûlante, la compagne fidèle du serpent d'Eve, se montre à l'équinoxe d'automne, sous le signe du Scorpion, le Soleil perd sa force et sa puissance génératrice en descendant dans les signes inférieurs. Nous avons observé, disons-nous, que c'était l'époque à laquelle on fixait, dans les poëmes mythologiques, l'*agonie* des personnages mis à la place du Soleil, Dieu tout puissant et consolateur des hommes ; c'est alors qu'ils boivent dans le calice d'amertume ou dans la coupe que l'hydre porte sur son dos, coupe funeste dans laquelle Médée préparait ses breuvages mortels ; c'est aussi dans la même coupe que le Dieu Bacchus savourait un breuvage ennivrant : ainsi donc, cette hydre fameuse et

cette coupe funeste sont les avant-coureurs des maux de la nature, lorsque le Soleil marche à sa dégradation entière. Il est encore reconnu que cet astre, en poursuivant sa course dans les signes inférieurs, raccourcit les jours, avance à grands pas vers le solstice d'hiver, et descend dans le tombeau (1), d'où il sortira glorieux immédiatement après. Or, il est certain que la résurrection du Soleil, du Dieu tout puissant qui éclaire tout homme venant dans le monde, comme celle d'Osiris, de Glaucus, d'Adonis et de Bacchus, etc., ne peut avoir lieu qu'après l'éloignement du serpent, ainsi dans tous les poëmes mythologiques on a fait mourir et entrer dans un tombeau, tous les personnages qui représentent ce même Soleil, lorsqu'il s'approche de la constellation du Serpent.

Le pouvoir de la devination que l'on attribue à Osiris, à Bacchus, à Janus, ainsi qu'à Glaucus et à son maître Polyidus (nom qui veut dire, *qui prend plusieurs formes, qui voit tout, ou qui sait tout*), est une attribution essentielle du Dieu Lumière, éternel régulateur de toute la nature; qui roule sans cesse, et sans s'altérer, sur le même cercle, qui a vu le passé et qui verra l'avenir.

La fable que l'on a composée sur le troisième Glaucus se rattache à la dernière dont nous avons parlé, comme les

---

(1) Le tonneau rempli de miel dont on fait la récolte à la saison des fruits et des pommes, est bien l'image du tombeau du Soleil, lorsqu'il passe dans les signes inférieurs, et dégrade la nature.

On place ordinairement un pain de miel dans la corne d'abondance, et ce rayon mystérieux s'élève en forme de pyramide au milieu des fruits que contient la corne.

suivantes, ont des rapports entr'elles par le fond et par les faits. Le Dieu dont il est question ici est fils de Sisyphus, ou Sysiphe, fils du Dieu des vents et de Mérope, l'une des Pléiades. Glaucus, victime de son imprudence, est déchiré par ses propres chevaux, devenus furieux après s'être désaltérés dans une fontaine qui avait le pouvoir de rendre furieux ceux qui buvaient de son eau. Après la mort de Glaucus, on le fait paraître sous la forme d'un spectre, lequel effraie les chevaux qu'il rencontre sur son passage, et on lui donne le nom de *Taraxippus*.

Sysiphe, son père, comme lui meurt et reparaît sur la terre avec l'approbation de Pluton. D'après ces différens récits, il est évident que ces thêmes mythologiques, variés en apparence, se rattachent cependant au même principe. Nous dirons donc que Glaucus est l'image du Verseau, comme Cécrops, dont les pieds posent sur le fleuve ou sur l'eau qui coule de l'*amphora*, qu'il tient de la main gauche et dont le bras touche la tête du cheval Pégase, lequel monte avec lui sur l'horizon. C'est ce cheval céleste qu'il est censé mettre en fureur par sa présence, puisqu'il paraît le pousser et lui faire prendre le galop par le mouvement naturel qu'il fait lui-même dans le ciel.

Il y a un autre Glaucus, né d'un Dieu marin, qui sert aussi à prouver ce que nous venons d'avancer sur ce même personnage, distingué cependant par une version différente. Dans celle-ci, en suivant le texte original, on voit le Verseau entouré, d'un côté, du Poisson méridional, ou du *Dragon*, Dieu des Syriens, et de l'autre côté, du signe des Poissons, lesquels montent avec le Verseau, ainsi que la Baleine, l'ennemi le plus redoutable de la belle Andromède.

(*Voy.* le texte de la fable dans le Dictionnaire de M. Millin, article *Glaucus*, tome 2, pag. 450.)

Bellerophon.

Bellerophon, ou Hipponoüs, dont nous avons parlé plus haut, meurtrier de *Belleros*, d'où il reçut le nom de Bellerophon, est vainqueur comme Apollon d'un monstre que l'on a appelé *Chimère*; il fait la guerre aux Amazones et meurt comme Phaëton victime de son ambition; car étant monté sur le cheval Pégase, il voulut s'élancer jusqu'au ciel et se tua. L'Aurore, disent les auteurs, emprunte tous les matins son service pour ouvrir les portes du Jour. Or, il est évident que Bellerophon est le Cocher céleste ou Phaëton, qui précède tous les jours le lever du Soleil. Bellerophon eut pour fils Glaucus, et pour femme Laodamie.

NYCTEUS.

Nycteus, ou *Nyctée*, petit-fils de Neptune, frère de Lycus dont nous avons parlé plus haut; père d'Antiope, laquelle eut des particularités avec Jupiter, est le sujet d'une fiction dont le principe se rattache aux fables que nous venons d'expliquer.

ASCALAPHE.

Nous pensons qu'il est inutile, d'entrer dans de longs détails pour prouver qu'*Ascalaphe*, fils d'Achéron et de la nymphe Orphnée, la *ténébreuse*, comme Proserpine, la Vierge *noire*, ou des signes inférieurs, attaché au service de Pluton et changé en hibou par Cérès, qui lui jeta de

l'eau du Styx au visage pour le punir de son indiscrétion, est, comme les précédens, l'image d'une figure astronomique.

On a supposé qu'Achéron, ou Orion, était fils de Cérès, et que ne pouvant supporter la clarté du Soleil il descendit aux enfers, où il fut métamorphosé en fleuve. Si on lève les yeux au ciel, on verra qu'Orion, en opposition avec la Vierge ou Cérès, quand le Soleil se place dans les signes inférieurs, se montre à l'horizon lorsque la Vierge se couche. Orion descendant lui-même dans la partie inférieure du ciel, on a également supposé que, fuyant la clarté du jour, il fixa son domicile aux enfers, où il prit la forme du Nil, ou de l'Eridan, placé immédiatement au dessous de lui.

ACHÉLOÜS.

Achéloüs, fils de l'Océan et de la Terre, suivant les uns; du Soleil et de la Terre, suivant les autres, est lui-même l'image du Soleil dans les signes inférieurs, figuré comme le Verseau, ou le moteur du Nil, appuyé sur une urne, de laquelle coule un fleuve.

Déjanire, ou la belle constellation appelée Andromède, placée entre le Verseau et Hercule, a sans doute fourni aux mythologues l'idée de rendre Achéloüs amoureux de cette femme et d'en faire le rival d'Hercule. Un combat s'engage entre les rivaux; Achéloüs est vaincu. Malgré sa défaite, Achéloüs conserve sa passion, et, dans l'espoir d'effrayer son adversaire, il prend la forme d'un énorme *serpent*; mais le demi-Dieu, *la gloire de l'air*, ou *du ciel*, est encore vainqueur. Achéloüs hors de lui-même, ne consultant

plus que sa passion, encouragé par la beauté qu'il a continuellement devant les yeux, et ranimant pour la *troisième* fois toutes ses forces, paraît devant son adversaire sous la forme d'un *taureau* monstrueux ; mais Hercule, agile comme un nuage que le vent pousse rapidement, le saisissant par les cornes, le renverse et lui arrache la plus belle, dont certains auteurs ont fait la corne d'abondance. Achéloüs, poursuivi à toute outrance par un rival puissant, abandonne Déjanire et se précipite dans le fleuve Thoas, qui reçut son nom.

On voit clairement par le texte de cette fable, que le Soleil, se levant au solstice d'hiver sous le signe du Verseau (ou Achéloüs), étend ses rayons caressans sur Andromède, placée à la droite du Verseau, tandis que, de l'autre côté, Hercule, la massue à la main et dans l'attitude de combattre, paraît ainsi la défendre des approches du Dieu-Lumière. 1°. La chute du Verseau à l'Occident est figurée dans ce poëme par la première défaite d'Achéloüs. 2°. On a supposé ensuite qu'il avait pris la forme d'un énorme serpent, parce que l'*Hydre brûlante* s'élève à l'horizon lorsque le Verseau succombe ou s'anéantit. 3°. Le Fleuve-Dieu reparaît ensuite sous les traits d'un *taureau* vigoureux pour combattre son ennemi. Il est vrai que lorsque l'Hydre brûlante (ou le serpent d'Achéloüs) est vaincue par Hercule, ou qu'elle passe au dessous de l'horizon, on voit le Taureau céleste s'élever à l'Orient, lorsque ce même Taureau descend à son tour avec la constellation du Nil, appelée aussi le grand fleuve d'Orion, dans lequel les poètes ont feint qu'Achéloüs s'était retiré après sa dernière défaite.

OGYGÈS.

Ogygès, nom donné au Soleil. Il est roi comme Osiris (qui veut dire *lumière*), comme Remphah, ou Saturne, (*le roi du ciel*). Ogygès bâtit une ville nommée Thébé (*vaisseau*) : cette ville est donc la *ville du vaisseau* ou *de l'arche*. Noé, comme Ogygès, construisit une arche ou un vaisseau, à l'aide duquel il se sauva d'une grande inondation (1). On sait aussi que Saturne, auquel on assimile Ogygès, est censé habiter les lieux humides.

Ogygès est donc, comme Noé et comme Deucalion, un Dieu puissant, chargé de renouveler le genre humain après le désastre affreux du déluge, ou de l'inondation. Ce déluge est l'image symbolique du Verseau, ou du moteur du Nil; et c'est en vain qu'on alléguerait les raisonnemens de quelques naturalistes en faveur du déluge; car un déluge universel est physiquement impossible.

Ogygès peut être considéré aussi comme un Dieu conservateur, lequel renferme dans son sein, ou dans son arche, pendant l'inondation du Verseau (ou le solstice d'hiver), les animaux, les plantes et les semences de toutes espèces, pour les répandre ensuite sur toute la nature et fixer par là un nouvel ordre de chose ou une période nouvelle.

---

(1) Noé est aussi l'image du Verseau, le même que Deucalion, dont nous avons parlé plus haut; il est le moteur du Nil; il plante la vigne et préside au labourage comme Osiris, comme Bacchus, etc. *Voyez* tome 1er de cet ouvrage, page 20.

TROS.

Tros est fils d'Ericthonius (monstre auquel on donne des jambes de serpent), et de Callirohée, fille du fleuve Scamandre. Tros, père de Ganymède, suivant Homère, reçut de Jupiter de très-beaux chevaux pour le consoler de l'enlèvement de son fils. Ce prince est considéré comme le fondateur de Troye.

ILUS.

Ilus, fils de Tros et Callirrhoée, fille du fleuve Scamandre, est aussi le symbole du Soleil descendant que l'on représente par le Serpentaire, lequel marche à la tête de la Voie-Lactée. On donne cent esclaves à Tros, vainqueur des jeux qui eurent lieu à Priapus en Mysie. Le roi de cette contrée joignit à ce présent celui d'une *vache*, en intimant au vainqueur l'ordre de bâtir une ville à l'endroit où l'animal se coucherait par terre. C'est ainsi que Cadmus bâtit la ville de Thèbes dans un champ désert où se coucha la génisse du troupeau de Pélagon.

La ville que bâtit Ilus, reçut son nom et s'appela *Ilium*. Il est évident que cette fable n'est qu'un thême astronomique comme les autres ; car en plaçant le Verseau à l'horizon de l'Orient, et l'Hydre brûlante (ou le Serpent dont Ericthonius, grand-père d'Ilus, emprunta les formes) à l'Occident, par opposition, on verra que le *Taureau* céleste, ou la *vache* donnée à Ilus, ainsi que la *génisse* qui n'avait point encore porté le joug (annoncée à Cadmus

par l'oracle d'Apollon), montée au zénith du ciel, est comme triomphante et comme en stagnation. La ville d'*Ilium* est donc une ville symbolique qui représentait le *centre du ciel*, ou son zénith, occupée par le Soleil au milieu du jour.

Les signes du Zodiaque dans lesquels le Soleil établit son domicile pendant 2,200 ans environ, et sous lesquels cet astre triomphe à l'équinoxe du printems en renouvelant la nature par son apparition dans l'univers, ont été appelés aussi les *maisons du Soleil*. Or, les prêtres, les chantres et les poètes de l'antiquité se sont emparés de ce phénomène pour l'exprimer dans leurs poëmes sacrés; il ont fait de leurs héros, ou des personnages qu'ils ont mis à la place du Dieu-Soleil, un roi, un gouverneur, un fondateur ou un constructeur de temple ou de ville; telles étaient Troye, Thèbes, Delphes, etc. Ces villes sont donc l'image des constellations dans lesquelles le Soleil est stationnaire et où il établit son repos solsticial aux deux grandes époques de l'année. Voilà pourquoi il y a toujours dans ces poëmes une ville en opposition avec une autre ville, et pourquoi on voit aussi les habitans de ces mêmes villes combattre les uns contre les autres. C'est ainsi que, dans les poëmes d'Homère, les Troyens, sous la protection immédiate d'Apollon et de Vénus, sont devenus en opposition avec les Grecs, spécialement protégés par Minerve et Junon, etc.

PELÉE ET CHIRON.

Pelée, ou *Peléus*, fils d'Æacus et d'Eudéis, petit-fils

du centaure Chiron, combat, conjointement avec Jason, le sanglier de Calydon; on l'expose ensuite à la fureur des bêtes féroces; mais il en est préservé par la puissance de Jupiter, son grand-père. Voilà en abrégé ce que la fable nous apprend sur ce héros, père de l'invincible Achille. Pelée, sauvé du danger qui le menaçait par Pluton, que Jupiter avait envoyé pour le secourir, se lie à Jason, à Castor et à Pollux, et se rend à Jolchos. Là, il force le palais d'Acaste et devient maître d'une partie de la Thessalie.

Il est évident pour nous que Pelée est l'image du Dieu-Soleil, car on le voit épouser en secondes noces Thétis, ou la constellation de la Vierge, sœur de Lycomède, roi de Scyros, dont il eut plusieurs enfans, desquels Achille seul fut conservé, et Pelée confia dans la suite l'éducation de son fils unique au centaure Chiron (1).

Homère nous représente Pelée comme un homme sage, respectable, et comme un grand orateur; de même, on représente Osiris, Apollon, Bacchus et Mercure conduisant le monde par la force de leur éloquence. La constellation du Loup figure dans la fable de Pelée ainsi qu'on nous la montre dans celles d'Anubis et de Lycaon.

Suivant un auteur célèbre, Chiron fit présent à Pelée d'un *frêne avec ses branches et ses feuilles*. On ne peut douter que ce présent précieux ne soit l'espèce de buisson toujours vert que l'on voit au ciel entre le Loup et le

---

(1) Chiron, ou la *constellation du centaure Chiron*, était considéré comme le nourricier d'Esculape. *Voyez* également ce que nous avons dit de *Chiron*, à l'article *Esculape*, *page 89*.

Centaure, dont on a fait aussi le *buisson ardent* de Moïse, lorsque le Soleil embrâse de ses feux ces constellations, et qu'il se couche avec elles à l'Occident. Ce buisson mystérieux est formé par un petit nombre d'étoiles groupées autour du bras du Centaure.

La fameuse lance d'Achille, si fatale aux Troyens, façonnée par Vulcain et Minerve, à laquelle on donna le nom de Pélias, est la fameuse lance que tient le Centaure, précepteur du héros d'Homère. Pelée, comme le Soleil et les divinités solaires, descend aux enfers : on suppose même dans la fable qu'il prit une place auprès de Pluton, et qu'il fut chargé, conjointement avec ce Dieu, de juger les humains après leur mort.

ETÉOCLE.

Etéocle, ou *Etéocles*, fils d'Œdipe et de Jocaste. Si on examine le poëme dans lequel il est mention de ce prince, si on décompose son nom, qui veut dire la *gloire de l'année*, comme celui de son frère POLINICE veut dire *qui remporte plusieurs victoires*, on sera bientôt convaincu qu'Etéocle est une image du Soleil, le chef suprême de l'année et la gloire des quatre saisons qui la composent. (*Voyez* ce que j'ai dit sur Œdipe, son père, et sur Jocaste, sa mère, tome 1er, pages 83 et 84.)

Les monumens antiques viennent encore à l'appui de l'opinion que nous avons manifestée sur la famille d'Œdipe; car on trouve la représentation du combat des deux frères, Etéocle et Polinice, s'engageant entr'eux, peinte ou sculptée sur une grande quantité de tombeaux, comme nous le

fait voir la gravure ci-incluse, numérotée 26, dont nous avons tiré le dessin d'une peinture antique du tombeau des Nasons. Nous sommes donc autorisés à conclure de cette observation, que si cette scène sanglante, que l'on nous présente comme un fait historique, ne renfermait pas un sens allégorique dont le but aurait été de peindre le *bon* et le *mauvais* principes, les anciens, religieux observateurs des formes sacrées pour leurs monumens funèbres, n'auraient pas orné les tombeaux des rois, des princes ou des particuliers, d'un pareil sujet, s'il ne l'eussent pas considéré comme un trait de leur mythologie. Cette opinion est aussi fortement appuyée par le caractère moral que l'on donne aux deux frères ennemis.

On nous représente Etéocle comme un guerrier fougueux et colère, tandis que l'on donne à Polynice, son frère, un caractère sociable; c'est ainsi que nous sont figurés Caën et Abel. On ajoute que les frères ennemis s'étant tués mutuellement, furent brûlés après leur mort sur un bûcher commun, mais que la flamme et la fumée qui s'exhalaient du bûcher, se divisèrent en montant aux cieux. Cette division, suivant Hygen, fut considérée comme un effet naturel de l'inimitié des deux frères; de même nous voyons dans un autre ouvrage, les frères Caën et Abel, divisés entre eux, offrir l'un et l'autre des sacrifices au Dieu créateur de toutes choses : et il y est dit que la flamme et la fumée de leurs sacrifices prirent une direction différente et devinrent pour ainsi dire, une image de la moralité des deux individus. Abel et Caën sont donc, sous des formes humaines, comme Etéocle et Polynice, une peinture du *bon* et du

mauvais principes, ou de la *lumière* et de l'*ombre* (1). On peint l'un avec un caractère dure, âpre et violent, tandis que l'on donne à l'autre des mœurs douces et une âme tendre.

Le sacrifice offert par Abel, montant vers les cieux, n'est qu'une image de la lumière ou du Soleil rayonnant de gloire dans les signes supérieurs. Ainsi la fumée et la flamme de l'holocauste offert par Caën, qu'un Dieu puissant réprouve et repousse, lesquelles descendent vers la terre au lieu de s'élever, sont l'image de l'*ombre*, ou du soleil malheureux, qui dégrade la nature lorsque cet astre, en parcourant les signes inférieurs, condamne l'homme à un travail dure et pénible pour obtenir sa subsistance de la terre, et le force enfin à se couvrir : tel fut le sort de Caën.

ŒGYPTIUS ou ŒGYPTUS.

On donnait à Jupiter le surnom d'Œgyptius, pour désigner son union avec le Nil. Œgyptius serait donc le Verseau, ou le Jupiter *Pluvius* des Romains. (2) Ce surnom se donnait également à Apollon et à Esculape.

Les Egyptiens honoraient Hercule sous le nom d'Œgyptus; ils le considéraient comme un des fils du Nil et ils prétendaient qu'il avait combattu avec Cœlus contre les Géants,

---

(1) Les anciens appelaient Typhon mauvais génie et le *fratricide* ; Etéocle tue son frère Polynice, comme Caën tue son frère Abel.

(2) *Voyez* tome 1er, page 141, ce que nous avons dit du Jupiter *Pluvius* des Romains.

et qu'il était un des huit premiers Dieux qui avaient gouverné l'Egypte. (On donnait aussi le nom d'Œgyptus au Nil ; on appelait encore Œgyptus un certain fils de Bélus, ou le Soleil, et d'Anchinoé, fille du Nil). Nous allons reconnaître dans la description qui va suivre, un trait de la fable d'Etéocle et de Polynice.

Œgyptus passe en Arabie et soumet l'Egypte, à laquelle on suppose qu'il a donné son nom. Après la mort de son père, il forma le projet de garder seul le royaume qu'il devait partager avec son frère Danaus ; et pour venir à bout de ce dessin, il résolut de le faire périr. Danaus, pénétrant les intentions de son frère, passa en Grèce, où il fut roi d'Argos. Œgyptus, devenu furieux de cette fuite inattendue, envoya contre son frère, avec l'ordre de le tuer ou de ne plus revenir, cinquante fils qu'il avait eu de plusieurs femmes. Danaus ne pouvant résister aux fils d'Œgyptus, leur offrit ses cinquante (1) filles en mariage pour condition de paix. L'union eut lieu en effet, mais chacune des femmes, la première nuit des noces, égorgea son époux, à l'exception d'Hypermenestre, laquelle désobéit à son père et fit grâce à Lyncée. Cependant les filles de Danaus lui envoyèrent les têtes de leurs époux, et, suivant Pausanias, on les déposa dans un tombeau commun, sur le chemin qui conduisait à la citadelle d'Argos.

On voit clairement que le but de cette fable a été de représenter allégoriquement, comme dans celle d'Etéocle et

---

(1) On voit aussi le Dieu-Soleil, sous le nom d'Hercule, épouser cinquante filles.

de Polynice, le combat de l'ombre avec la lumière, ou celui du *bon* et du *mauvais* principes. Œgyptus, fils de Bélus, est sans doute le Serpentaire, qui se montre à l'horizon lorsque le Soleil, sous le signe du Verseau (ou du Nil, auquel il s'est uni en épousant sa fille) est au zénith du ciel. Le Serpentaire alors marche à la tête de la Voie-Lactée, figurée ici par les cinquante fils d'Œgyptus, et il paraît effectivement repousser Orion, qui lui est opposé; il le chasse en effet de l'horizon et le plonge dans l'abîme de l'Occident au fur et à mesure qu'il monte lui-même. Orion, placé à l'autre extrémité de la Voie-Lactée, pourrait bien être Danaus, auquel on suppose cinquante filles, par le nombre d'étoiles qui marchent avec lui.

ACASTE.

Acaste, fils de Pélias, et petit-fils de Neptune, compagnon de Jason à la chasse du sanglier de Calydon, l'un des Argonautes, est remis sur le trône de son père par le secours de Jason. Cependant il chasse Jason de ses propres Etats, et veut enlever Alceste, sa sœur, des mains d'Admète, roi de Thessalie. Alceste se livre elle-même à son frère pour sauver son époux de la mort. Hercule attaque Acaste, le défait, délivre Alceste des mains de son frère et la rend à son époux; le même Hercule descend aux enfers pour délivrer Alceste qui s'était sacrifiée de nouveau pour Admète. Nous allons examiner quelle peut-être cette femme généreuse.

§. Ier.

Alceste.

Alceste, fille de Pélias, fils de Neptune, proposée en mariage à celui qui aura le courage d'atteler à son char deux bêtes féroces pour la promener, prend nécessairement un caractère fabuleux. Cette princesse se voue à la mort pour sauver son époux : Hercule descend aux enfers, enchaîne la mort avec une *chaîne de diamant*, et ramène Alceste dans les bras d'Admète. C'est là le seul trait de la fable d'Alceste que nous remarquerons dans cette circonstance ; c'est celui que représente la gravure d'un bas-relief antique, conservé dans la *Villa-Albani*, que nous donnons, planche 27.

Hercule sollicite Pluton de lui rendre la vertueuse épouse d'Admète : le Dieu-Soleil, ou Hercule, debout, armé de son arc et de sa massue, protège Alceste de sa toute-puissance ; sa main gauche, posée sur l'épaule de la reine, peint un sentiment de bonté. Alceste, aussi debout, drapée modestement et le visage demi-voilé, montre la plus grande confiance dans son libérateur. De l'autre côté, le sombre Pluton, simplement assis sur un cube de pierre (1), lequel lui sert de trône, paraît céder à la demande d'Hercule. Près du Dieu des enfers, on voit une femme debout, armée d'une lance et d'un bouclier, que l'on croit être Proserpine. Cette figure, prise par Montfaucon pour une

---

(1) Le symbole de la terre.

matrône, a fait dire à un autre auteur que c'était Pallas, et que le bas-relief représentait le moment où Hercule remet Alceste à Admète : Montfaucon n'est point de cet avis, et nous partageons son opinion.

Nous pensons donc que c'est l'aspect que présente la couronne céleste à une certaine époque, qui a donné lieu à cette fiction, que nons considérons comme le fragment d'un poëme qui aurait été plus étendu dans le principe. La couronne boréale est placée dans la partie inférieure du ciel, que l'on appelle *enfers*, lorsque l'*Ingeniculus*, ou Hercule, achève de se lever; il paraît donc la ramener sur l'horison, ou la rendre à la *lumière*, puisqu'elle le suit immédiatement et qu'elle se montre alors à nos yeux. Orphée, ne pouvant vivre sans sa belle et chère Euridice, descend aux enfers pour l'obtenir du Dieu des morts. Bacchus se rend aussi dans le séjour de Pluton pour en retirer sa mère Sémelée. D'après des rapprochemens aussi frappans, qui ne reconnaîtra pas un des phénomènes célestes dans le trait de la fable d'Hercule délivrant Alceste des mains de Pluton, représenté sur notre gravure, puisque ce trait se renouvelle dans les principales fables mythologiques des anciens, et qu'il coïncide parfaitement avec les mouvemens des constellations que l'on a voulu peindre! En suivant de même l'esprit de la fable d'Acaste, qu'on vient de lire, on verra que ce prince ingrat est l'image du *mauvais* principe, ou du Soleil des signes inférieurs. Examinons maintenant celle de Pélias, son père.

§. II.

Pélias.

Pélias, fils de Neptune et de Tyro, l'une des Néréides, usurpa le trône d'Iolcos à son frère Æson. Hésiode en a fait un *homme violent qui causait beaucoup de mal:* on peut donc le considérer aussi comme un symbole du mauvais principe.

Pélias est mis en morceaux par ses filles, comme Osiris le fut par Typhon, et Bacchus par les Mænades. Ces filles pieuses, mais trop crédules, séduites par les conseils fallacieux de Médée, recueillent religieusement les restes du corps de Pélias, qu'elles déposent dans une marmite, dans l'espérance de lui rendre la vie. Ce vase fut son tombeau. Pour bien faire connaître à nos lecteurs l'esprit mythologique des anciens, pour compléter l'explication de cette fable, nous allons rapporter ce qu'on lit dans le Dictionnaire de M. Noël, sur Pélias et sur Alceste, sa fille.

« Alceste, fille de Pélias et d'Anaxabie (1), étant recherchée en mariage par un grand nombre d'amans, son père dit qu'il ne la donnerait qu'à celui qui pourrait atteler à son char des bêtes féroces de différentes espèces. Admète, roi de Thessalie, eut recours à Apollon : ce Dieu, reconnaissant de l'accueil qu'il avait reçu de ce roi, lui donna un *lion* et un *sanglier* apprivoisés, qui traînèrent le

---

(1) Cette nymphe disparut du temple de Diane où elle s'était réfugiée pour éviter les poursuites d'Apollon.

char de la princesse. Alceste, accusée d'avoir eu part au meurtre de Pélias, fut poursuivie par Acaste, son frère, qui déclara la guerre à Admète, le fit son prisonnier, et allait venger sur lui les crimes des filles de Pélias, lorsque la généreuse Alceste alla s'offrir volontairement au vainqueur pour sauver son époux.

» Pélias, ayant usurpé les Etats d'Æson, immola sa belle-mère à Junon et fit assassiner la femme et les enfans d'Æson, excepté Jason, qu'on déroba à sa fureur et qu'on fit élever en secret. Jason, dans la suite, vint redemander ses Etats à Pélias, qui n'osa les lui refuser; mais Pélias engagea ce jeune homme à aller conquérir la *toison d'or*, espérant qu'il y périrait. Jason revint triomphant avec Médée, qui punit Pélias de tous ses forfaits, en conseillant et en persuadant à ses propres filles de l'égorger et de faire bouillir ses membres dans une chaudière comme un moyen propre à le rajeunir. Ces filles sont Amphinome, Evadné et Pélopée: leur sœur Alceste ne prit aucune part à cette horrible expédition. »

Nous avons fait connaître dans notre premier volume, page 148, quelle était cette féroce Médée, que l'on nous représente traînée dans un char par des serpens.

Acaste emmenait déjà à Jolchos la reine de Thessalie, dans le dessein de l'immoler aux mânes de son père, lorsqu'Hercule, à la prière d'Admète, ayant poursuivi Acaste, l'atteignit au-delà du fleuve Achéron; il lui enleva Alceste pour la rendre à son époux. De là, la fable représente Alceste mourant effectivement pour son mari, et Hercule combattant la mort et la liant avec des chaînes de diamant jusqu'à ce qu'elle eut consenti à rendre Alceste à la lumière.

Cet Acaste est effectivement Orion, placé au-delà de son fleuve (de l'Eridan ou de l'Achéron), qu'Hercule, lorsqu'il se lève accompagné de la couronne céleste, semble poursuivre et plonger à l'Occident dans les abîmes inférieurs.

§. III.

Jason.

Si l'on suit attentivement le poëme attribué à Orphée sur la toison d'or, on sera bientôt convaincu que ce n'est qu'un poëme solaire dont les faits sont consacrés dans le ciel. Plusieurs auteurs se sont exercés sur cette matière; mais ceux qui l'ont traitée, en donnant carrière à leur imagination, n'ont fait que s'éloigner du vrai but. Leclerc considère cette expédition comme le simple voyage d'une troupe de marchands grecs, dont le but aurait été d'établir, sur les côtes du Pont-Euxin, un commerce des belles laines de ce pays-là: c'est aussi l'opinion de Varron. D'autres n'ont vu dans ce voyage qu'une expédition militaire, et on a dit que Jason était un conquérant avide des trésors que Phryxus avait apportés à Colchos. Enfin, les hommes les plus sensés n'y ont vu qu'une allégorie. Nous nous arrêterons à cette dernière opinion, confirmée d'ailleurs par le fond du sujet, et nous dirons qu'en examinant dans le ciel la position d'Orion, ou d'Horus, que nous appellerons ici Jason, on le verra débarquer du vaisseau Argo, couvert de son armure, ayant un bras levé et armé; on verra aussi qu'Orion est placé immédiatement devant la *toison d'or*, le but de sa conquête, ou devant le Bélier

céleste, que le Soleil couvre de ses feux brûlans et de ses rayons dorés, les premiers jours du printems. Si, dans cette circonstance, nous observons l'état du ciel, nous verrons que les approches du Bélier céleste sont défendues comme le sont celles de la toison d'or; puisque, d'un côté, il est précédé du *Taureau*, auquel on fait vomir des flammes, dans la fable de Jason, et de l'autre par la Baleine ou le Dragon de mer, appelé aussi *le Dragon* gardien de la toison par les Argonautes.

Jason, d'origine divine, comme tous ceux qui partagèrent les dangers de son expédition, est porté en naissant dans l'antre du centaure Chiron. Pour soustraire cet enfant à la mort dont il est menacé, comme le sont ailleurs Œdipe, Adonis, Moïse, on l'enferme dans un coffre et on le met sous la sauve-garde du fils de Saturne. Chiron fait l'éducation de Jason, comme on lui fait faire celle d'Achille dans un autre poëme.

Chiron, le précepteur d'Esculape, enseigne à Jason la médecine ainsi que les arts utiles à la vie. On donne à ce prince deux maîtres, Chiron et Médée, sa femme, petite-fille du Soleil et de l'Océan. Cette femme (1) perfide, armée de serpens, comme l'est Proserpine, lui donne des conseils et le dirige dans ses expéditions; parce qu'effectivement lorsqu'Orion, ou Jason, paraît à l'Orient, ou qu'il fait son entrée dans l'univers, la Vierge, Eve, Médée ou la *femme-serpent*, ainsi que le centaure Chiron, se trouvent à l'horizon de l'Occident. Ayant l'un et l'autre acquis l'expé-

(1) *Voyez* tome 1[er], page 148, l'article Médée.

rience du voyage, ils sont censés frayer à leur élève le chemin de la gloire et celui de l'instruction.

Jason est aussi, comme Esculape (1), descendant de Jupiter, ou du maître des Dieux. Ce héros termine son illustre carrière sous les ruines du vaisseau Argo, dont il fut écrasé dans les déserts de la Lybie. D'après toutes ces observations, tirées du sujet lui-même, nous croyons avoir prouvé jusqu'à l'évidence que Jason est un personnage de l'invention d'Onomacrite, auteur du poëme des Argonautes, que l'on a attribué à Orphée (2).

Le vaisseau Argo, suivant quelques auteurs, tire son nom d'Argus, que l'on fait naître de Phryxus. Argus, suivant la fable, en donna seulement le dessin, et Hercule le façonna avec du bois du mont Pélion, par le secours de Minerve. Les uns disent que la forme de ce vaisseau était longue; d'autres qu'elle était ronde. Cette arche, ou vaisseau, que nous voyons successivement paraître dans les fables mythologiques, n'est que l'image du ciel dans lequel les astres ou les Dieux voyagent effectivement (3).

Le point du départ de la troupe céleste pour cette grande expédition de la toison d'or, nous paraît avoir été fixé au commencement de l'année, c'est-à-dire à l'équinoxe d'automne, ou aux premiers jours de septembre, suivant

(1) *Voyez* Esculape, page 89 de ce volume.

(2) Onomacrite est un poète grec, que l'on croit auteur des poésies attribuées à Orphée et à Musée. Il florissait à Athènes du tems de Pisistrate et en fut chassé par son fils.

(3) *Voyez* tome 1er, page 124, ce que nous avons dit sur le vaisseau céleste dont celui-ci est l'image.

Festus-Aviénus. Voilà probablement la raison pour laquelle Onomacrite a fait, dans son poëme, aborder d'abord les Argonautes à Lemnos, pour y rendre hommage au Dieu Vulcain. L'on sait d'ailleurs que Vulcain est l'image du Soleil lorsque cet astre visite, en septembre, le signe de la Balance et commence à descendre dans les régions inférieures. On voit ensuite le même Dieu-Soleil poursuivre sa route de signe en signe, comme font les Argonautes voyageurs, jusqu'à ce que, vainqueur des désastres de l'hiver, cet astre se montre à l'Orient de l'univers sous la forme du Bélier. « En supposant dans le voyage du Bélier que le point du départ soit à l'Occident, a dit Rabaud de Saint-Etienne, il est évident que c'est à l'Orient qu'il doit reparaître. Cet Orient, pour les Grecs, était la *Phrygie*, pays oriental de la mer Egée, et la *Colchide*, dernier terme de la mer Méditerranée, à l'Orient. *Les anciens appelaient la Colchide l'extrémité du monde.* Cette mer s'étend en effet depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à l'embouchure du Phase : ce sont là des *termes*, des *colonnes* au-delà desquels ne peut aller le navigateur. Si les étoiles se couchent dans la mer Atlantique, elles se lèvent dans la mer de Phrygie pour les habitans du Péloponèse ; pour ceux de la Thessalie et de la Thrace, elles se lèvent aux extrémités du Pont-Euxin ».

La gravure numérotée 28 que nous avons sous les yeux, nous fait voir Jason se disposant à se rendre au sacrifice que son oncle Pélias devait faire en l'honneur du Dieu Neptune. Voici ce que nous apprend la fable à ce sujet : Jason, occupé à labourer son champ lorsqu'il reçut l'invitation de son oncle, abandonna de suite son travail champêtre,

s'habilla à la hâte, et comme il se disposait à traverser le fleuve Enipéus, il oublia de chausser son pied gauche, et parut ainsi à la cour. Pélias, qui ne connaissait pas Jason, à la vue du désordre de sa toilette, éprouva un sentiment d'effroi dont il ne fut pas le maître, et crut découvrir le sens d'un oracle qui l'avait averti de se garantir de celui qui le visiterait n'ayant qu'*un pied chaussé*, parce qu'il lui donnerait la mort. Pélias, frappé de la prédiction de l'oracle, imagina de suite l'expédition de la conquête de la toison d'or, pour éloigner Jason de ses Etats. D'autres auteurs racontent que Junon, favorable à Jason et voulant se venger de Pélias, s'était métamorphosée en vieille femme; que, dans cet état, elle prit jason sur son dos pour lui faire passer le fleuve, et que ce fut dans ce passage qu'il perdit sa chaussure. Pour mieux faire connaître cette fiction poétique, nous observerons que Junon a son domicile dans le signe des Poissons, et qu'elle monte sur l'horizon avec Orion et le grand fleuve.

La belle figure de Jason, statue antique en marbre de Paros, que nous avons gravée ici, pl. 28, conservée dans le Musée Napoléon, longtems connue sous le nom de *Quintus-Cincinnatus*, a été rendue à sa véritable désignation par Winckelmann. Ce savant dit à ce sujet: « Quant à la statue dont je parle, nommée vulgairement Quintus-Cincinnatus, placée autrefois dans la *villa Montalto*, ensuite dans celle *Negroni*, et maintenant à *Versailles* (1), on peut prouver que, malgré le soc de charrue

(1) Cette statue, avant la révolution, ornait la belle galerie du châ-

dont sa base est chargée, le nom de *Cincinnatus* ne peut nullement lui convenir, parce qu'étant sans draperie, elle ne saurait représenter un personnage consulaire; car, encore une fois, les Romains différaient des Grecs et représentaient toujours drapées les figures de leurs grands hommes. Par conséquent la figure dont il s'agit est *héroïque ;* elle représente, si je ne me trompe, Jason lorsque Pélias, son oncle paternel, le fit inviter, avec d'autres, à un sacrifice solennel qu'il faisait à Neptune. Jason, que Pélias ne connaissait pas, fut appelé à cette solennité au moment qu'il labourait son champ; ce qui est indiqué par le soc placé à côté de la statue. *Quoi qu'il en soit, Jason laboura, ensuite il chemina à la cour de Pélias, etc.* Ayant le fleuve Anaurus (1) à traverser, il se hâta si fort qu'il oublia de se chausser le pied gauche et qu'il ne mit de chaussure qu'à son pied droit. Pélias, voyant paraître devant lui Jason dans ce désordre, comprit le sens d'un oracle obscur qui l'avertissait de se garantir de celui qui viendrait le voir n'ayant qu'un pied de chaussé. C'est là, je crois, la vraie explication de cette statue. »

M. Quatremer de Quincy, membre de l'Institut, a fort judicieusement observé que la tête de cette statue a été rapportée, et qu'elle n'est pas celle qu'elle devait avoir

---

teau de Versailles, mais elle a été transportée depuis à Paris et déposée au Musée Napoléon, où elle tient une des premières places parmi les statues du plus beau style grec.

(1) Ce fleuve est indistinctement appelé par plusieurs auteurs *Enipéus*, *Evénus* ou *Anaurus*.

dans l'origine, attendu que Jason devrait exprimer de l'étonnement de voir Junon quitter les traits de la vieille femme qui l'avait porté sur ses épaules, et reprendre tout à coup les formes d'une Déesse.

Astacus, Achemon, Palœmon.

Astacus, fils de Neptune et de la nymphe Olbie, donna son nom à la ville d'Astacus, en Bithynie. Achemon est fils d'Hercule Mélampyge, ou *aux fesses noires*. Palœmon est un autre fils d'Hercule.

Clymenus.

Clymenus, tué par les Thébains dans une fête célébrée en l'honneur de Neptune, était petit-fils de Phryxus, lequel monta le Bélier à toison d'or qui le conduisit en Colchide, et dont il attacha la dépouille dans le temple de Mars après l'avoir sacrifié à Jupiter. Suivant certains auteurs, Clyménus eut part à l'expédition des Argonautes, et on lui donne Eurydice pour fille. On parle d'un autre Clyménus, fils du Soleil et père de Phaëton qu'il eut avec une nymphe nommée Mérope.

Erginus.

Erginus, fils du précédent, suivant la fable, fait la guerre à ses propres sujets. Hercule, se trouvant à Thèbes sans armes, emprunta celles de Minerve pour combattre Erginus, ainsi que son armée. Ce demi-Dieu défit l'armée et tua le chef.

On cite un autre Erginus, fils de Neptune, lequel suivit les Argonautes dans leur expédition. On lui donna des connaissances en astronomie et dans l'art de la navigation; on en a fait en conséquence le successeur de Typhis, piloté du vaisseau Argo. Ce simple exposé prouve assez, par ces récits différens, que l'auteur de la fable a eu l'intention de représenter, par des figures symboliques, l'image de l'eau, ou le siége du Soleil dans le signe du Verseau.

TANTALE.

Tantale ou le *Serpentaire*, selon les poëtes de l'antiquité, était fils de Jupiter et de la nymphe Plotée; il régna en Crête et se fit appeler Jupiter; 1° ce prince enlève Ganimède, fils de Tros, fondateur de la ville de Troye, que nous considérons comme une ville mythologique et l'image du zénith du ciel, ou du lieu dans lequel le Soleil triomphe et place son trône. 2°. Tantale donne un repas aux Dieux, et dans ce festin il leur sert son fils Pélops après l'avoir coupé en morceaux. Cérès (1) mangea l'épaule de cet enfant, sacrifié ainsi par un père ambitieux (2). 3°. Tantale révèle le secret des Dieux dont il était le grand-prêtre (3). Il cache le chien d'or que Pandaréus avait volé dans le temple de Jupiter. 4°. Tantale descend aux enfers, où

---

(1) Cérès est aussi la Vierge céleste, ou *la femme porte-épi*.

(2) *Voyez* plus haut l'article que nous avons donné sur Pélops.

(3) Laocoon, prêtre d'Apollon, enfreint aussi le secret sacré de son ministère, et périt misérablement de la morsure d'un serpent considérable.

il est dévoré de la faim et de la soif, ayant au dessus de sa tête des fruits en abondance dont il ne peut manger : un fleuve coule à ses pieds et il ne saurait y puiser une seule goutte d'eau pour rafraîchir sa langue.

Si on examine au ciel la position du Serpentaire, dont Tantale n'est que l'image, on verra qu'il est placé au dessus du grand fleuve d'Orion et au dessous des pommes d'or qu'Hercule tient à la main. La fable dit encore que Tantale enleva Ganimède et qu'il cacha le *chien d'or* volé dans le temple de Jupiter, parce que lorsque le Serpentaire se trouve à l'Occident de l'horizon, on voit monter à l'Orient le Cocher céleste, appelé aussi Phaëton, ainsi que Sirius, ou le grand Chien, lequel se trouve entièrement au dessous de l'horizon, lorsque le Serpentaire y descend lui-même. Tantale eut pour femme Euryanassa, Brotéas pour fils, et Niobé pour fille.

§. I.

Niobé.

Niobé, fille de Tantale et d'une Pleïade, et sœur de Pélops, épousa Amphion, roi de Thèbes, lequel bâtit cette ville au son de sa lyre : Niobé eut un grand nombre d'enfans avec son mari. Homère lui en donne *douze*, Hésiode *vingt* et Appollodore *quatorze*, autant de filles que de garçons. Les garçons étaient Sipylus, Minytus, Isménus, Damasichton, Agénor, Phœdimus et Tantalus. Les noms des filles sont : Ethodœa ou Néœra, Cléodoxa, Astioché, Phithia, Pélopia, Melibœa et Amycla.

Niobé, ou la *femme qui pleure*, se glorifiait de sa nombreuse famille; elle en conçut tant d'orgueil qu'elle osa se préférer à Latone qui n'avait que deux enfans, Apollon et Diane. Niobé, emportée par un excessif amour maternel, s'oublia jusqu'à faire des reproches à Latone, de son peu de fécondité, et elle voulut lui disputer le culte qu'on lui rendait. La fille de Jupiter, irritée de la conduite de Niobé, eut recours au pouvoir de ses enfans pour l'en punir. Selon Apollodore, les fils furent tués à coup de flèches par Apollon, pendant qu'ils s'exerçaient à la chasse sur le mont Cithæron : les filles périrent de la main de Diane dans leur demeure à Thèbes. Niobé, inconsolable de la perte de ses enfans, retourna dans la Phrygie, où Jupiter, pour calmer ses vives douleurs, la changea en un rocher, duquel coulait nuit et jour un torrent de larmes.

Cette allégorie, embellie par la poésie, plus serrée d'argumens dans ses épisodes romanesques que beaucoup d'autres fables mythologiques, n'en est pas moins de la même nature, et nous ne partageons point l'avis de ceux qui disent, d'après Pline et Pausanias, que cette mère malheureuse et ses douze enfans étaient l'image allégorique d'une ville appelée Sypile, située en Méonie et au bas d'une montagne du même nom, de laquelle coulaient douze sources qui favorisaient considérablement le commerce de la ville et en faisaient toute la richesse. Au haut de la montagne, ajoutent encore les auteurs que nous venons de citer, on voyait un rocher qui avait la forme d'une femme qui pleure; mais cette ville superbe et orgueilleuse, au milieu de sa gloire, fut engloutie par un tremblement de terre

et remplacée par un lac d'eau salée. Ce récit prouve que les auteurs qui ont traité cette matière, considéraient déjà l'aventure de Niobé comme une fable ; mais il prouve aussi qu'ils n'en connaissoient pas le véritable sens. Les articles suivans vont servir à l'éclaircissement de ce poëme tragique.

Quoi qu'il en soit, la fable de Niobé a été le sujet d'un groupe magnifique attribué à Praxitelle et à Scopas, célèbres statuaires grecs. Ce groupe, maintenant exposé au Musée de Florence dans une salle connue sous le nom *de la Tribune*, excite l'admiration des artistes et des connaisseurs. Amiolée et Mélibée furent seules épargnées par Diane. Mélibée est représentée sur le monument auprès de sa tendre mère qui la couvre de son manteau pour la préserver des traits meurtriers de la Déesse ; telle on voit une poule timide, lorsque la foudre gronde, ouvrir amplement ses ailes et en couvrir sa famille effrayée. Amyclée, que nous voyons gravée ici n° 29, restée comme stupéfaite, lève son manteau de la main droite et cherche à s'en couvrir, tandis que sa main gauche, demi-ouverte, exprime la suspension des sens ; effet naturel produit par l'étonnement poussé à l'excès. Les draperies sont belles et bien jetées : cette figure passe généralement pour être une des mieux exécutées du groupe. Winckelmann a singulièrement fait valoir ce chef-d'œuvre par la description savante qu'il en a donnée dans son Histoire de l'Art.

Examinons quel peut être Amphion, gravé sous le n°. 30, époux de la malheureuse Niobé, que l'on a représenté sur le même monument.

§. II.

Amphion.

Amphion, fils de Jupiter et d'Antiope, femme de Lycas, roi de Thèbes, avait un frère jumeau nommé Zéthus. Elevés par des bergers, ils conçurent l'un pour l'autre une telle amitié qu'ils ne pouvaient plus se quitter. Leurs inclinations furent différentes. Amphion se rendit fort habile dans la musique ; Mercure, dont il fut l'élève, lui donna une *lyre*, au son de laquelle il bâtit les murs de Thèbes ; c'est la même lyre que l'on donne à Achille comme à Apollon, *embléme ingénieux du pouvoir de l'éloquence et de la poésie sur les premiers hommes épars dans les bois*. Suivant Homère, Amphion ferma sa ville par de fortes murailles, des tours d'espace en espace, et par *sept* bonnes portes. Zéthus conserva les goûts de sa première éducation ; il s'adonna à l'exercice de la chasse et au soin des troupeaux. Dans la suite, les deux frères se réunirent pour venger l'injustice que Dircé, leur tante, avait fait éprouver à Antiope, que leur père avait répudiée et fait emprisonner à la sollicitation de cette même Dircé ; ainsi ils l'attachèrent à la queue d'un taureau furieux qui la mit en pièces.

Chéremon, avec raison, ne voit dans Amphion et Zétus qu'une fable astrologique. Comme nous l'avons remarqué dans le cours de cet ouvrage, le Taureau céleste joue un grand rôle dans les fables anciennes : en Béotie, c'est le taureau d'Europe ; à Argos, il est celui d'Io ; ici, c'est le

même taureau qui détruit Dircé, l'ennemie d'Antiope, l'amante de Jupiter.

C'est à l'équinoxe du printems, sous le *signe du Taureau*, que les habitans de Tithorée, possesseurs du tombeau des Dioscures, des *Gémeaux*, ou de Zéthus et Amphion, se rendaient en cérémonie à ce tombeau sacré. Ce peuple, ainsi réuni autour du sépulcre des enfans de Jupiter, en retirait un peu de terre, qu'il portait religieusement pour l'ajouter au tombeau d'Antiope; ces habitans croyaient, par cette cérémonie printanière, rendre leurs terres plus fertiles et attirer l'abondance dans leur pays. C'est donc en suivant la marche du Soleil dans les signes qu'il parcourt successivement, que nous voyons Castor et Pollux, ou Amphion et Zéthus, prendre, dans ces fictions différentes, le titre de fils de Jupiter ou du Dieu-Soleil, lequel féconde la nature, à l'équinoxe du printems, en versant sur elle le feu créateur.

Les Gémeaux, se levant à la suite du Cocher céleste porteur des deux Chevreaux et de la Chèvre, dont Pan et les Satyres, dans d'autres fables, empruntent les attributs, sont censés sous les noms d'Amphion et de Zéthus, être fils de Jupiter, parce que ce Dieu prit la forme d'un Satyre pour jouir de la belle Antiope, leur mère, laquelle est fille de la Pléïade Polyxo. Le Jupiter Lydien, considéré comme le génie créateur du monde, était un véritable Satyre, un vrai Pan. On le représentait avec des cornes de bouc, des pieds de chèvre, une longue barbe, la peau vélue, et le phallus droit ou contracté.

§. III.

La gravure du bas-relief antique conservé à la *Villa Borghèse*, que l'on voit sur la planche n° 31, représente l'entretien qu'Antiope eut avec ses deux fils Amphion et Zéthus, qu'elle rencontra dans les environs du mont Cithéron. Cette mère étant méconnue de ses enfans, ils la prirent pour une esclave fugitive. Amphion est distingué de son frère par le casque dont il est coiffé, et par sa lyre qu'il tient de la main droite, et qu'il semble avoir l'intention de cacher sous sa chlamide, qu'il relève de la même main. Zéthus, vêtu d'une manière plus agreste, porte un chapeau pendant derrière la tête, et attaché sur les épaules par deux petites courroyes. (Ce costume nous paraît être celui que les bergers portaient en Grèce, tandis que celui d'Amphion est le costume civil.)

Supplice de Dircé.

Nous voyons sur la planche 32 la gravure du célèbre groupe connu sous le nom de *Taureau Farnèse*, sculpté dans un seul bloc de marbre par Apollonius et Tauriscus; Winckelmann rapporte cette sculpture au tems d'Antigone, roi d'Asie. Voici l'opinion de ce savant sur ce monument. « J'assigne ce tems comme probable, parce que Pline, qui ne nous donne aucune notice sur l'âge de ces artistes, paraît reculer le tems de la force de la plupart des fameux maîtres jusqu'à cette époque. On sait que cette immense machine représente Amphion et Zéthus au moment où ils préparent le supplice de Dircé, leur belle-

mère, pour venger Antiope, leur mère. L'infortunée Antiope ayant été répudiée par Lycas, roi de Thèbes, et père des deux jeunes héros, fut livrée entre les mains de Dircé, qui lui fit essuyer, pendant plusieurs années, les traitemens les plus affreux. S'étant échappée des mains de sa cruelle rivale, elle se réfugia dans les bois du mont Cithéron, où elle trouva ses fils, qui la prirent pour une esclave. Cependant Dircé, à la tête des femmes qui célébraient les orgies de Bacchus, arrivant dans le même endroit, y trouve Antiope, et l'entraîne pour la faire mourir. Alors les fils, aidés du vieux pasteur qui leur avait sauvé la vie et servi de père (ayant été abandonné dans leur enfance), reconnurent Antiope pour leur mère, coururent après elle, et l'arrachèrent des mains de sa persécutrice. Ce fut dans ce moment qu'ils attachèrent Dircé par les cheveux, aux cornes d'un *taureau* indompté, pour la faire déchirer sur les ronces et les rochers du Cithéron. On voit que la scène est sur cette montagne; que Dircé y a paru en bacchante pour faire périr Antiope à la faveur des orgies de Bacchus: ce qui explique une infinité d'accessoires, tels que le thyrse et les festons dessinés dans ce groupe.»

Pline dit que cèt ouvrage avait été transporté de l'île de Rhodes à Rome; il ajoute que les auteurs de ce beau groupe étaient de la ville de Tralles en Cilicie. Amphion, comme nous l'avons dit plus haut, avait épousé Niobé. Il se tua de désespoir après le désastre arrivé à sa famille. La gravure que nous avons sous les yeux, n° 30, faite d'après une statue antique, représente ce père infortuné, et saisi de frayeur, courant à l'hippodrome où s'exerçaient ordinairement ses fils.

Examinons maintenant la fable d'Antiope, reine des Amazones, amante de Jupiter et mère d'Amphion.

§. IV.

Antiope.

Il est reconnu qu'Antiope, si célèbre dans toute la Grèce par sa grande beauté, fille, suivant certains auteurs, du Dieu Mars et de la Pléïade Polixo, était elle-même l'une des étoiles qui composent la brillante constellation des *Pléïades*. Ecoutons le récit que l'on a imaginé sur cette femme mythologique, considérée comme la reine des Amazones.

« Antiope, fille de Nyctéus (1), roi de Thèbes, fut célébrée dans toute la Grèce pour sa beauté, suivant Pausanias; et, de plus, on la croyait fille du fleuve Asope, qui arrose les terres des Platéens et des Thébains. On ajoute que Jupiter en devint amoureux, et qu'ayant pris la forme d'un Satyre, il la rendit mère des deux jumeaux Amphion et Zéthus, comme on vient de le voir. Epopée, roi de Scycione, l'ayant enlevée, l'épousa. Nycteus fit la guerre au ravisseur, et y perdit la vie; mais, en mourant, il recommanda à son frère *Lycus* (2) de venger sa mort et de punir ANTIOPE. » On ajoute que Neptune avait eu de la

---

(1) *Voyez* dans ce volume, page 106, ce que nous avons dit de *Nycteus*, petit-fils de Neptune.

(2) *Voy.* dans ce volume, page 93, ce que nous avons dit de *Lycus*, fils de Neptune et de la Pléiade Celœno.

Pléïade Celœno *Lycus*, lequel tint sa mère Antiope en captivité; mais il fut tué par Amphion et Zéthus.

On voit clairement, parce qu'on vient de lire, qu'Antiope, amante de Jupiter, mère des *Gémeaux* ou d'Amphion et de Zéthus, fille de la Pléïade Polixo et d'Orion, ou de Nyctéus, son frère, suivant certains auteurs, est nécessairement un personnage astrologique. Orion, l'amant des Pléïades, le fils du Taureau céleste, avait son tombeau à Tanagre. Hyrée, père d'Orion, l'était aussi de Nyctéus, père d'Antiope. Celle-ci avait aussi son sépulcre comme ses fils, sur lequel on célébrait tous les ans des cérémonies, lorsque le Soleil ou le Dieu-Lumière, sous le signe du Taureau, à l'équinoxe du printems, se montrait bienfaisant et le réparateur des maux de la nature.

Que de rapports, que de liaisons ne trouve-t-on pas dans toutes les fables anciennes? Partout on retrouve le même génie poétique; et il y a entr'elles une telle concordance qu'on serait tenté de croire qu'elles sont toutes l'ouvrage d'un seul et même auteur. Suivant les uns, Antiope(1), fille de la Pléïade Polixo, prêtresse d'Apollon, excite les femmes de Lemnos à massacrer leurs maris, parce qu'ils avaient amené avec eux des femmes de la Thrace; suivant les autres, Antiope, reine des Amazones, fait également chasser et massacrer les hommes, pour régner à leur place; celle-ci fut attaquée par Hercule, et ce demi-Dieu reçut l'ordre

(1) *Voyez*, sur la planche 31, Antiope occupée à solliciter de ses enfans une vengeance éclatante des maux qu'on lui a fait souffrir injustement.

d'Euristhée de lui enlever sa *ceinture* (1). La reine des Amazones fut vaincue et emmenée prisonnière par Hercule. (*Voyez* la gravure numérotée 33, n° 2). Antiope portait aussi le nom d'Hippolyte; elle épousa Thésée, dont elle eut un fils nommé *Hippolyte*. Nous allons faire connaître quel est cet Hippolyte, habile dans l'art de conduire un char dans la carrière.

§. V.

Hippolyte.

Il est certain que toutes les fables, telles chargées qu'elles soient d'épisodes ingénieux, ne sont, d'une part, que l'action, et de l'autre, que la représentation des mouvemens des constellations mises en opposition, ainsi qu'elles paraissent tour à tour sur l'horizon. Le superbe Hippolyte, fils d'Antiope et de Thésée, est un personnage de l'invention des poètes, et nous reconnaissons qu'il a été dessiné d'après les positions que prend dans le ciel le Cocher, lequel précède le lever du Soleil comme fait la brillante Aurore. La mort du vertueux Hippolyte est aussi figurée sur la sphère ainsi qu'on va le voir.

D'abord le Cocher, appelé *Phaëton* ou *Hippolyte*, est précédé non seulement par l'Ourse ou le *Chariot*, mais encore par l'Écrevisse ou les *ânes*, dont on a fait les chevaux du char que monte le héros de Trézènes. Ces mêmes ânes,

(1) Nous ferons connaître quelle est cette fameuse *ceinture* à l'article *Andromède*.

en précédant Phaëton, s'élancent dans la voûte céleste avec la rapidité de la foudre, et parcourent ainsi les espaces. Tout à coup on voit paraître un monstre abominable, lequel, en sortant de la mer, effraye les chevaux du jeune prince, au point qu'ils ne reconnaissent plus la voix de leur conducteur, et la mort du héros est la suite funeste du désordre que cause la présence de l'animal.

Ce monstre, à tête et à queue de poisson, comme l'a dépeint le grand Racine dans les vers suivans,

> L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
> Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
> Son front large est armé de cornes menaçantes;
> Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes,
> Indomptable taureau, dragon impétueux,
> Sa croupe se recourbe en replis tortueux;
> Ses longs mugissemens font trembler le rivage.
> Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage.

est effectivement composé du *Taureau* céleste et de la *Baleine*, représentée sur la sphère avec une queue recourbée; l'une et l'autre figures se lèvent à la suite du Cocher, et elles sont accompagnées du grand fleuve d'Orion, appelé aussi le Pot, lequel fut le tombeau de Phaëton. Dès que ces deux constellations paraissent sur l'horizon, par le mouvement que font naturellement les corps célestes, elles semblent poursuivre à outrance le fils de Thésée et le précipiter dans l'abîme de l'horizon, où il finit sa noble carrière. Près du monstre, du fleuve et du Cocher, on voit la belle Andromède se lever avec eux; et c'est alors qu'elle suit le superbe Cocher dans sa grande entreprise. Dans ce poëme, Andromède est rem-

placée par la tendre et vertueuse Aricie, la compagne fidèle, l'amante d'Hippolyte, suivant certains auteurs (1), et le témoin de sa mort. Cette femme céleste, Andromède enfin, s'évanouit effectivement et paraît descendre dans la nuit du tombeau avec l'intrépide Cocher, qu'elle n'abandonne point lorsqu'elle passe elle-même au dessous de l'horizon.

Ce sont aussi les célèbres Pléïades, Mérope, Pasiphaë, Hippodamie, Phèdre, etc., qui jouent un grand rôle dans la plupart des fables mythologiques, placées sur l'épaule du Taureau et près du Cocher, qui ont autorisé l'auteur de cette fable à rendre Phèdre amoureuse d'Hippolyte. Vainement cette femme malheureuse le poursuit jusqu'au fond des forêts, elle ne saurait l'atteindre : au lever de l'Aurore, elle suit de l'œil son amant et le voit monter dans un char d'or. Hippolyte, paré des grâces de la jeunesse, occupé sans cesse à dompter des coursiers fougueux, est insensible à la flamme de Phèdre; et c'est ainsi que les Pléïades, placées dans le ciel au dessous du Cocher, montent avec lui sur l'horizon, le suivent sans pouvoir l'atteindre et périssent nécessairement victime de leur amour.

Mais pourquoi, se demandera-t-on encore, les poëtes qui ont chanté les Pléïades ont-ils fait Phèdre *fille du Soleil?* Parce que, répondra-t-on, 1° cet astre glorieux et resplendissant de lumière au printems, en prenant son do-

---

(1) Virgile dit qu'Hippolyte épousa Aricie, et qu'il en eut un fils après qu'Esculape l'eut ressuscité. D'autres disent qu'Hippolyte avait épousé une jeune Athénienne d'une grande naissance, qui s'appellait Aricie.

micile dans le Taureau, couvre de ses feux fécondans cette masse d'étoiles appelées indistinctement Phèdre, Mérope ou Pléïades, lesquelles se groupent sur l'épaule gauche du signe équinoxial; 2° parce qu'il est vrai que, par cette position astronomique, ces filles du ciel, éblouïssantes de beauté, semblent effectivement naître du Dieu-Soleil, puisqu'elles ne sont visibles qu'après que cet astre paternel les a dégagées de ses rayons.

§. VI.

Amazones.

« Les Amazones formaient une nation particulière, composée de femmes guerrières, dont Strabon, Aérien, Paléphate et quelques modernes ont regardé l'existence comme fabuleuse. Il est certain que, si on ouvre le Dictionnaire de la Fable, on sera bientôt convaincu que ces femmes guerrières, habitant la Cappadoce et les rives du fleuve Thermodoon, ne doivent leur existence qu'à l'imagination des poètes. On les voit se former en gouvernement, choisir Andromède pour leur reine, et se créer des lois qui leur sont particulières. D'abord ces femmes militaires éloignent de leur société tout commerce avec des hommes; elles ne sacrifient qu'une fois l'année à l'Amour, et seulement après avoir tué trois sujets de leurs ennemis; ensuite elles renvoient celui dont elles ont reçu les caresses et les douceurs du mariage : elles tuent les enfans mâles qui peuvent résulter de cette union passagère, ne conservent que les filles, auxquelles elles brûlent la mamelle droite, pour les dresser plus facilement à l'art de tirer de l'arc, leur arme favorite.

Cependant ces femmes belliqueuses furent entièrement défaites par Hercule, et cette conquête est mise au nombre des douze travaux du fils de Jupiter. D'après tous ces détails romanesques, on peut envisager les Amazones comme des êtres allégoriques.

Avant d'examiner cette fable, et avant de parler des causes astronomiques qui ont donné lieu à son invention, nous rapporterons ici ce que M. Noël dit de ces femmes mythologiques dans son Dictionnaire de la Fable, pour fixer d'une manière positive les idées de nos lecteurs sur ce que nous allons essayer de prouver.

«Après la mort de Ninus, fondateur de l'empire assyrien et vainqueur des Scytes, sa femme et ses fils Ilinus et Scolopites, tous deux du sang royal des Scytes, exclus de la succession, se retirèrent avec leurs partisans dans la Samartie asiatique, au-delà du Caucase, où ils formèrent un établissement, et d'où ils firent des courses dans les pays qui avoisinent le Pont-Euxin. Fatigués de ces hostilités, leurs voisins se réunirent, et exterminèrent tous les mâles. Les femmes, pour venger le massacre de leurs maris et pourvoir à leur sûreté, établirent une nouvelle forme de gouvernement, élurent une reine, et résolurent d'exclure tous les hommes, et de renoncer pour jamais au mariage. Dans cette vue, elles mirent à mort tous ceux que le hasard avait épargnés. Mais, pour perpétuer cette société nouvelle, elles se rendaient tous les ans aux frontières, pour contracter avec leurs voisins des unions passagères; encore fallait-il que chacune eût tué auparavant trois ennemis. Les filles qui résultaient de ces alliances étaient élevées avec soin;

mais leurs garçons étaient mis à mort, dit Justin, ou estropiés, dit Diodore, ou renvoyés à leurs pères, selon Quinte-Curce. Vers l'âge de huit ans au plus tard, elles brûlaient ou oblitéraient, par une forte pression, la mamelle droite de leurs filles, pour les rendre plus habiles à tirer de l'arc. »

Après avoir fait de grandes conquêtes, soumis la Crimée et la Circassie, rendu l'Ibérie, la Colchide et l'Albanie tributaires, et conservé leur puissance pendant plusieurs siècles, elles furent presque détruites par Hercule. Ce demi-Dieu fit leur reine prisonnière, et la donna à Thésée pour prix de sa valeur. Les auteurs anciens ne s'accordent pas sur la situation des pays qu'elles habitaient. Les uns les placent dans la Cappadoce et sur les bords du Thermodoon; les autres, dans les pays voisins du royaume de Pont, et d'autres, sur les côtes du Pont-Euxin ou de la mer Noire. Strabon les met au dessus de l'Albanie, au pied des monts Cérauniens, branche du Caucase, et dans le voisinage des Scythes, appelés Gargariens. « Tous les ans, dit-il, au *printems*, les Amazones et les Gargariens se rassemblent sur des montagnes pour faire des sacrifices qui duraient plusieurs jours, pendant lesquels les Amazones s'unissaient avec les Gargariens pour avoir des enfans. » Quinte-Curce fixe leur demeure sur les frontières de l'Hircanie. On en plaçait aussi en Afrique : celles-ci étaient, dit-on, des femmes guerrières obligées de rester Vierges jusqu'à une certaine époque, où il leur était permis de se marier, pour perpétuer l'espèce. Elles remplissaient toutes les fonctions de l'Etat, et les hommes étaient chargés des soins domestiques. Au rapport des historiens, elles habitaient une

île appelée Hespérie, située à l'ouest du lac Tritonis. Les Amazones sont célèbres par leur combat avec les Gorgones, autre peuplade guerrière du même sexe.

D'après ce qu'on vient de lire, on ne verra sans doute dans l'existence des Amazones qu'une fiction poétique dont le type est dans le ciel. Nous voyons qu'Andromède, ou Cassiopée, reine des Amazones en Cappadoce, ornée d'*une belle ceinture*, accompagnée de Persée, vainqueur, comme elle, des Gorgones, ayant Méduse pour reine, n'est autre que la belle Andromède, constellation qui a pour cortège les Pléïades, et désignée aussi sur la sphère par le nom de *ceinture*. « Ces figures, a dit un auteur, tirées de l'astronomie et intercalées dans la mythologie des différens peuples de l'antiquité, empruntent évidemment leurs traits caractéristiques du Cheval, du Vaisseau céleste et de la belle Andromède, trois constellations qui correspondent, par leur coucher et leur lever, aux signes célestes des Poissons et du Bélier, et aux mois sous lesquels tombent la conquête des chevaux de Diomède, l'expédition des Argonautes, ou la conquête du Bélier à toison d'or, et la conquête de la *ceinture d'une belle femme guerrière.* » On verra également dans la description du costume des Amazones, que les anciens n'ont pas négligé de leur donner une *ceinture*, comme à leur reine Andromède. (Andromède est remarquable par plusieurs belles étoiles, dont une s'appelle la *ceinture d'Andromède*. Hygin compose cette ceinture de trois étoiles. Aratus désigne particulièrement, dans cette constellation, *la ceinture*.)

Les auteurs qui ont traité cette matière placent aussi des

Amazones en Lybie, qu'ils considèrent comme les plus anciennes. Cependant les filles de Mars et de la Neïade Harmonia, livrent un combat sanglant aux Gorgones, leurs voisines, qui étaient commandées par leur reine Méduse; celles-ci furent vaincues et soumises aux Amazones : mais Hercule, contre lequel les Amazones furent obligées de se mesurer, les défit entièrement. Ce passage du poëme sur les Amazones est bien remarquable; car sans le caractère guerrier, mâle et énergique que l'auteur de la fable donne tant à Andromède qu'aux Amazones, qu'elle commande, que devenait la gloire d'Hercule, s'il n'eût eu à combattre qu'une armée de femmes ordinaires? Il est vrai que la sphère nous fait voir le Dieu du jour couvrant la constellation d'*Hercule*, en opposition à celle des *Pléïades*; de manière que lorsque le Dieu de gloire se montre à l'orient de l'horizon, couvert de sa peau de lion et tenant sa massue à la main, poursuit les Pléïades (ou les Amazones, et même la Méduse céleste), et les force pour ainsi dire l'une et l'autre à passer à l'occident au dessous de l'horizon; il les fait entièrement disparaître du ciel. Hercule est donc censé les vaincre et les détruire?

On voyait à Athènes plusieurs monumens élevés en l'honneur des Amazones; du moins Plutarque dit qu'on montrait encore, de son tems, des tombeaux que l'on avait consacrés à la mémoire des plus célèbres de ces femmes. L'existence de ces monumens ne détruit point notre opinion sur les Amazones; elles ne sont pas les seuls personnages de la fable, auxquels les anciens peuples ont élevé des autels et des monumens funèbres. Suivant Pausanias, le signe du Verseau, sous le nom de *Deucalion*, avait son tombeau à

Athènes. Diodore de Sicile nous apprend que les étoiles de la *grande Ourse* avaient un temple et des autels chez les Crétois, sous le nom de *Déesses-mères*. Les étoiles de l'*Ourse* avaient un culte en Arcadie ; Calisto, ou la *grande Ourse*, y était révérée comme la plus ancienne des nymphes du pays, et comme mère d'Arcas ; elle donna le nom de son fils à l'Arcadie, où elle avait un tombeau magnifique (1).

Les Pléïades, sous les noms de Phèdre, de Stéropé, etc., avaient aussi leurs tombeaux dans la Grèce. On montrait, dans la place publique d'Argos, suivant Pausanias, un petit tertre, ou *tumulus*, sous lequel, disait-on, avait été enterrée la tête de Méduse. Reprenons dans l'ouvrage de M. Noël la description du costume des Amazones.

Description du costume des Amazones.

« Les habits des Amazones étaient les peaux de bêtes qu'elles tuaient à la chasse : ils s'attachaient sur l'épaule gauche, tombant sur le genou et laissant à découvert la partie droite du corps. » Comme on le voit planche 33 et n° 1, dans un camée antique, représentant Penthésilie, reine des Amazones, vaincue par Achille, ainsi que dans la figure numérotée 2, placée au dessous, laquelle représente une Amazone vaincue et enchaînée auprès d'un trophée d'armes. Ce costume est également consacré dans la figure de la planche 34.

---

(1) *Voyez* tome 1er, pag. 23, ce que nous avons dit de Calisto et d'Arcas.

Penthésilie, fille de Mars et reine des Amazones, succomba devant la ville de Troie. Cette femme valeureuse, après avoir donné à plusieurs reprises des marques d'une grande valeur, périt sous les coups de l'impétueux Achille. Comme nous l'avons déjà remarqué sur la même planche, on voit la représentation d'une Amazone vaincue et enchaînée à un trophée d'armes : victime de son courage, on a donné à cette femme l'expression du malheur et le caractère convenable dans sa position.

En guerre, la reine et les autres chefs portaient un corselet formé de petites écailles de fer, attaché avec une *ceinture*, et leur tête était défendue par un casque orné de plumes. Le reste de leurs armes consistait en arc, flèches, javelines, et une hache d'armes, inventée, dit-on, par Penthésilie. Leur bouclier, avait la forme d'un croissant et environ un pied et demi de diamètre : aussi, sur les médailles, leur buste est ordinairement accompagné d'une petite hache d'arme, et d'un bouclier nommé *pelta*. (*Voyez* la gravure d'une statue antique du Musée Napoléon, que nous donnons planche 34).

L'Amazone que nous voyons représentée sur cette planche est dans l'attitude du repos ; elle est à demi-couverte d'une tunique courte qui lui développe la cuisse et le genou droit, et laisse le côté droit du corps à demi-découvert, suivant le costume que les anciens donnaient à ces femmes guerrières. Ici l'Amazone, d'une belle et noble proportion, tient un arc détendu de la main gauche, qu'elle soutient également de la droite en élevant un peu le bras au dessus de la tête. Son carquois, appendu à son cou, est vide ; ce qui exprime sans doute qu'elle est représentée à la suite d'un combat.

A ses pieds on voit son casque, surmonté d'un panache, et, derrière elle, la hache à deux tranchans dont parle M. Noël, et son bouclier *pelta*, en forme de croissant, avec deux échancrures, aussi de forme circulaire, dans son intérieur (1).

« On représente les Amazones, dit encore M. Noël, avec un sein un peu saillant et un visage à peu près comme celui des têtes idéales des Gorgones et des demi-déesses. Les artistes anciens leur donnaient une contenance grave, et quelquefois une expression de peine dans les traits. » Nous adopterons volontiers la peinture des Amazones que ce savant donne dans son livre, et le rapprochement qu'il fait de leurs traits avec ceux des Gorgones, puisque nous pensons que c'est le ciel qui a donné lieu à la fable des Amazones, comme à celle des Gorgones, en observant particulièrement les diverses positions des constellations sur lesquelles ces fables ont été faites. Dans l'une, nous voyons Persée, un glaive à la main, délivrer la reine des Amazones,

(1) Plusieurs savans nous ont donné des descriptions intéressantes de ce chef-d'œuvre de l'art.

Suivant M. Millin, « les Amazones avaient le côté droit nu jusqu'au » dessous de la poitrine, le reste du corps couvert d'un habillement qui » ne descendait que jusqu'aux genoux. Leurs reines portaient des » *ceintures d'or*. Les Amazones de l'Afrique surtout étaient armées de » lances, d'épées et de flèches; au lieu de cuirasses, elles se cou» vraient de peaux de gros *serpens*. Celles de l'Asie portaient aussi des » lances, et celles de Samartie, un arc et des flèches. On regarde » comme l'armure particulière des Amazones la *bipennis*, ou la hache » à deux tranchans, et la *pelta*, ou petit bouclier uniforme. Elles » combattaient à pied et à cheval. »

Andromède, livrée à un monstre marin, comme on le verra dans l'article suivant; et, dans l'autre, on voit au contraire le même Persée couper la tête à Méduse, reine des Gorgones.

§. VII.

Andromède.

Nous avons fait connaître dans notre artiele sur les Amazones qu'Andromède n'est qu'une figure astronomique. Ecoutons ce qu'on lit dans le Dictionnaire de la Fable, afin de confirmer ce que nous avons avancé sur la fille de Céphée, *Cepheis virgo devota*. Les Hébreux lui donnent le nom de *Vierge sans tache*.

Andromède était fille de Céphée, roi d'Ethiopie (autre constellation nommée *Régulus, roi du Soleil*, etc.), et de Cassiopée (constellation brillante figurée dans le ciel par une femme couronnée, assise sur un trône). Cassiopée avait eu la témérité de se croire plus belle que les Néréides. Neptune, pour se venger, suscita un monstre marin qui désolait le pays; mais l'oracle d'Ammon ayant été consulté sur les moyens d'appaiser les Dieux, répondit qu'il fallait exposer Andromède *aux fureurs d'un monstre marin*. La jeune princesse, encore *vierge*, fut donc exposée sur un rocher; et le monstre, sortant de la mer, était prêt à la dévorer, lorsque Persée, monté sur Pégase, vint à son secours, tua le monstre, brisa les chaînes d'Andromède et l'épousa pour sa récompense.» C'est le sujet de la gravure faite d'après un bas-relief antique, que nous offrons à nos lecteurs, planche 33.

On y voit Persée debout, sur le bord de la mer, dans une attitude héroïque, et sous les traits d'un beau jeune homme, conservant la dignité qui convient à un vainqueur. Persée donne la main à la belle Andromède dont il a brisé les chaînes, et l'aide à descendre du rocher sur lequel les Néréïdes l'avaient fait attacher pour la punir de l'orgueil de sa mère Cassiopée. On voit aux pieds du héros la tête du monstre.

Nous observerons que l'auteur de ce bas-relief s'est parfaitement conformé au génie astrologique qui a donné lieu à cette fable, en faisant du monstre tout simplement un *poisson*, lequel porte aussi le nom de *veau marin*, tel qu'il est placé sur la sphère, auprés de la femme enchaînée ou Andromède. Cette observation nous a paru de nature à trouver une place ici, parce que plusieurs artistes modernes se sont permis, lorsqu'ils ont traité ce sujet, de donner à cet animal une figure exagérée, et de leur invention (1).

« Andromède est représentée aux cieux dans l'attitude où elle était quand elle fut exposée. Vis-à-vis est sa mère Cassiopée, sur un trône, placée de manière qu'elle se couche renversée, et la tête la première, comme pour punir son impiété, dit Hygin. Collumelle observe qu'elle se couche au lever du Scorpion, et paraît se lever avec le Sagittaire.

---

(1) M. Regnault, peintre, membre de l'Institut national et de la Légion d'honneur, a fait un très beau tableau de Persée délivrant Andromède. Cet ouvrage fit beaucoup d'honneur à son auteur l'année qu'il le mit au *salon d'exposition*.

On peignit souvent une biche dans cette constellation, que l'on appelait *cerva*. La position de Cassiopée sur un trône la fit appeler la *femme du trône*, ou simplement le *trône*, etc. »

§. VIII.

Castor et Pollux.

Parmi les guerriers qui suivirent Jason à la conquête de la toison d'or, Castor fut un des plus remarquables : fils de Tyndare et de Léda, il se rendit, par ses hauts faits, l'égal de Neptune. Comme ce Dieu, il fut le protecteur des navigateurs et obtint l'apothéose. Suivant Apollodore, Castor et Pollux son frère, fils de Jupiter, furent mis au nombre des Dieux marins pour avoir purgé l'Archipel des pirates qui l'infestaient. L'un était habile dans l'art des armes, et l'autre dans celui de dompter un cheval : Castor est donc le même Dieu que Neptune. Mais écoutons un moment la fable pour bien entendre le fond du sujet.

Les deux frères, étroitement liés d'amitié, ne pouvaient vivre l'un sans l'autre. Castor périt de la main de Lyncée dans un combat, la suite funeste de l'enlèvement des Pléïades Phœbé et Talyra, fiancées à Lyncée et à Idas. Pollux, ne pouvant plus vivre sans son frère, demanda à Jupiter de le rendre immortel : ce Dieu, malgré son pouvoir suprême, ne put exhaucer entièrement sa prière ; il partagea entre eux l'immortalité, de sorte qu'ils vivaient et mouraient alternativement. Jupiter, après leur mort, les plaça l'un et l'autre dans le ciel ; il en fit la constellation des Gémeaux, appelés aussi Dioscures et Cabires, ou *grands Dieux* (1). Cette fic-

(1) Cabire, en langue orientale, veut dire *grand*.

tion n'est autre que l'image du Soleil, lequel semble mourir tous les ans, comme nous l'avons remarqué, pour renaître d'une manière glorieuse au printems de chaque année; ce qui est également exprimé dans le partage du trône de Laïus entre Etéocle et Polynice, autre fable solaire (1).

Castor et Pollux naissent d'un œuf: cet œuf mystique est l'image du monde, comme nous l'avons observé dans notre premier volume. L'Amour sortit d'un œuf à la suite du cahos; cet œuf est l'œuf de Cneph; c'est celui d'Osiris et de Bacchus, que l'on portait en cérémonie à la pompe isiaque; c'est aussi l'œuf des Japonnais, créateur du monde par l'influence du Taureau équinoxial qui le fait éclore à coup de cornes. Castor et Pollux, devenus grands, s'embarquent sur le vaisseau Argo pour faire la conquête de la toison d'or. Comme Apollon, Pollux est vainqueur aux jeux olympiques, et Castor se distingue à la course comme Hippomène, et dans l'art de dompter les chevaux, comme Hippolyte. On a fait aussi de Castor et Pollux, ou des Gémeaux, *Hercule* et *Apollon*, *Triptolème* et *Jason*.

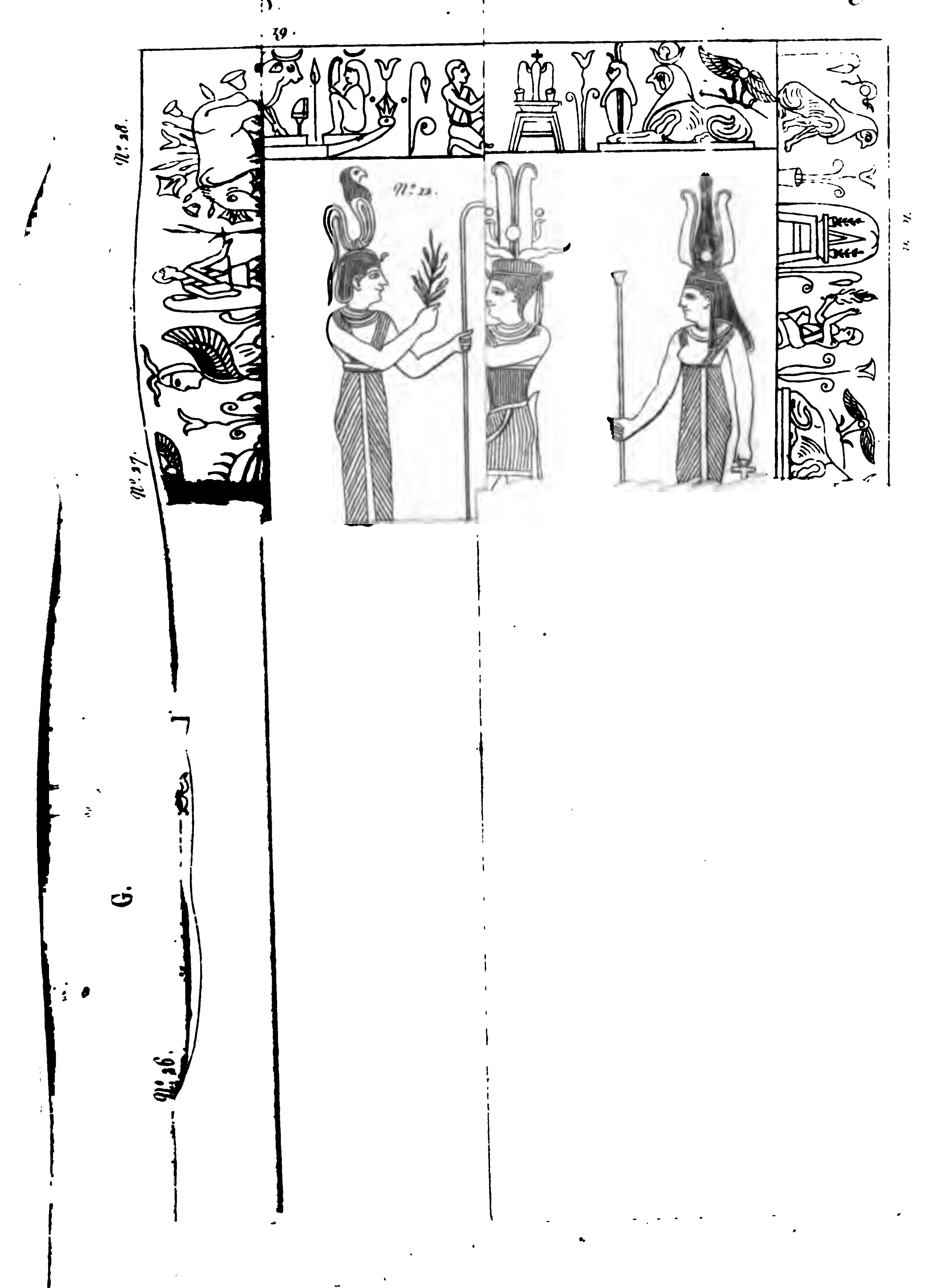
Il est certain que les deux frères Castor et Pollux sont une image du Soleil ascendant et descendant; car, suivant Catule, l'un monte au ciel tandis que l'autre descend, l'un vit quand l'autre meurt, comme fait le Soleil qui s'éteint et se rallume continuellement. On raconte que Castor et Pollux s'exerçant, suivant leurs goûts, au bord de l'Eurotas, Hélène, leur sœur, se montra la gorge toute nue devant eux, et qu'elle prit sur-le-champ des armes pour se mêler à leurs jeux. Qui ne reconnaîtra pas dans ce passage, tiré de nos anciens auteurs, la Vierge céleste, dont on a fait Minerve,

(1) Fable que nous avons expliquée page 114 de cet ouvrage.

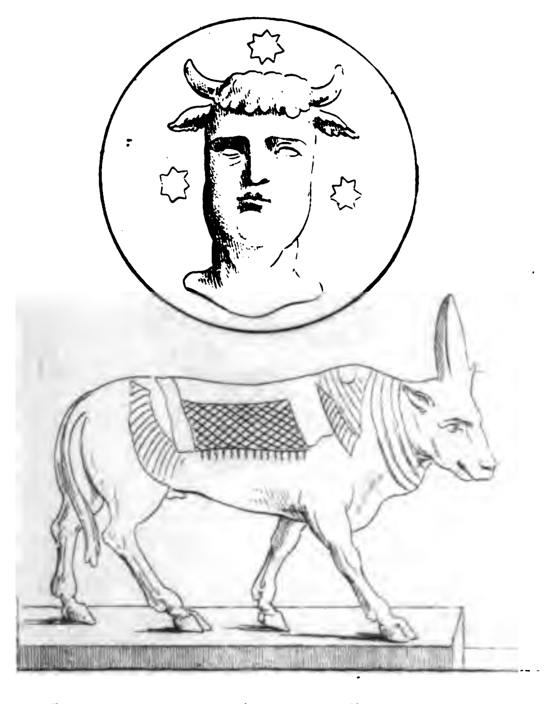
la Justice, etc.? On les représentait ordinairement armés et montés sur un cheval blanc, coiffés d'une espèce de *pétase*, ou chapeau semblable à celui de Mercure ; signe caractéristique de la liberté dont ils jouissaient; c'est aussi pour cette raison que Catule les appelle *pileatos fratres*.

Le bas-relief en marbre conservé dans la collection Borghèse, gravé sur la planche 36, que nous avons sous les yeux, représente Castor monté sur un cheval marin. Ce Dieu est placé ici comme dans le ciel, entre le Taureau et le Cancer. Le Taureau est figuré sur ce monument par le Minotaure dont la tête a été perdue; mais il est bien reconnaissable à ses jambes ainsi qu'à ses pieds de bœuf, et l'on voit aussi les phalanges ou les divisions des pattes du Cancer se dessiner entre la monture du Dieu et le monstre qui l'accompagne.

On voit donc ici Castor monté sur un cheval marin, pour désigner qu'il était au nombre des Dieux protecteurs de la navigation; d'ailleurs le cheval Pégase se trouve tellement lié au signe des Poissons sur la sphère, que l'on en a facilement formé une seule figure ; de là sans doute l'origine des chevaux marins ou à queue de poisson. On remarquera encore que le Dieu Neptune prend son domicile dans le signe des Poissons, et que c'est un cheval marin qu'il fait naître dans son défi avec Minerve. Tout sert donc, dans cette circonstance, à faire reconnaître Castor pour ce qu'il est véritablement, et l'étoile placée, dans notre dessin, auprès de sa tête, suffirait seule pour le caractériser. Horace a dit, en parlant de Castor et Pollux : *les Tyndarides sont une constellation brillante qui retire les vaisseaux brisés du fond de la mer.*


D.
29.
N° 28.
N° 27.
N° 26.
G.

Pl. 20.



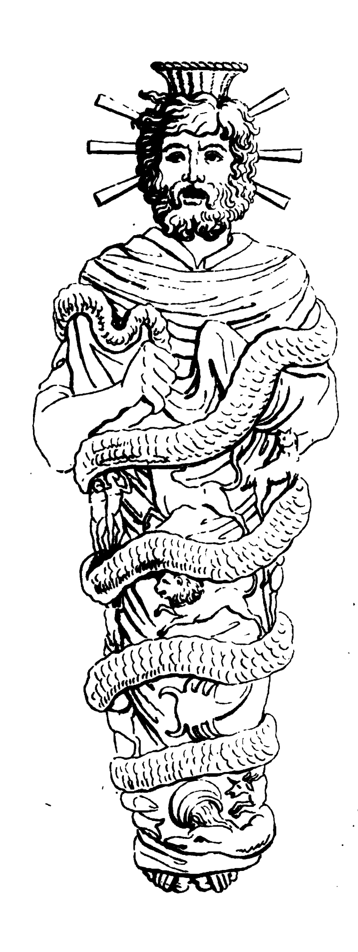
Symbole de l'Equinoxe du Printemps.

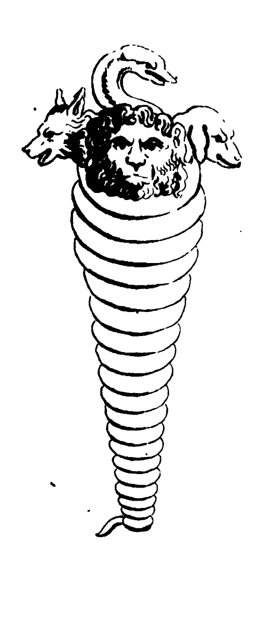
Symbole de l'Equinoxe d'Automne.

Pl. 27

L. Guyot sc.

Pluton et Proserpine.





Serapis.

Amphitrite

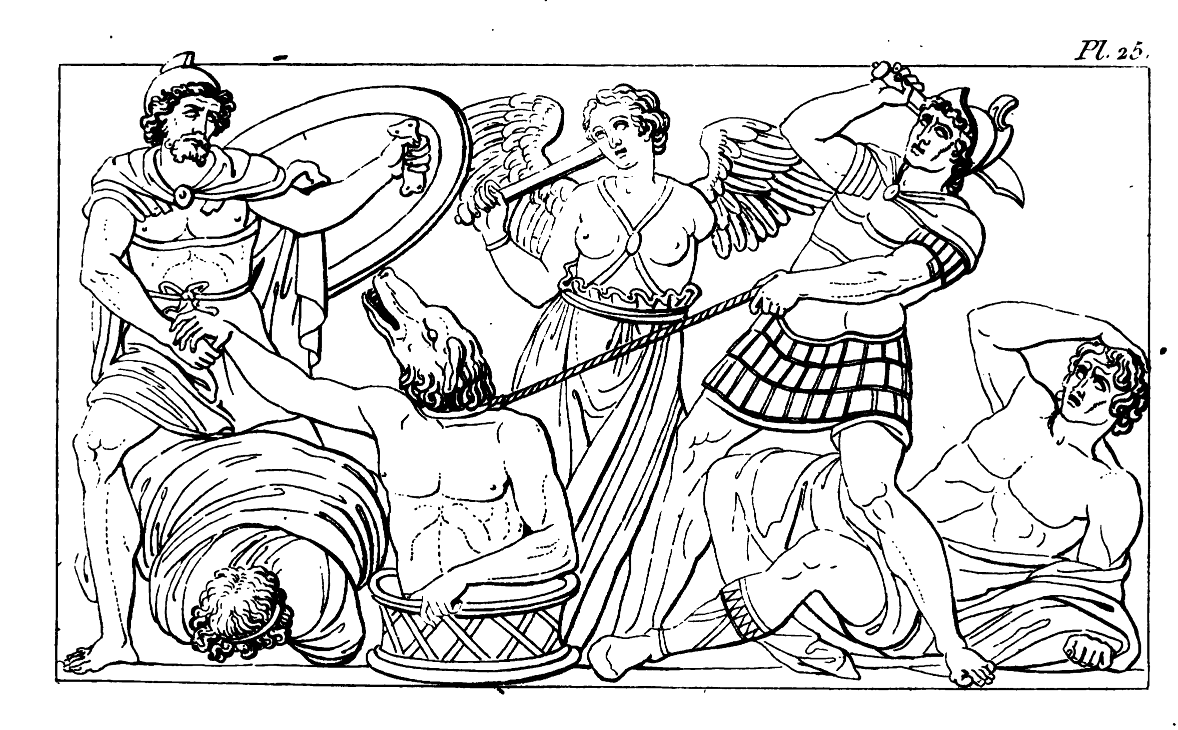


Arion

Pl. 24.



Esculape.



Lycaon.

Pl. 26.

Combat d'Etéocle et de Polinice.

Pl. 27.

L. Guyot del.

Alceste délivrée des Enfers.



Jason.

Amyclé
Fille de Niobé

Pl. 29.



Amphyon
Époux de Niobé



Pl. 31.

Antiope

au milieu de ses deux fils Amphion et Zéthus



L. Guyot del.

Guyot dir.

Supplice de Dircé.

Amasone
Vaincue par Achille?

Pl. 33.



L. Guyot S.

Amasone

Pl 34.



Andromede.

Pl. 35.



Guyot s.



Castor.

